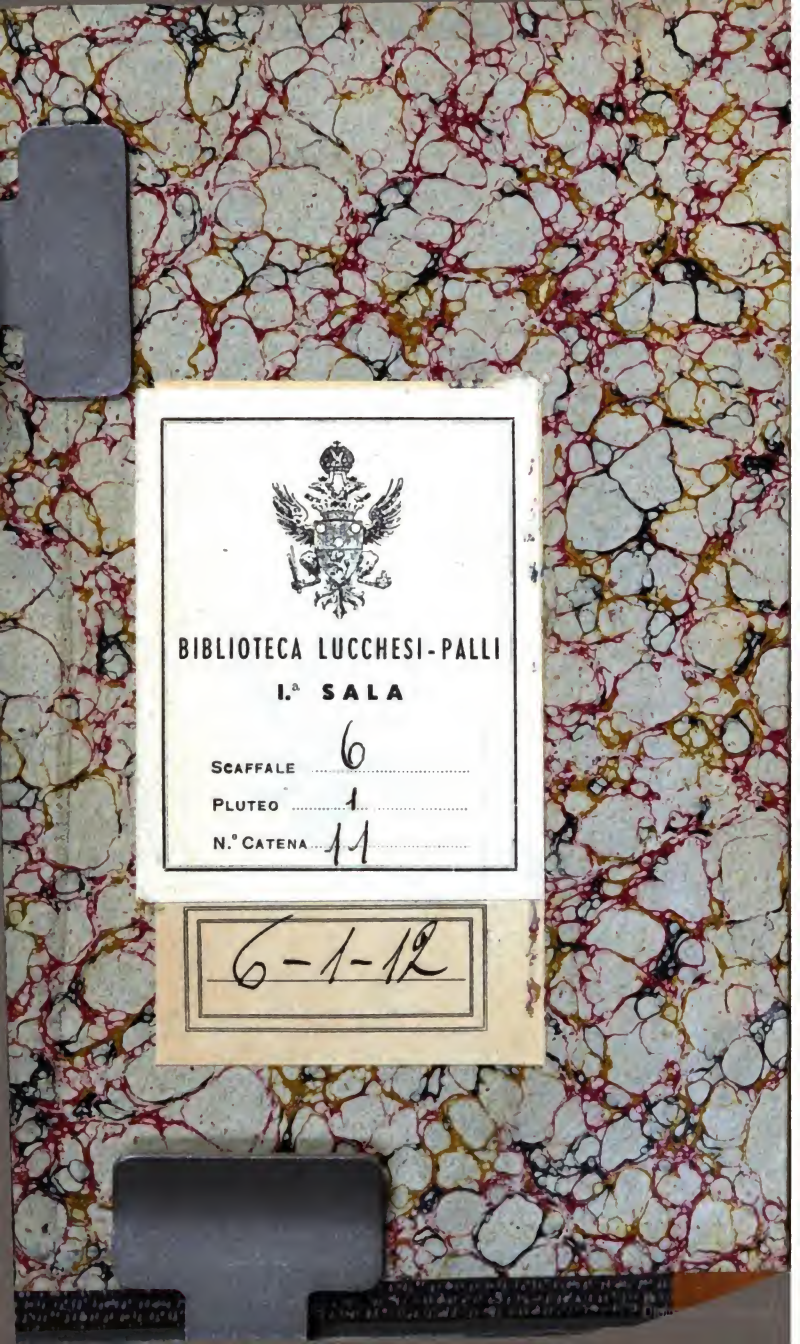
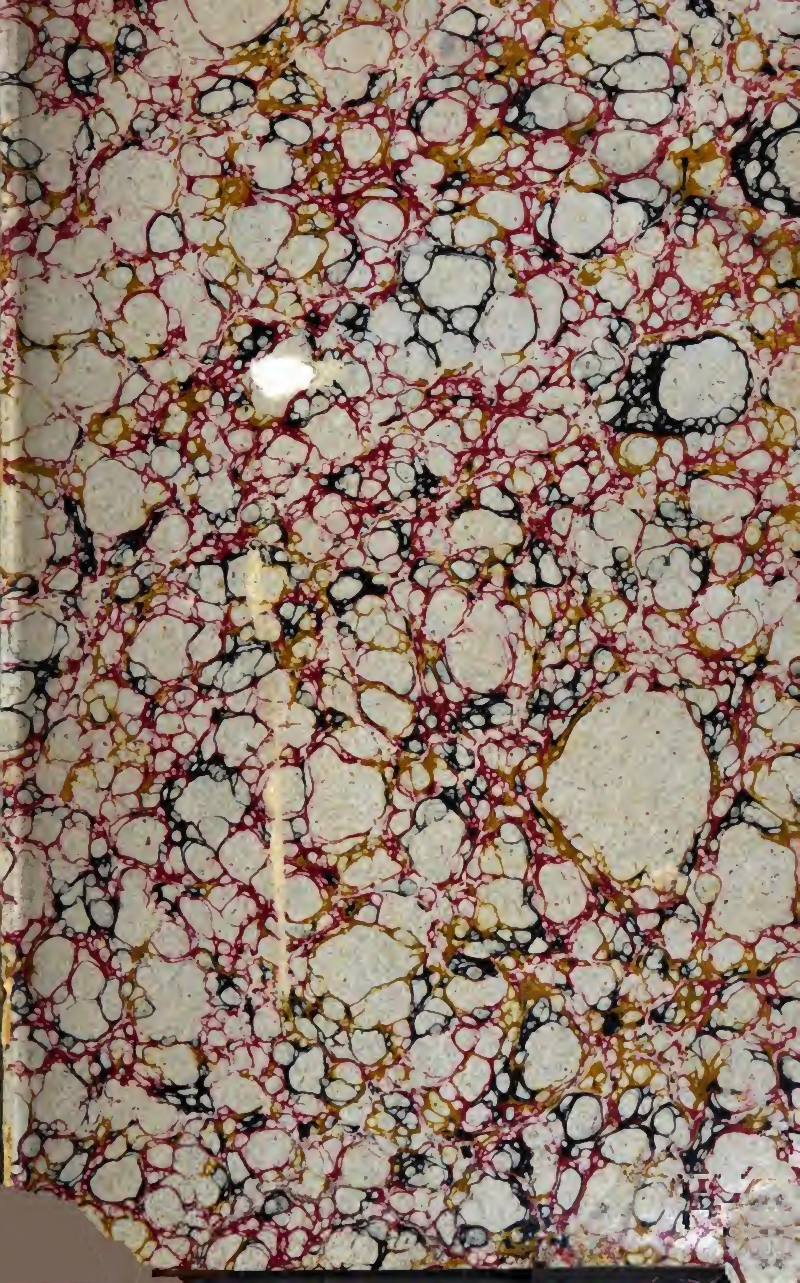
OEUVRES COMPLETES DE HENRI CONSCIENCE: L'ORPHELINE

Hendrik Conscience, Leon Wocquier







COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

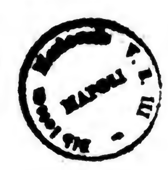
TRADUCTION DE LÉON WOCQUIER

Format grand in-18 jésus

SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2 vol.
LE FLÉAU DU VILLAGE	1 —
LES HEURES DU SOIR	1 —
LES VEILLÉES FLAMANDES	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LA MÈRE JOB	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS	1 —
L'ORPHELINE	1 —

VERSAILLES. — IMP. CERF, RUE DU PLESSIS, 59.

L'ORPHELINE



LA FILLE DE L'ÉPICIER — QUENTIN METZYS

L'AMATEUR DE DAHLIAS

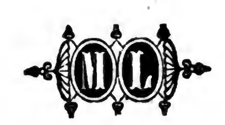
LA NOUVELLE NIOBÉ — SCIENCE ET FOI

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1858



L'ORPHELINE

— HOUTEN CLARA —

Ma nièce Frédérique (la chère petite, que Dieu prenne en miséricorde sa pauvre âme !) me demandait souvent, les larmes aux yeux, pourquoi ses compagnes d'école lui disaient toujours d'un ton moqueur : « — Tu ressembles à ***Houten Clara!*** » Elle savait aussi bien que moi que Houten Clara était le nom d'une statue de bois qui se trouve au pied de la maison des orphelines à Anvers; mais elle eût voulu savoir ce qu'avait été cette Clara et ce que son nom signifie. Je n'étais pas à même alors de satisfaire son désir, et j'en étais réduit, chaque fois qu'elle m'interrogeait, à la laisser sans consolation et sans réponse.

Ma nièce reposait depuis longtemps au cimetière du Stuivenberg, et déjà la petite croix placée sur sa tombe était pourrie et détruite, lorsque, poussé par un senti-

ment que l'on comprendra, je me mis à rechercher avec persévérance les vieilles légendes populaires de ma ville natale, et j'appris ce que c'était qu'Houten Clara ou, comme disent les Anversois, Houten Cleer. Cette histoire qui commence peu après la prise d'Anvers par le duc de Parme, ne ressemble en rien à une tradition populaire, et l'on peut supposer à bon droit qu'un événement réel lui sert de base. Quoi qu'il en soit, le récit qu'on va lire n'est en quelque sorte que la mise en œuvre des renseignements plus ou moins complets que j'ai pu recueillir çà et là de la bouche de quelques vieillards.

Par une journée de printemps de l'an 1589, au moment où les orphelines sortaient de leur asile dans la rue de l'Hôpital pour aller en promenade sous la conduite de leur mère ou directrice, plusieurs d'entre elles levèrent la tête vers la fenêtre d'une maison voisine et se montrèrent curieusement les unes aux autres une dame richement vêtue qui, de son côté, les regardait à travers les carreaux.

— Tiens, dit l'une, voilà la riche senora qui vient demeurer auprès de notre maison.

— Je sais comment elle se nomme! s'écria une autre; c'est la comtesse d'Almata et elle arrive d'Espagne.

— Et de qui sais-tu cela? demanda une troisième.

— J'ai entendu la mère le dire à sœur Monique. Et puis la senora n'est pas Espagnole : vous voyez qu'elle a des yeux bleus et des cheveux blonds. Non,

c'est une demoiselle d'Anvers qui a épousé un riche Espagnol.

— Allons, voilà Thérèse qui invente encore des histoires! dit en ricanant une des jeunes filles.

— Demandez plutôt à Houten Clara; elle était là aussi... Eh! pst, Houten Clara! Houten Clara!

A cet appel, la mère tourna la tête et s'aperçut que quelques orphelines regardaient vers la fenêtre de la maison voisine, pendant qu'elle était occupée à mettre les autres en rang. D'un coup d'œil sévère elle fit rentrer en ligne les curieuses petites bavardes; elle prit par la main, avec une affection toute particulière, une des jeunes filles, et se mettant elle-même en marche avec sa protégée, elle donna le signal du départ.

— Toujours Houten Clara! murmura Thérèse; on dirait qu'elle est en sucre; pourvu qu'elle n'aille pas tomber en morceaux, la pauvre fille!

— Eh! Anne! vois donc comme elle s'en va fière et raide en tenant la main de la mère; c'est comme si elle avait un manche à balai dans le dos! Elle a sans doute encore travaillé à se faire bien voir, la flatteuse!

— Taisez-vous toutes! s'écria la grande Marie dont la langue était particulièrement bien pendue; elle sait encore un nouveau cantique, et un beau! Cela commence ainsi :

Dieu vous garde de belles fleurs!
O repentante Magdeleine...

Elle nous l'apprendra cette après-dînée, avec accompagnement de clavecin! Je donnerais deux doigts de ma

main gauche pour jouer du clavecin comme Houten Clara !

— Oui, oui, tout cela est bon à dire, mais pourquoi est-elle toujours traitée en enfant gâtée, comme si elle n'était pas une orpheline comme nous? Et puis pourquoi est-elle si fière?

— Fière, elle? Mais, Thérèse, c'est la douceur et la bonté même!

Les jeunes filles eussent peut-être longtemps encore donné carrière à leur langue sur le compte de Houten Clara, si un beau jeune homme sur un cheval fringant ne fût venu à passer; d'où il résulta que tous les regards furent immédiatement occupés et que les bavardes eurent assez de besogne à se communiquer leurs observations.

Tandis que les orphelines défilaient lentement dans la rue de l'Hôpital, la dame dont nous avons parlé était toujours à la fenêtre et regardait dans la rue d'un œil vague et rêveur. Tout en elle attestait une profonde tristesse, aussi bien la pâleur transparente de ses joues et le regard incertain de ses yeux bleus, que la lenteur souffrante et presque maladive de ses mouvements. Malgré son âge (car elle pouvait avoir dépassé la trentaine) cette femme était d'une saisissante beauté.

Il y avait environ un quart d'heure que la senora était assise, immobile, à la fenêtre, lorsqu'une porte s'ouvrit doucement et un homme avança la tête comme pour observer ce qui se passait dans l'appartement.

La dame ne bougeant pas, l'homme entra dans la chambre sans faire le moindre bruit, mais sans cepen-

dant chercher à cacher sa présence. Il alla vers la senora et, par-dessus son épaule, jeta furtivement un regard curieux à travers les carreaux. Satisfait de ne rien remarquer dans la rue, il s'assit dans un fauteuil à quelques pas de la dame.

— Toujours aussi triste, Catalina? Vous me trompiez donc en me répétant sans cesse que l'air des Pays-Bas vous remettrait? Voici déjà quinze jours que nous sommes dans votre ville natale, et loin que ce séjour vous réjouisse, le doux sourire si consolant qui animait vos traits pendant notre voyage, a disparu. Je regrette vivement d'avoir si facilement prêté l'oreille à vos prières, car, sans nul doute, l'ardent ciel de l'Espagne est plus favorable à la santé et plus doux à contempler que cette grise et brumeuse coupole qui pèse ici sur la terre comme une chape de plomb. En vérité, Catalina, il fallait que mon amour pour vous fût bien grand, pour me décider à entreprendre un aussi périlleux voyage et à revenir dans un pays où j'ai vu périr amis et parents par le fer et par le feu; mais j'espérais que vous récompenseriez du moins ce sacrifice en renaissant à la vie et à la joie. Hélas! vous paraissez plus insensible que jamais, et sauf les visites que nous avons faites ensemble aux membres de votre famille, vous n'avez pas encore consenti à quitter cette demeure.

Ces dernières paroles furent adressées à la noble dame d'un ton étrange et interrogateur. Elle baissa les yeux et resta muette, comme si la confusion lui eût ôté la parole.

Son mari reprit avec un calme affecté :

— Non, senora, vous n'avez pas encore voulu quitter cette maison. Pas même hier, à la chute du jour, tandis que j'étais sorti pour aller rendre visite à don Fabricio, n'est-ce pas? non, vous n'êtes pas sortie hier soir avec votre duègne... que je ne vois pas non plus ici!

— Caliste! Caliste! dit la noble dame en soupirant, pourquoi épiez-vous mes moindres démarches? Vous me demandez pourquoi je ne renais pas à la vie sous le ciel des Pays-Bas? C'est la liberté que je venais chercher ici... et hélas! la servitude m'y a suivie. Ce n'est pas l'air de ce pays, ce n'est pas le soleil de Flandre qui peut me soulager. C'est la liberté flamande qu'il me faut, et si vous persistez à me la refuser cruellement; si vous continuez, comme dans cette Espagne où l'on suffoque, à faire surveiller votre femme et à l'entourer d'espions, ne vous attendez pas, senor, à ce que mon état s'améliore. Il serait inutile de chercher un ciel plus salutaire; je languirai partout où je serai opprimée et esclave!

Tandis que la noble dame répondait en ces termes avec un dépit mal contenu, le comte d'Almata la regardait jusqu'au fond des yeux et un sourire empreint de doute plissait ses lèvres.

— La senora, dit-il, aura peut-être la bonté de dire à son mari où elle est allée hier soir, à la nuit tombante, accompagnée de sa duègne?

— Au grand marché, Caliste.

— Puis-je savoir aussi, Catalina, ce que vous alliez faire là, dans une maison de chétive apparence?

— Oh, mon Dieu, Caliste, sur quel ton m'interrogez-vous !

— Il serait bien plus simple, Catalina, de me dire tout de suite ce que je désire savoir.

— Eh bien, j'étais sortie pour respirer librement l'air du soir, librement, entendez-vous, Caliste? sur le grand marché. Je me suis souvenue qu'une ancienne servante de mon père y demeurait, et j'ai voulu aller la voir; c'était elle qui me conduisait à l'école, lorsque j'étais enfant. Mais il y a déjà huit ans que nous avons quitté les Pays-Bas; la vieille servante a changé de demeure et disparu depuis longtemps : personne ne sait ce qu'elle est devenue. Qu'y a-t-il donc de blâmable dans une action aussi simple?

— Tant mieux, Catalina. Je vous aiderai même dans vos recherches, si vous le voulez. Comment se nomme cette vieille servante?

Une vive rougeur colora le front pâle de la comtesse, et ce ne fut qu'après un instant de réflexion qu'elle répondit d'une voix mal assurée :

— Elle se nomme... Anna la Noire!

— Ah! reprit le comte d'Almata avec incrédulité, elle se nomme Anna la Noire? Très-bien, senora. Mais peut-être avez-vous oublié son nom, car il y a si longtemps que vous l'avez connue, n'est-il pas vrai?

— Caliste, s'écria la noble dame d'une voix pleine de douleur et d'indignation, je vous défends de me parler ainsi. S'il est vrai que votre naturel jaloux vous inspire de la méfiance à l'égard de votre femme, il ne vous est pas permis, senor d'Almata, d'humilier dans la per-

sonne de sa fille le sang de votre ancien compagnon d'armes. Respectez en moi la noble race des Ghyseghem, à qui vous êtes redevable de la vie!

— Votre père, Juan de Ghyseghem, mon frère d'armes et mon sauveur, — vous voyez, senora, que je ne l'ai point oublié, — vous a confiée à ma sollicitude. Je remplis fidèlement les devoirs sacrés d'un époux, — et quoi que vous puissiez dire, Catalina, je veux découvrir, et je découvrirai ce que vous êtes venue chercher ici et ce que je ne dois pas savoir, à ce qu'il paraît. J'avoue volontiers que ma façon d'agir doit vous peser si vous ne méritez aucun blâme, et je vous déclare plus volontiers encore que je vous tiens pour une honnête et fidèle femme; mais il n'en est pas moins vrai que je dois veiller sur vous; le cœur égare parfois, et peut-être y a-t-il, au fond de l'impénétrable mystère dans lequel vous vous renfermez, un danger imminent. Vous voyez que je parle du moins avec franchise, parce que j'ai le droit de mon côté. Vous, Catalina, vous n'en pouvez dire autant, car celle qui se cache et dissimule doit avoir des raisons pour cela.

La senora parut se repentir de s'être montrée si vive, et toute son irritation s'évanouit sous l'influence des dernières paroles du comte. Elle s'approcha de lui, le visage souriant, les larmes aux yeux, et lui prit tendrement la main.

— Bon Caliste, dit-elle d'une voix suppliante, pardonne-moi, j'ai tort. Mais aussi pourquoi me montrer une pareille défiance? Pourquoi, à propos d'une chose insignifiante, me faire subir un interrogatoire comme à

un accusé devant son juge? Tu veux que je sois gaie et contente; tu veux trouver en moi une compagne aimante et heureuse? Eh bien, cesse de me soupçonner, de m'espionner; accorde-moi la liberté dont jouissent les autres femmes de ce pays, et tu verras avec quelle tendresse reconnaissante je t'aimerai, non pas seulement comme un époux chéri, mais comme mon bienfaiteur, comme le sauveur de ma vie!

— Je ne sais, Catalina, comment tu peux te mettre en tête que tu vis dans l'esclavage; je ne t'espionne pas; mais si j'ai des soupçons, n'est-ce pas toi qui les éveilles? Pourquoi sors-tu en secret, et sans m'en prévenir? Mon domestique Domingo t'a vue hier parler à une femme sur le seuil de la maison du grand marché, et il est venu me le dire; quoi de plus naturel? Ah! puissé-je bannir de mon cœur toute défiance! Je suis le premier à le désirer! mais que cela vienne du sang espagnol qui coule dans mes veines ou de ta conduite si énigmatique, Catalina, toujours est-il que je ne suis pas tranquille et ne pourrai l'être, tant que je n'aurai pas obtenu de toi-même l'éclaircissement d'un mystère que tu nies et qui pourtant existe. Je suis convaincu que tu es incapable de faire mal, Catalina; mais je suis homme... et de plus, Espagnol. Sois donc généreuse, et ne l'oublie pas si souvent!

— Caliste! Caliste! si tu pouvais lire dans mon cœur! Plutôt que de manquer à l'amour et à la reconnaissance que je te dois, je subirais cent fois le martyre! Oh! tes soupçons m'oppressent le cœur; aie donc pitié de moi!

— Allons, ma pauvre Catalina, ne t'afflige pas; bri-

sons là ce pénible entretien, et que tout soit oublié. Adieu, ma bien-aimée; dans une demi-heure, nous ferons cette visite promise à la senora de Beza de Santa Cruz. J'espère que ta duègne sera de retour pour t'accompagner.

A ces mots il baisa très-affectueusement la main de sa femme et quitta l'appartement.

La comtesse tomba, épuisée, sur un siége et porta ses deux mains à son front; elle devait endurer de vives souffrances, car un tremblement fébrile agitait tous ses membres. Bientôt des perles humides et brillantes ruisselèrent à travers ses doigts, et de pénibles soupirs s'échappèrent de sa poitrine oppressée. Sans doute l'infortunée senora avait à lutter contre une inévitable fatalité, car elle se leva tout à coup pleine de résolution et de courage et essuya vivement les larmes qui mouillaient ses joues. Son visage prit même une expression souriante qui ressemblait à de l'espoir; elle s'approcha de l'un des murs de la chambre, et y frappa trois fois avec la main. On entendit immédiatement de l'autre côté le bruit d'une chaise qu'on dérange, puis les pas rapides d'une personne qui avait peut-être attendu longtemps ce signal.

Bientôt après, une femme âgée entra avec précaution dans la chambre. La senora se leva, alla, sans parler, ouvrir et refermer doucement toutes les portes, puis elle prit la duègne par la main et l'entraîna silencieusement auprès de la fenêtre. D'une voix basse et presque insaisissable elle dit à la vieille femme, tandis que ses traits rayonnaient d'un doux espoir :

— Eh bien, Inès, ma bonne Inès, as-tu enfin découvert quelque indice? Sais-tu ce qu'est devenue Anna Canteels?

— Oui, senora, je sais où elle demeure.

— O mon Dieu, enfin! Ah! quel soulagement pour moi!... que je suis heureuse, ma chère Inès!

— Vous le serez bien plus encore, senora, quand vous saurez tout ce que j'ai appris.

— Quoi? quoi donc, Inès? Aurais-tu?...

La vieille duègne mit, en souriant, un doigt sur ses lèvres et murmura à l'oreille de sa maîtresse :

— Grâces à Dieu, je sais aussi où *elle* est.

Ce mot *elle*, prononcé d'une voix expressive, devait avoir une signification très-claire pour la comtesse; car elle bondit toute tremblante et avec un sourire de ravissement, bien qu'elle s'efforçât visiblement de comprimer son émotion.

— Elle? elle?

— Oui, senora, elle vit, elle est à quelques pas d'ici...

— Ah! que tu me fais souffrir, Inès. Explique-toi donc; je n'ose croire à un bonheur si inattendu.

— Ne doutez plus, senora : encore une fois, celle que nous cherchons, — pas la vieille, mais l'autre, — n'est pas loin d'ici.

Une vive émotion saisit la comtesse à cette confirmation positive de ce qu'elle eût à peine osé espérer; la pâleur et la rougeur se succédaient sur ses joues, et peut-être sentit-elle ses forces l'abandonner, car elle s'appuya contre le pilier de marbre de la cheminée.

Puis elle dit d'une voix faible et presque suppliante :

— Où? où est-elle? Ah! soutiens-moi, ma bonne Inès, il me semble que je vais défaillir... Non, c'est fini, je suis bien... Dis... parle vite... où est-elle?

— Attendez donc, que vous ayez repris vos sens, senora... un instant seulement... la joie que vous cause cette nouvelle vous émeut trop... peut-être ne supporteriez-vous pas ce qu'il me reste à vous dire.

— Regarde-moi donc, cruelle femme que tu es! Je tremble, oui, mais la force ne me manque pas. Voyons, que veux-tu dire? Est-ce ma condamnation que je vais apprendre de ta bouche, et non le salut que tu semblais me promettre !

— Ah! pauvre senora, vous vous égarez! remettez-vous; soyez calme, je vais tout vous dire.

La duègne s'approcha du mur opposé, et faisant signe à la comtesse comme pour appeler son attention sur un bruit presque insaisissable, elle dit d'un ton mystérieux :

— Senora, les orphelines de la maison voisine viennent de rentrer de la promenade avec leur mère. N'entendez-vous pas leurs voix retentir dans la cour dont nous sépare ce mur?

— Oui, Inès, je les entends tous les jours... mais que veux-tu dire, mon Dieu?

— *Elle* est là, parmi ces orphelines, senora; et peut-être sa voix frappe-t-elle en ce moment votre oreille...

— O mon Dieu, est-ce possible? s'écria la comtesse en élevant imprudemment la voix; elle serait là, si près de moi!

Et comme poussée par un irrésistible élan, elle courut à la muraille et y appuya son front, tandis qu'une ineffable expression de bonheur se mêlait sur son visage à une fiévreuse attention.

Elle demeura longtemps ainsi, souriant et écoutant, jusqu'à ce que son immobilité eût calmé l'effervescence de son sang et la fébrile agitation de ses nerfs. Depuis un instant, d'ailleurs, tout bruit de voix avait cessé; sans doute les orphelines avaient quitté la cour pour rentrer dans les salles de travail.

La comtesse, encore toute rayonnante de joie, revint à la duègne et s'asseyant auprès d'elle, lui dit d'une voix contenue :

— Chère Inès, raconte-moi donc comment tu as pu me rapporter tout d'un coup tant de bonheur; dis-moi comment Dieu t'a dirigée dans tes recherches. Tu es bien sûre qu'on ne t'a pas trompée, n'est-ce pas? Oh! j'en mourrais!

— Ecoutez-moi donc, senora. Le temps est précieux, car Domingo m'a dit, quand je suis rentrée, que vous deviez sortir tout à l'heure avec monsieur le comte.

— Domingo a dit vrai. Hâte-toi donc.

— Eh bien, je ne savais plus aujourd'hui où aller ni à qui parler. Et ce n'est pas étonnant, senora, car il y avait quinze jours que je cherchais inutilement. J'allais encore revenir sans nouvelles, quand une vieille femme qui, avant votre mariage, travaillait souvent chez le comte d'Almata, m'aborda dans la rue et s'informa de vous. Vous la connaissez sans doute, senora, car elle travaillait aussi chez votre père.

— Serait-ce Thérèse Costerlings?

— Elle-même. De fil en aiguille j'amenai la conversation sur Anna Canteels, et j'appris de Thérèse qu'elle avait mal tourné et avait fini par épouser un soldat; j'appris aussi qu'elle habite maintenant une chambre dans une maisonnette de la rue du Couvent. Transportée de joie, je me rendis au quartier espagnol, et j'y découvris, mais non sans peine, la demeure d'Anna Canteels. Oh! senora, la pauvre femme est bien à plaindre; elle est épuisée, maigre comme un squelette, couverte de haillons; c'est à n'y pas croire! Pourtant le cœur de la malheureuse doit être encore bon, car dès que je lui eus parlé de vous, elle se mit à pleurer à chaudes larmes en demandant pardon. J'appris que pendant quelques années, *elle* avait été soignée et élevée par un paysan, moyennant l'argent que vous aviez laissé à Anna. Plus tard, celle-ci a fait connaissance avec des soldats qui l'ont entraînée dans une mauvaise vie. Elle en a épousé un, et probablement l'un des pires, car il lui a arraché, à force de coups et de mauvais traitements, toute la somme qui lui avait été confiée; cependant elle ne lui a abandonné l'argent qu'à la condition que son sort, à *elle*, fût assuré. Il serait trop long de vous raconter l'histoire de soldat tué et de village brûlé qu'ils ont inventée, pour la faire recevoir à la maison des orphelines sur la recommandation de personnes riches de cette ville: je vous en ai dit assez pour ce soir! Ainsi, elle se trouve ici près, dans la maison des orphelines, et on lui a donné, parmi ces petites filles, le surnom de Houten Clara.

— Houten Clara[1] ! un sobriquet insultant! à elle! Mon Dieu, y serait-elle maltraitée, persécutée peut-être?

— Oh que non, senora! on l'appelle ainsi parce qu'elle a l'habitude de se tenir raide et droite; il paraît que chaque orpheline reçoit ainsi un surnom de ses compagnes; et peut-être *Houten Clara* est-il encore un des plus avantageux. Mais laissez-moi continuer, car j'entends déjà du bruit en bas. Comme cela me fatigue de parler si bas! j'en suis quasi suffoquée! Tandis que j'étais en train de causer avec Anna Canteels tout en larmes, voici que la porte s'ouvrit, et un affreux soldat, avec de longues moustaches et une figure farouche, entra dans la chambre, en vacillant sur ses jambes. C'était son mari. Le vilain ivrogne me regarda d'un air défiant et allait se mettre en colère, lorsqu'il aperçut les larmes qui coulaient sur les joues de sa femme. Il l'arracha brutalement de sa chaise, l'entraîna dans un coin et il lui demanda, avec force jurons, la cause de ma présence. La pauvre Anna résista un instant, mais de cruels traitements la forcèrent bientôt à tout avouer. Alors le soldat furieux parla de récompense et d'argent, jusqu'à ce que j'eusse vidé ma poche devant lui. Je lui ai promis de lui donner quelque chose toutes les semaines. Il est tout à fait calmé maintenant, car... Ecoutez, senora, voilà le comte d'Almata qui monte l'escalier. Heureusement que vous êtes prête à sortir.

En effet, le comte entra tout souriant et attendit quelques instants, à côté de la glace, que sa femme eût ter-

[1] *Houten*, dérivé de *hout*, bois... Ce nom signifie, par conséquent, Clara *de bois*.

miné sa toilette. Il remarqua avec une joyeuse surprise que la flamme d'une nouvelle vie rayonnait dans les yeux de la comtesse, et que ces yeux s'arrêtaient même souvent sur les siens avec une affectueuse expression. Il crut voir un sentiment de reconnaissance pour la façon dont il venait de se conduire avec elle et se réjouit d'un si heureux changement. Dès que sa femme fut prête, il lui offrit la main et tous deux quittèrent l'appartement pour aller rendre visite à la senora de Beza de Santa Cruz.

II

Le lendemain, la comtesse d'Almata s'éveilla beaucoup plus tôt que d'habitude. La duègne elle-même n'était pas encore levée, que déjà la noble dame avait quitté son lit et commencé à s'habiller elle-même pour sortir. Il était facile de voir au sourire stéréotypé sur ses lèvres et à la précipitation de ses mouvements qu'une joyeuse impatience la stimulait.

Lorsque la duègne entra dans la chambre, sa toilette était presque achevée. La vieille suivante y vit un reproche à sa paresse et se mit à tout ranger avec un muet dépit; mais la comtesse se tourna vers elle et dit en plaisantant :

— Allons, Inès, ne sois pas fâchée, ma chère; la joie m'a chassée du lit. Tu t'es tant fatiguée hier à mon intention que, par reconnaissance pour ton zèle, je n'ai pas voulu te réveiller.

Elle se rapprocha mystérieusement de la duègne déjà consolée, lui prit la main et l'ayant attirée dans un coin de la chambre, lui dit, comme enivrée de bonheur, mais cependant d'une voix contenue :

— Inès, je vais la voir ! Il faut que je la voie ! Oh ! que mon cœur bat vite !... Il me semble qu'une nouvelle vie circule dans mes veines. Allons, aide-moi, je ne sais ce que je fais, tant je suis pressée, tant je suis heureuse !

La duègne étonnée obéit, tout en disant d'une voix inquiète :

— Et le comte d'Almata, senora ? N'entrera-t-il pas en grande colère, si vous quittez encore l'hôtel sans son assentiment et malgré sa défense ?

— Il le sait, Inès ; il me l'a permis.

— Vraiment ! et êtes-vous sûre, senora, que cette permission vous soit donnée de bon cœur ?

— Parfaitement sûre ; tu ne saurais croire combien il a été bon, confiant et tendre pour moi hier. Je ne comprends pas encore ce revirement subit.

— Moi, je le comprends bien, senora. Le comte a pour vous une extrême affection. Depuis huit années vous languissez et vous ne répondez à tous ses témoignages de sympathie que par une invincible tristesse. Hier, quand je vous apportai la bonne nouvelle, la vie se mit à briller dans vos yeux, vos joues se couvrirent d'une fraîche teinte rosée, votre voix devint douce et vibrante. Vous étiez belle, senora, oui, d'une beauté irrésistible ; qui n'auriez-vous pas séduit ? Lui qui vous aime, qui vous chérit plus que tout au monde, s'est laissé gagner par tant de charme ; — et puis, senora, ne

lui avez-vous pas parlé avec plus d'affection, plus de tendresse qu'à l'ordinaire?

— Comme tu lis bien au fond des cœurs, Inès! Oui, c'est vrai... après quinze jours de désespoir et de larmes, je me sentais tellement heureuse que tout ce que je disais s'échappait de mes lèvres avec une douce vivacité, avec un accent de pénétrante sympathie; le comte semblait au comble du bonheur. Aussi quand, au milieu de nos doux entretiens, je lui exprimai le désir de visiter la maison des orphelines, sous le prétexte d'y chercher de belles dentelles, il m'embrassa avec effusion et me dit : — Va, ma bien-aimée Catalina, toute défiance a disparu, ne me cache plus tes démarches; je sais maintenant que le désir de la liberté était la seule cause de ta mystérieuse conduite; tu te croyais espionnée par moi. Reste toujours joyeuse comme te voilà; sois toujours bonne comme tu l'es en ce moment, et va où il te plaira. Ton noble caractère, tes instincts de fierté et d'honneur me sont des garants suffisants contre les inquiétudes de mon âme castillane.

La duègne poussa un soupir et dit en levant les mains.

— Et c'est un pareil homme, la bonté, la générosité même, qu'il nous faut tromper! Que Dieu nous pardonne, senora! car c'est bien mal!

La comtesse pencha la tête sur son sein; l'exclamation de la duègne paraissait l'accabler. Un instant après, elle dit d'une voix triste :

— C'est mal, dis-tu? Hélas! tu as peut-être raison; mais est-il possible d'échapper à cette fatale nécessité? Je suis innocente, tu le sais, — et je mourrais de honte

plutôt que de donner accès dans mon cœur à une pensée coupable... et cependant je suis condamnée à souffrir et à baisser la tête sous les soupçons...

Elle se tut un instant, puis ajouta :

— Si je lui avouais tout, Inès?

— Ciel, que dites-vous, senora?

— Vois-tu, Inès, j'aime le comte, autant par inspiration du cœur, qu'à cause de la reconnaissance infinie que je lui dois. La conviction que je le trompe est pour moi un enfer de douleur et de remords; il y a des moments où je serais capable de lui tout avouer.

— Gardez-vous-en bien, senora; le sang espagnol reprendrait certainement le dessus. Sa vie serait empoisonnée par une certitude affreuse, et vous ne pouvez prévoir quel sort vous serait réservé à vous-même. Mieux vaudrait retourner en Espagne et vous efforcer d'oublier le but de votre voyage.

Ces derniers mots de la duègne firent sur la comtesse une subite et douloureuse impression; comme si elle s'en fût sentie insultée, elle se leva avec une fierté majestueuse et, jetant un regard irrité à la vieille femme :

— Qu'oses-tu me proposer, s'écria-t-elle? Partir sans la voir? Tu railles sans doute; car tu sais mieux que moi que c'est impossible... Donne-moi mon capuchon... nous partons!. . . . .

. . . .

. . . .

Il existe, dans la rue de l'Hôpital, une maison à façade gothique, d'un style passablement étrange et dont la sommet est orné d'une image emblématique de la Sainte-

Trinité. Au-dessus de la grande porte d'entrée se trouve une sorte de tableau sculpté dans le mur, où l'on voit un groupe de jeunes filles qu'instruit leur mère ou leur maîtresse, ainsi que plusieurs orphelines qu'on reçoit à la porte de l'établissement. Au-dessous de cette sculpture qui ne manque pas de mérite artistique, on lit l'inscription suivante qui apprend au passant l'origine et le but de la maison des orphelines :

UN HOMME PIEUX,
MU PAR LA CHARITÉ SEULE,
A RICHEMENT DOTÉ CET HOSPICE,
AFIN QUE LES JEUNES ORPHELINES QUI JADIS GÉMISSAIENT
DANS UNE PROFONDE MISÈRE Y FUSSENT HONORABLEMENT
ÉLEVÉES ET INSTRUITES.

Cet excellent homme a quitté cette vie le XIX novembre MCLXII. Il a vécu LXXIII ans, et se nommait Van der Meere, marchand en cette ville.

C'est devant cette maison que la comtesse d'Almata s'arrêta, accompagnée de sa duègne. Cette dernière souleva le marteau de fer de la porte et le laissa retomber; le bruit en retentit dans l'intérieur de la maison. En même temps elle dit d'une voix rapide à sa maîtresse :

— Maintenant, senora, contenez-vous pour l'amour de Dieu; on pourrait lire sur votre visage ce que personne ne doit soupçonner.

La comtesse ne répondit pas.

Un instant après, la porte fut ouverte par une petite orpheline qui portait deux grosses clefs suspendues à la ceinture de son tablier. Cette jeune fille avait une phy-

sionomie rayonnante de santé et de contentement; tout son costume était si coquet, son tablier, sa cape et ses manches étaient en toile si blanche et si joliment plissée, qu'elle semblait mise à la porte comme une preuve vivante de la propreté, des soins et des habiles travaux qui faisaient la réputation de l'établissement.

— Que désire Madame? demanda l'orpheline avec un doux sourire.

— Charmante enfant! s'écria la senora toute ravie, en caressant la joue de la petite fille. Elle mit la main dans sa poche, y chercha un instant et en retira un dé d'argent dont elle fit présent à l'enfant, en disant :

— Tenez, mon enfant, je vous donne ceci, parce que vous êtes bien gentille et bien propre... Je viens voir si je pourrai trouver ici quelques belles dentelles.

— Oh! merci, merci, Madame, répondit la petite fille. Nous avons de très-belles dentelles. Entrez au parloir, je vous prie.

Et se plaçant sous la porte, à côté de l'escalier, elle cria :

— Chère mère, chère mère, descendez vite! Il y a ici une belle dame qui désire vous parler.

Peu d'instants après, entra dans le parloir une femme d'environ quarante ans. Sa physionomie respirait la santé et la paix de l'âme, et tout en elle attestait la bonté et la douceur. Elle s'inclina devant la senora, lui offrit respectueusement un siége, et dit :

— C'est un honneur pour notre maison, Madame, que la comtesse d'Almata daigne visiter les pauvres orphelines! En quoi pouvons-nous vous servir?

— Je désire, chère mère, acheter quelques belles dentelles, et visiter par la même occasion un établissement que son extérieur recommande si bien.

La mère ouvrit sur-le-champ de grands tiroirs et étala de nombreuses pièces de dentelles sous les yeux de la comtesse; mais celle-ci ne put contenir son impatience et dit :

— Ces dentelles sont fort belles, et j'en prendrai assurément; mais, chère mère, ayez d'abord la bonté de me montrer vos orphelines, puisqu'elles sont à l'ouvrage.

Sans paraître faire attention à cette prière, la mère se mit tout à coup à considérer la senora avec une surprise et une insistance presque impolies.

— Eh bien, chère mère, dit la senora, vous ne répondez pas?

— Pardonnez-moi, Madame, dit la mère, avec un soupir; mon Dieu, à quoi pensais-je! j'étais tout à fait distraite... C'est bien étrange...

— Qu'est-ce qui vous étonne tant? demanda la senora qui se sentit trembler.

— Rien! rien! une ressemblance... mais à quoi vais-je songer? Veuillez me suivre, Madame!

Elle conduisit les deux femmes, à travers une cour carrée, vers un bâtiment retiré où se trouvaient les orphelines. Chemin faisant, la duègne dit à sa maîtresse d'une voix expressive :

— Cuidado, senora!

La salle dans laquelle la mère introduisit la comtesse était remplie de jeunes filles de tout âge, occupées à

travailler. Toutes étaient uniformément vêtues : une robe de laine noire, un justaucorps de laine bleue, un col rabattu, un tablier d'une blancheur de neige et une cape de velours noir, telle était leur toilette. Leurs cheveux étaient ramenés en arrière et retenus dans la cape, de sorte que le front se montrait entièrement dégagé et dans tout son développement. Elles portaient, de plus, pendant les heures de travail, des manches de toile destinées à garantir d'une trop rapide usure celles de leur justaucorps.

La plupart avaient un carreau sur les genoux et travaillaient à faire de la dentelle; d'autres cousaient ou traçaient des dessins sur la toile; quelques-unes tricotaient des laines de diverses couleurs ou brodaient avec des fils de soie et d'or sur toutes sortes d'étoffes.

Avant l'arrivée de la mère, les jeunes filles étaient occupées à chanter un cantique; la senora les avait entendues de la cour et elle avait surtout remarqué entre toutes une voix douce et élevée qui dominait le chant comme un timbre d'argent. A son grand dépit, dès qu'elle parut, le cantique s'arrêta soudain et chaque jeune fille baissa respectueusement la tête sur son ouvrage. Ainsi le voulait la discipline, à l'observation de laquelle la mère veillait sévèrement.

Selon le désir exprimé par la comtesse, la mère lui montra le travail de chaque jeune ouvrière et lui donna à ce sujet des explications si prolixes que la senora ne put traverser les rangs qu'avec une extrême lenteur. Demander les renseignements qu'elle désirait ou celle qu'elle voulait voir avant tout, elle ne l'osait; elle se vit

donc condamnée à la patience la plus pénible et n'écoutait pour ainsi dire pas sa conductrice, absorbée qu'elle était par la pensée qu'un être qui lui était plus cher que la vie respirait en même temps qu'elle l'air de cette salle.

La mère, surprise de l'étrange inattention de la senora, songeait à mettre fin à ses observations, lorsque la comtesse lui dit tout à coup :

— Vos filles chantent très-bien, chère mère; il y a surtout parmi elles une voix d'une ravissante douceur.

— Je le crois bien, s'écria la mère, c'est la voix de Houten Clara... Qu'avez-vous, Madame? L'air de cette salle vous pèse peut-être. Venez, gagnons la cour, il y fait plus frais qu'ici.

— Vous êtes dans l'erreur, chère mère, répondit la duègne d'une voix rapide mais très-calme. Ma maîtresse pâlit souvent tout à coup; c'est une affection nerveuse; mais elle n'en souffre pas.

— Ah! tant mieux! dit la mère. Madame désirerait-elle entendre de nouveau ce cantique?

— Oui, oui, je vous en serais bien reconnaissante; mais permettez-moi de m'asseoir sur cette chaise, car je suis très-fatiguée.

La mère courut à l'extrémité de la salle et apporta son propre fauteuil couvert de cuir et garni de clous dorés. Elle pria la comtesse de s'y asseoir et dit ensuite aux orphelines :

— Mes enfants, cette noble dame désire vous entendre chanter. Clara Houtvelt, mettez-vous au pupitre!

Tandis que les orphelines se préparaient à obéir à

leur mère et attendaient un signal d'elle, la comtesse dit avec une émotion mal contenue :

— Clara Houtvelt, dites-vous, chère mère? Je croyais que vous m'aviez parlé d'une Houten Clara, comme première chanteuse!

— Oui, Madame; Clara Houtvelt et Houten Clara ne font qu'une; c'est le petit ange qui est là devant le pupitre.

Et sans remarquer l'expression de la physionomie de la comtesse, non plus que l'attention pleine d'anxiété avec laquelle la duègne considérait sa maîtresse, elle se tourna vers les jeunes filles et dit :

— Le cantique de noël! Clara, mon enfant, chantez d'abord; vos sœurs répéteront le refrain.

Houten Clara se tenait devant le pupitre, poétique et délicieuse image de l'enfance. Elle était d'une constitution délicate, un peu trop frêle peut-être, mais d'une svelte élégance qui convenait à ses douze ans. Ses grands yeux semblaient refléter l'azur du ciel et se détachaient comme des perles sur l'albâtre de son front; sa petite bouche ressemblait à une feuille de rose ployée en deux, et un ravissant demi-sourire épanouissait ses traits. Toutefois ce qui la distinguait surtout de ses compagnes, et à coup sûr ne s'accordait pas avec sa cape, son tablier et sa robe de laine, c'était la majesté de son attitude et je ne sais quoi d'inexplicable dans son regard qui faisait présumer en elle un sang noble et une haute origine. Aucune de ses compagnes n'avait échappé à cette impression; toutes étaient convaincues que Houten Clara n'était pas d'une naissance vulgaire,

bien que ce sentiment ne leur eût été inspiré que par l'imposante dignité et le noble caractère de la pure et belle enfant. Dès que Houten Clara aperçut le signal de la mère, sa douce et charmante voix s'éleva; elle chantait :

I

Sainte Marie et Joseph
Cheminant ensemble,
S'en vinrent à Bethléem
Prendre un logement.

Les autres orphelines répondirent à l'unisson :

In excelsis gloria!
Et in terra pax hominibus,
Valasus! Valasus!
Salut, mon doux Jésus!
Vous êtes notre *Dominus*,
Et in terrâ pax hominibus!

Elles chantèrent ce refrain après chaque strophe. Houten Clara reprit :

II

Dans une pauvre maison,
Sans meubles ni lit,
Car ils ne possédaient rien,
Ils durent se loger.

In excelsis gloria, etc.

III

Lorsque minuit arriva
La Vierge mit au monde

Un enfant fort et puissant
Comme l'ange nous l'annonce.

In excelsis gloria, etc.

IV

Oui, là, la douce Vierge
Par le Seigneur bénie,
Enfanta ! Qu'elle soit louée
Sur la terre et dans les cieux.

In excelsis gloria, etc.

V

Alors Saint Joseph chanta
Avec les anges : *Alleluia!*
In excelsis gloria,
Valasus! Valasus!
Salut ô doux Jésus,
Vous êtes notre *Dominus*,
Et in terrâ pax hominibus!

Pendant ce cantique, la comtesse, assise, les lèvres entr'ouvertes, était plongée dans un ravissement extatique, comme si elle eût réellement entendu chanter l'*Alleluia* dans les cieux. Ses yeux n'avaient pas quitté Houten Clara; elle était littéralement suspendue aux lèvres de l'enfant. Et vraiment, pendant que l'orpheline chantait, il y avait en elle quelque chose de si pur, de si céleste, une piété si fervente rayonnait de ses yeux bleus vers le ciel, elle semblait si absorbée dans l'hymne de louanges qui s'échappait de ses lèvres, si ravie par un mystérieux sentiment de l'harmonie, qu'on ne pouvait la comparer qu'à une âme bienheureuse

devant le trône de Dieu. La duègne elle-même se sentit émue et oublia le danger que courait sa maîtresse; elle aussi, la tête penchée en avant et les lèvres entr'ouvertes, contemplait fixement Houten Clara.

Le cantique était fini et déjà Houten Clara s'était remise à sa dentelle, que la comtesse et la duègne étaient encore immobiles sur leur siége, au grand étonnement des curieuses petites filles; mais la mère s'approcha de la senora et lui dit, pleine d'orgueil :

— Oui, oui, Madame, qu'on aille chercher dans la ville entière une voix comparable à celle de cette chère enfant! Aussi ne sortira-t-elle jamais de notre maison, pour aller se mettre au service de quelqu'un. Les nonnes de sainte Élisabeth, nos voisines, les sœurs blanches du couvent de la Longue rue Neuve, et les Ursulines du Marché au Bétail ont déjà promis à Clara de la recevoir chez elles dès qu'elle aurait l'âge. On l'y accepterait sans dot, parce que ce serait la première voix de l'église; mais on ne l'aura pas, Madame. Clara est mon enfant, elle ne me quittera pas tant que je vivrai, s'il plaît à Dieu. Que pense madame la comtesse de cette belle voix?

La senora, dominée par un invincible sentiment, s'efforçait depuis longtemps de retenir les larmes qui voulaient s'échapper de ses yeux. La duègne s'aperçut de la lutte que sa maîtresse avait à soutenir; elle lui serra furtivement la main pour lui rappeler son devoir et l'engager à faire preuve de courage. Sans plus d'égard pour cet avertissement que pour la demande de la mère, la comtesse quitta son fauteuil et alla se placer devant le

carreau de Houten Clara, qui, par respect pour l'étrangère, se leva aussitôt et baissa modestement les yeux. La senora prit en tremblant la main de la jeune fille et lui dit d'un accent ému :

— Quelle voix angélique vous avez, mon enfant! Regardez-moi donc, ma chère petite; avez-vous peur de moi?

L'enfant leva ses beaux yeux bleus et regarda la senora avec un sourire d'une inexprimable douceur.

— Oh non, Madame! répondit-elle; vous parlez avec tant de bonté à votre humble servante!

— Servante! murmura douloureusement la comtesse en pressant plus vivement encore la main de l'orpheline... Voulez-vous m'embrasser, Clara?... Oh! que vous chantez bien!

— Vous embrasser, Madame? dit la jeune fille toute confuse. Je voudrais bien, mais je n'ose pas!

A peine la bouche de l'enfant avait-elle prononcé ces mots que la senora lui prit la tête dans ses deux mains et déposa sur son front un baiser si passionné et si prolongé, que lorsqu'elle se sentit libre, la jeune fille toute rouge d'émotion et toute troublée, se rassit devant son ouvrage sans oser lever les yeux.

Cependant la mère et la duègne s'étaient rapprochées et toutes deux avaient été témoins de cette scène. La première ne savait qu'en penser; d'étranges soupçons lui traversèrent l'esprit; mais elle n'osa s'y arrêter, et fit effort sur elle-même pour se persuader que c'était la voix seule de Houten Clara qui avait arraché des larmes à la comtesse. La plupart des orphelines regardaient

d'un air distrait ou jaloux ce qui se passait. Elles étaient accoutumées à voir Houten Clara l'objet de l'attention et des caresses de tout le monde, et ne soupçonnaient rien de plus en cette circonstance.

Quant à la duègne, elle tremblait d'inquiétude, et à peine eut-elle vu la pâleur de sa maîtresse et le feu qui brillait dans ses yeux humides, qu'elle dit à haute voix :

— Senora, ce beau cantique vous a trop vivement émue; vous n'êtes pas bien... Le grand air vous remettra. Nous reviendrons cette après-midi ou demain.

A ces mots, elle feignit de soutenir sa maîtresse, mais elle l'entraîna de force hors de la salle, et la conduisit, après s'être un instant arrêtée dans la cour, au parloir où on leur avait, à leur arrivée, montré les dentelles.

— Maintenant, chère mère, dit la duègne, faites-nous voir bien vite vos plus belles choses; ma maîtresse a besoin de prendre un peu de repos. Je ne sais personne au monde qui soit aussi sensible qu'elle au chant et à la musique. Cela l'émeut au point d'en perdre connaissance.

— Ah! j'ai de quoi satisfaire madame la comtesse, si cela peut lui plaire. Clara sait de bien plus beaux cantiques; je les lui ferai chanter seule, ici, devant ma noble voisine; l'enfant est si douce et si gentille; elle n'a jamais refusé de faire plaisir à quelqu'un.

La senora n'avait plus assez de présence d'esprit pour répondre. Elle ressentait encore l'impression du bienheureux baiser; son âme était comme attachée aux douces lèvres de l'enfant adorée. La duègne le comprit

et continua sans attendre l'ordre de sa maîtresse :

— Oui, ces dentelles sont fort belles; le prix que vous en demandez, chère mère, est bien élevé; mais n'importe! ma maîtresse prend toute cette pièce. Je reviendrai la chercher tout à l'heure, de même que cette bande de cinq florins d'or. A demain, chère mère. Merci mille fois pour votre bon accueil. Nous partons, n'est-ce pas, senora?

La comtesse se tourna vers la mère et dit :

— Je voudrais faire un cadeau à votre charmante chanteuse; pourrais-je la voir ici?

— A l'instant, Madame! répondit la mère en quittant le parloir.

— Pour l'amour de Dieu, senora, qu'allez-vous faire? s'écria la duègne en joignant les mains.

— Je veux l'embrasser encore avant de partir, dussé-je en mourir, Inès.

— Que votre ange gardien vous soit en aide, senora; le danger est grand. Soyez prudente, bien prudente; la voici.

La mère présenta Houten Clara à la comtesse; celle-ci prit la main de l'enfant et dit en tirant quelques objets de sa poche :

— Ma chère petite, votre belle voix et votre douceur m'ont enchantée. Il faut que je vous récompense; tenez, acceptez ceci de moi, comme d'une amie qui vous aime bien.

La jeune fille prit ce que lui offrait la grande dame et demeura tout ébahie d'admiration à la vue des objets qui brillaient dans ses petites mains. C'étaient de char-

mants petits ciseaux en argent ciselé et un étui du même métal.

— Embrassez la senora, mon enfant, dit la duègne.

Houten Clara, folle de joie de posséder de si beaux ciseaux et un si joli étui, ne se le fit pas dire deux fois, et, en souriant, tendit les bras à la comtesse. Celle-ci couvrit l'enfant de baisers, jusqu'à ce que la duègne intervint en disant d'un ton sérieux :

— Senora, monsieur le comte vous attend; il pourrait être mécontent de notre longue absence.

Et elle fit quelques pas vers la grande porte.

— A demain, chère mère, dit la comtesse, à demain, ma charmante enfant! Il vous manque encore un dé, je vous le donnerai aussi, ma jolie chanteuse.

Elle suivit la duègne et la porte se referma sur elles.

— Senora, senora, dit la duègne, dès qu'elles se trouvèrent dans la rue, comme vous avez été imprudente! Il faudrait que ces gens-là fussent aveugles pour ne pas deviner au moins que vos émotions cachent un mystère...

Mais la senora lui mit la main sur la bouche, et lui dit avec exaltation :

— Tais-toi, ma bonne Inès, tais-toi. Quand même tu me dirais que le comte a tout découvert, quand même sa haine et sa vengeance éclateraient sur moi, que m'importe? Ah! on dirait vraiment que tu ne sais pas que j'ai entendu sa voix, que je l'ai serrée sur mon sein, que je l'ai couverte de baisers! qu'elle m'a souri et m'a parlé! que ses lèvres chéries se sont pressées avec amour sur mes lèvres! Oh mon Dieu, c'est trop de

bonheur! Je suis prête à tout endurer, à tout souffrir; mais ne m'enlevez pas l'enivrante joie qui inonde mon cœur... Et toi, Inès, tais-toi; laisse-moi jouir de cette inexprimable félicité; n'obscurcis pas mon beau ciel! Elle est jolie comme un ange, n'est-ce pas, Inès? Quel parfum de noblesse dans ce charmant rossignol!

La duègne essuya deux larmes, ouvrit la porte et la referma quand sa maîtresse fut entrée.

Cependant la mère de la maison des orphelines, toute préoccupée et se parlant à elle-même, avait regagné le parloir pour fermer les tiroirs qui contenaient les dentelles. Mais, en y entrant, elle avait presque oublié ce qu'elle y venait faire, et, comme si elle n'eût pas eu conscience de son action, elle alla s'asseoir sur une chaise où elle resta pendant quelques instants immobile et les yeux fixés sur le parquet; elle murmura enfin à voix basse et lente :

— Mais l'histoire du village brûlé et du soldat généreux? serait-ce une invention? Houtvelt! singulier nom, en effet! C'est peut-être sa sœur... Mais comment cela se pourrait-il? Houten Clara n'a guère plus de douze ans... Non, c'est peut-être une cousine, une tante... Qui sait? Mais est-il possible qu'une cousine, une tante, une sœur même se trouble à ce point et fonde en larmes sous l'impression du baiser d'un enfant? Cet irrésistible sentiment peut-il être autre que celui que l'émotion de la comtesse a réveillé chez moi? Oui, le sentiment maternel est seul capable de s'emparer ainsi de l'âme d'une femme... Ah! je comprends! Pauvre mère, combien elle doit souffrir! Une enfant si belle, si

ravissante! Ne pas l'avoir vue depuis des années, la retrouver au milieu de pauvres filles élevées pour devenir servantes, ne pouvoir ni la délivrer, ni la protéger; défaillir sous un baiser et s'en aller, le cœur brisé! Oh! mon Dieu, être condamnée à dérober furtivement à son enfant un serrement de main, un baiser, un sourire, être réduite à lui parler comme à une étrangère! Voir le glaive du déshonneur sans cesse suspendu sur sa tête, lutter contre la nature et la société, et s'affaisser cent fois sous l'impitoyable destinée. Pauvre mère!... Mais qui peut savoir? Je me trompe peut-être... et alors mes soupçons seraient une injure à l'honneur de la comtesse. Ah! quoi qu'il en soit, la comtesse est bonne, elle aime ardemment l'enfant que je préfère à tout au monde; quel que soit le secret de son cœur, je ne le trahirai point, — que Dieu m'en préserve! Et puis qu'elle semble heureuse à la vue de la douce et souriante Clara, oui, heureuse comme à la vue d'une fille chérie, qu'elle vienne, la pauvre mère, elle trouvera une amie en moi et je lui procurerai le peu.....

— Chère mère, cria la portière, voici la sœur Begga des Annonciades qui vient pour l'aube du chanoine Visschers!

— J'y vais! j'y vais! répondit vivement la mère en courant au-devant de la sœur annoncée.

III

Le soleil était encore au début de sa course quand la comtesse d'Almata quitta sa demeure avec sa duègne pour aller visiter de nouveau l'établissement des orphelines. La joie la plus pure rayonnait dans ses yeux; tout dans le monde lui semblait aimable et beau depuis qu'elle-même avait échappé au morne chagrin sous lequel elle avait gémi pendant tant d'années. Sa joie était pour son mari une source de consolations et de bonheur; il était devenu si bon et si tendre pour elle, il lui témoignait une confiance si illimitée qu'elle était convaincue qu'il ne restait plus le moindre soupçon dans son cœur. Elle allait visiter son ange bien-aimé sans craindre que l'œil d'un espion la suivît.

La duègne frappa.

La mère avait sans doute donné des ordres particuliers à la portière, car lorsque celle-ci eut reconnu les personnes qui désiraient entrer, elle ouvrit la porte toute grande, en s'écriant d'une voix joyeuse :

— Soyez la bienvenue, madame la comtesse d'Almata! Je suis votre très-humble servante. Veuillez entrer, Madame, je vais appeler sur-le-champ notre chère mère.

La fraîche jeune fille referma la porte, et, légère comme une biche, courut au bâtiment de derrière, d'où sortit, quelques instants après, la mère avec Houten Clara.

Dès que l'enfant entra dans le parloir et aperçut la comtesse, elle alla droit à elle, lui prit la main et la baisa.

Un frisson fit tressaillir la senora, mais elle se contint et se mit, sans dire un mot, à contempler avec bonheur les yeux bleus de la petite fille. Elle prit à son tour la main de Houten Clara, et caressa le front et les épaules de l'enfant. Le regard fixe et étrange de la comtesse fit sans doute naître chez Clara un sentiment dont elle ne pouvait se rendre compte, car le sourire disparut tout à coup de ses lèvres, et elle se prit à regarder la noble dame d'un air interrogateur, comme si elle eût attendu une explication. Elle semblait dire :

— Tout le monde m'aime et me caresse, mais vous, vous m'aimez tout autrement. Pourquoi cela ? Et pourquoi désiré-je si vivement me trouver auprès de vous ?

La comtesse comprit sans doute la muette question de l'orpheline, car elle dit d'une voix triste et en soupirant :

— Pauvre enfant !

La mère observait attentivement toutes les émotions qui se reflétaient sur les traits de la comtesse ; elle vit que la situation devenait pénible parce que la dame et Houten Clara, également embarrassées, restaient muettes ; c'est pourquoi elle dit à la senora :

— Madame la comtesse, allons, je vous prie, dans la chambre où se trouve le clavecin. Vous entendrez comment notre chère Clara en touche bien. Ah ! c'est une vraie perle que cette enfant ; la sœur Catherine du couvent du Faucon lui a appris la musique, et elle joue si

bien qu'on l'écouterait pendant des jours entiers, sans songer à manger ni à boire.

Il s'était établi déjà entre la comtesse et Houten Clara un lien d'affection et de confiance; sans doute un mystérieux sentiment poussait l'enfant à voir dans la grande dame plus qu'une protectrice, car dès que la mère eut proposé de passer dans une autre chambre, la petite fille alla prendre la main de la senora comme si celle-ci eût été sa mère. Ce mouvement, tout simple qu'il fût, fit briller de joie et d'orgueil les yeux de la comtesse, et elle conduisit Houten Clara par la main, comme elle eût fait pour sa fille.

Lorsqu'on fut dans la chambre où se trouvait le clavecin, la mère offrit un fauteuil à la senora et s'assit elle-même avec la duègne sur deux chaises voisines: Houten Clara se plaça devant l'instrument.

— Chante-nous, dit la mère, le cantique : *Chantons, chantons avec joie;* il a un si beau prélude!

Houten Clara commença. La jeune fille devait être extrêmement sensible à la musique, car dès le début elle parut tomber dans une sorte d'extase. Tandis que ses charmants petits doigts couraient légèrement sur le clavier, sa bouche gracieuse souriait aux doux accords; un pli se dessinait soudain sur son beau front devenu sérieux, quand elle attaquait les cordes graves.

Saisies d'admiration pour la hardiesse et le charme du jeu de l'enfant, noyées dans des flots d'harmonieux accords, les trois femmes contemplaient avec ravissement l'orpheline inspirée; — celle-ci releva la tête, son

œil bleu se dirigea vers le ciel, et elle chanta en s'accompagnant du clavecin, le cantique suivant :

I

Chantons, chantons de bon cœur
La très-sainte Trinité,
Pour qu'elle nous accorde un jour
L'éternelle félicité.
Bonheur qui durera sans fin
Et jamais ne passera!
Oh! puissions-nous le gagner!
Si longue est l'éternité!

II

Oui, cette joie est sans fin;
Là-haut, dans le paradis,
On la trouve, mes amis,
Et nul autre n'est si grand.
Là se trouve le bon Dieu
Rassasiant ses élus,
Comme le dit le saint Livre;
Si longue est l'éternité!

III

Oui, les saints de tous les rangs
Y sont toujours en grande fête;
Ils louent sans cesse Dieu le Père,
Et le Fils et le Saint-Esprit.
C'est là que les bons iront,
Avec les anges chanteront
Pendant la vie éternelle;
Si longue est l'éternité!

IV

Marie, la Mère de Dieu,
Est réjouie et contente,

Lorsque nous savons chanter
Aux beaux jours de fête.
O Marie! Reine puissante!
O noble vigne du Seigneur,
Priez pour nous, pauvres pécheurs;
Si longue est l'éternité!

Tant que la voix de Houten Clara avait fait entendre ses notes pures et argentines, ni la mère ni la duègne n'avaient quitté des yeux le visage de l'enfant. Mais dès que le cantique fut fini, toutes deux jetèrent en même temps un regard à la comtesse comme pour lui dire :

— N'est-ce pas là un chant céleste?

Hélas! le front de la comtesse était penché sur son sein, et un torrent de larmes s'échappait silencieusement de ses yeux sans qu'elle parût même s'en apercevoir.

Houten Clara, voyant son émotion, poussa un grand cri et courut à elle. Elle la contempla d'un œil étonné et avec une singulière expression, puis se mit à pleurer aussi, puis posa sa petite tête sur les genoux de la comtesse, comme si elle eût voulu soulager son cœur en compatissant au pénible sentiment qui lui arrachait des larmes. Mais la senora releva l'enfant, la prit dans ses bras, la pressa sur son sein, appuya sa joue contre la joue de la petite fille, et baigna son front de larmes. Ni l'enfant ni la femme ne poussèrent un seul gémissement, un seul soupir.

Cette scène était si solennelle et si émouvante que la duègne contemplait sa maîtresse avec vénération sans oser parler; quant à la mère, elle se tint pour certaine qu'elle ne s'était pas trompée dans ses premiers soup-

çons. Aussi devait-elle ressentir profondément ce qui se passait dans le cœur de la senora. Et, en effet, elle s'efforçait de contenir les larmes de pitié qui voulaient s'échapper de ses yeux; le sentiment des convenances et une sorte de générosité l'aidèrent à surmonter cette émotion, et lui permirent même de paraître n'avoir pas deviné la cause de la scène qui se passait devant elle.

Quelques instants après, la comtesse revint au sentiment de la réalité. Le silence qui régnait autour d'elle la surprit; elle leva la tête et vit les yeux de la mère fixés sur elle d'un air inquisiteur. Elle comprit alors combien elle s'était exposée, et s'efforça de retrouver son sang-froid ou d'en revêtir du moins l'apparence. Elle essuya à plusieurs reprises les larmes qui mouillaient ses joues, et se mit à caresser l'enfant pour dissimuler son trouble qui se prolongeait. Enfin lorsqu'elle fut tout à fait revenue à elle, elle donna un dernier baiser à Houten Clara et dit d'une voix très-calme :

— Mon cher ange, votre voix m'a mise tout hors de moi... Votre chant a vraiment une puissance magique.

Mais l'enfant, continuant à pleurer, répondit en sanglotant :

— Ah! je ne chanterai plus cependant... plus jamais de ma vie.

— Pourquoi cela, mon enfant?

— Parce que cela vous fait pleurer... Et, bien sûr, je ne chanterai plus jamais, ni pour vous, ni pour d'autres... car je suis bien trop fâchée contre moi-même de vous avoir rendue triste. Hélas! je suis bien malheureuse de savoir chanter!

Les paroles de l'enfant n'étaient assurément pas de nature à calmer la comtesse. Aussi fut-elle sur le point de fondre en larmes de nouveau; mais elle se contint, car l'œil attentif de la mère était toujours fixé sur elle. La comtesse assit commodément l'enfant sur ses genoux et dit d'une voix caressante :

— Ma chère Clara, vous vous trompez; ce sont des larmes de joie que je verse. N'avez-vous donc jamais pleuré, mon enfant, en entendant, pour la première fois, un beau cantique?

L'enfant répondit toute dépitée

— Quand sœur Catherine et maître Huygens chantent ensemble au clavecin, je pleure toujours, madame; mais ce n'est pas comme vous.

— Eh bien, mon enfant, c'est la sensibilité de l'âme qui cède à la douceur de la musique.

— Oui, c'est l'âme qui s'émeut, le cœur qui bat... mais je ne chanterai plus... si je vous revoyais encore triste comme tout à l'heure, j'en deviendrais certainement malade; car cela me fait si mal, mais si mal!

— Pauvre enfant! savez-vous ce qu'il faut faire pour me consoler? Il faut être toujours gaie et ne plus pleurer. Un sourire de vous me rendra bien vite joyeuse.

Houten Clara releva la tête et montra à la senora un visage encore tout humide de larmes, mais illuminé en même temps par un doux et charmant sourire. Cette marque d'affection et d'angélique bonté de la part de l'enfant toucha si profondément la comtesse qu'elle porta la main à son front et se couvrit les yeux pendant

un instant; puis elle se remit à embrasser la petite fille avec effusion.

A la vue de ce nouvel épanchement, la mère sentit que sa présence devait être à charge à la comtesse. Elle fut assez généreuse pour vaincre sa curiosité et quitta l'appartement en disant :

— Madame, il faut que j'aille voir mes jeunes filles, car ce n'est pas chose facile que de tenir en bride toutes ces espiègles. Demeurez tranquillement ici avec Clara, si cela vous plaît : personne ne viendra vous troubler, je reviendrai tout à l'heure...

A peine la mère avait-elle quitté la chambre que la duègne dit en espagnol à la comtesse :

— Senora, cette femme ne soupçonnerait-elle rien? Je crois au contraire qu'elle a tout deviné.

— C'est bien possible, Inès, répondit la comtesse sans s'émouvoir, mais je ne crains rien néanmoins. Elle aime peut-être cette chère enfant tout autant que moi; voudrait-elle rien faire qui pût lui nuire?

— La langue d'une femme, senora, parle souvent contre son cœur.

— Oh! mon Dieu, Inès, ne m'attriste pas, ma chère; laisse-moi jouir de mon bonheur.

— Je me tais, Madame; s'il arrive malheur, tant pis; le bonheur est là, savourez-le.

Quand la mère revint une demi-heure après, Houten Clara sauta des genoux de la comtesse et courut au-devant d'elle en lui montrant un livre et en poussant des cris de joie :

— Oh! chère mère, voyez donc le beau livre de

prières, avec un fermoir d'or, et tout plein de belles images. Maître Jean du Rosaire, qui a fait votre portrait, y a peint des fleurs d'or et d'azur. Mon Dieu que je suis contente! Et demain j'aurai un livre de cantiques! Et puis j'ai dans ma poche un collier de perles... oh! regardez... c'est assez beau pour la fille d'un roi!

La comtesse s'était levée et se préparait à partir. Elle prit la main de la mère, et la pressant affectueusement, elle dit :

— Je vous dois beaucoup, Madame. Si je puis faire quelque chose pour vous témoigner ma reconnaissance, la porte de ma maison vous est ouverte à toute heure. Mettez-moi à même de vous servir, et ce sera moi qui vous remercierai.

— Vous êtes trop bonne, madame la comtesse. La bienveillance dont vous m'honorez est pour moi une récompense suffisante. Disposez de moi, venez ici lorsque vous le voudrez; tout y est à votre dévotion.

— A demain donc, chère mère! Si par hasard je désirais vous parler, auriez-vous la bonté de venir chez moi?

— Sans doute, Madame; ce serait trop d'honneur!

Houten Clara penchait tristement la tête et paraissait toute prête à pleurer.

— A demain, mon beau rossignol! dit la senora.

— Vous ne restez pas ici? demanda l'enfant en soupirant.

— Je reviendrai demain et je vous apporterai le beau livre de cantiques. Venez, embrassez-moi encore une fois et n'oubliez pas votre amie.

— Non, non, cette nuit je vais encore bien rêver de vous.

— Vous avez rêvé de moi? dit la comtesse avec surprise. Et que rêviez-vous donc, ma chère enfant?

— Oh! c'était bien beau! Je rêvais que vous étiez ma mère, que j'étais couchée auprès de vous, reposant dans vos bras; que vous m'embrassiez, et...

— A demain! à demain! s'écria la comtesse d'une voix étouffée.

Elle saisit la main de la duègne et l'entraîna vivement jusque dans la rue, comme si elle eût voulu fuir un danger imminent.

IV

— Vous avez eu la bonté de me faire appeler, Madame! dit la mère des orphelines en entrant dans la chambre de la comtesse d'Almata. Me voici tout à votre service.

— Soyez la bienvenue, chère mère! s'écria la comtesse. Asseyez-vous sur ce fauteuil auprès de moi; je désirerais vous parler. Vous devinez sans doute de quel sujet je veux vous entretenir?

— De Houten Clara, Madame.

— En effet. — Connaissez-vous l'histoire de cette enfant?

— Je n'en sais que fort peu de chose, Madame. Houten Clara était déjà depuis un an dans la maison, quand j'y entrai comme directrice. J'ai appris par messieurs

les administrateurs et les aumôniers, qu'à la suite de l'incendie et de la dévastation d'un village, elle s'était trouvée orpheline et qu'un soldat l'avait recueillie par pitié et avait pris soin d'elle. Plus tard, sur les instances d'un parent du fondateur de notre maison, elle a été reçue parmi les orphelines. Quant à moi, je ne crois pas un mot de cette histoire; j'y ai toujours vu une fable destinée à cacher la véritable origine de Clara.

— Mais Clara elle-même ne sait-elle rien de ses parents?

— Tout ce dont elle peut se ressouvenir vaguement, c'est que, toute jeune, elle demeurait dans un village, chez des paysans. Et ce qui me fait penser qu'elle n'a connu ni les soins ni l'amour d'une mère, c'est que de tous les êtres vivants qui l'entouraient elle ne se rappelle qu'un petit agneau qui partageait ses jeux. Cela prouve évidemment que l'enfant n'avait pas de mère ou, si vous l'aimez mieux, que sa mère l'avait abandonnée.

A ces mots, la comtesse tomba dans une profonde préoccupation, et parut tout absorbée par ses pensées. La mère s'en aperçut et ne laissa pas d'en deviner la cause. La bonne femme était convaincue que la comtesse voulait lui confier un secret, et sous l'influence de cette idée, elle s'efforçait de donner à la senora l'occasion d'accomplir son dessein. Le savoir-vivre et la générosité l'empêchaient d'aller directement à son but. Elle sentait qu'elle devait ménager la pudeur de la comtesse et ne pouvait lui arracher un aveu que peut-être elle ne voulait pas faire. — Et puis, ne s'était-elle pas trompée?

Voyant que la comtesse ne disait plus rien, elle ter-

mina ces explications par ces mots destinés à rappeler l'attention de la noble dame :

— Voilà, madame la comtesse, tout ce que je sais de l'histoire de Houten Clara.

— Houten Clara ! Pourquoi ne défendez-vous pas à vos jeunes filles de donner d'aussi vilains surnoms?

— Madame, vouloir et pouvoir sont deux. Nous avons à veiller sur d'autres choses plus importantes. Soyez sûre et certaine qu'il est plus facile de conduire un régiment qu'une pareille troupe de jeunes filles.

— Voyez-vous, chère mère, je vous ai fait venir pour apprendre de vous ce que pourrait faire une personne qui voudrait protéger et favoriser la petite Clara.

— Je suppose, Madame, que la protectrice serait la comtesse d'Almata? D'abord elle peut retirer l'enfant de la maison des orphelines et la faire élever chez elle; car toutes les orphelines sont destinées à être placées comme ouvrières ou comme servantes, à moins qu'elles ne quittent la maison pour faire un honnête mariage, ce qui arrive aussi de temps en temps...

La mère se tut et parut attendre une réponse de la comtesse, mais celle-ci fit un geste d'impatience comme pour dire :

— Et ensuite... ensuite!

— Ensuite, chaque orpheline garde une partie du salaire de son travail; ce gain insignifiant mais quotidien s'accumule et forme pour chacune d'elles un petit capital. Quand elle quitte la maison pour se marier, ses épargnes lui servent de dot; et si elle sort de l'établissement pour entrer en service, c'est pour elle une res-

source contre les besoins imprévus et une garantie contre le vice. Une personne bienfaisante peut donc, en ajoutant de l'argent aux épargnes d'une orpheline, adoucir et assurer son existence dans l'avenir.

— Est-ce là tout, chère mère?

— Je ne connais pas d'autre moyen, Madame; car, tant qu'une orpheline reste à l'établissement, elle en porte le costume; elle mange à la table commune; elle ne peut jamais avoir d'argent à sa disposition, sauf une petite somme déterminée; elle ne peut non plus jamais sortir que par une permission spéciale, et seulement pour aller travailler dans de bonnes maisons.

Les mouvements inquiets de la comtesse attestaient assez la peine que lui causaient les paroles de la mère. Elle dit d'une voix triste et avec un douloureux soupir :

— Mon Dieu! quel sera donc le sort de Clara?

— Ah! Madame, ce n'est pas difficile à prédire. Plus tard, elle sera *ma* servante à la maison et devra servir aussi les autres orphelines; elle nettoiera, lavera, fera la cuisine...

— Elle, Clara! s'écria la comtesse avec indignation; elle serait la servante des autres orphelines!

— Assurément, Madame.

— Oh! cela ne peut être, chère mère; je ne le veux pas...

— Eh bien, Madame la comtesse, c'est par affection pour l'enfant que j'en ai décidé ainsi; supposez donc qu'elle ne devienne pas ma servante ou, pour mieux dire, servante dans notre maison, son sort serait certainement bien pire; car elle serait réduite alors à se

louer dans des maisons étrangères et à y endurer la brusquerie des maîtres, la servitude et peut-être des mauvais traitements. Reste encore le couvent; mais il serait cruel et inhumain de décider en ce sens du sort d'une jeune fille de douze ans, puisque personne ne peut savoir quelles seront ses dispositions de cœur et d'esprit quand le temps en sera venu...

La comtesse tout émue saisit la main de la mère.

— Oh! merci, dit-elle, de la généreuse affection que vous portez à cette chère enfant; une mère ne parlerait pas avec plus de sollicitude. Vous êtes une femme bonne et sensée. Mais, dites-moi, ne serait-il pas possible de soustraire Clara à cette humble condition?

— Je ne comprends pas bien, Madame.

— Par exemple, si on lui donnait des maîtres qui lui enseignassent l'espagnol et tout ce que doit savoir une jeune fille bien élevée.

— Ah! Madame, les administrateurs de la maison ne le permettraient pas. Une instruction semblable ne convient ni à une ouvrière ni à une servante; ce serait pour elle un germe de vanité et de vice.

— Servante! servante! dit la comtesse qui se leva en soupirant. Non, non, cela ne sera pas, mon Dieu!

Elle ouvrit une armoire et y prit une bourse pesante qu'elle tendit à la mère en disant :

— Tenez, mon excellente amie, voici une bourse pleine d'or; elle contient une somme considérable. Ajoutez-la aux épargnes de Clara et rendez-lui ainsi la vie plus douce; ne lui refusez rien, satisfaites ses moindres désirs, faites-lui tout apprendre, rendez-la contente

et heureuse; que ce cher ange n'ait jamais le moindre chagrin. Faites cela, et croyez que je vous serai éternellement reconnaissante de votre bonté!

— Les épargnes des orphelines sont entre les mains des administrateurs, Madame; une fois que l'argent y est versé, on ne peut l'employer qu'à une destination déterminée. Je ne puis donc en faire l'usage que vous m'indiquez.

— Hélas! hélas! pourquoi tout contrarie-t-il mes vues? C'est vraiment fatal!

— Néanmoins, Madame, si vous consentez à ce que je garde à ma disposition une petite partie de cet argent, je remplirai autant que possible votre bienveillante volonté.

— Oui, oui, chère mère; je vous remercie de me venir si généreusement en aide.

— Je ferai joindre le reste aux économies de Clara, à titre de don... de madame la comtesse d'Almata?

La senora fut visiblement effrayée par cette question et baissa les yeux comme une personne qui réfléchit ou que trouble la confusion.

— Faut-il dire qu'un inconnu a remis cette somme entre mes mains, madame? dit la mère avec une certaine expression.

— Oui, oui, un inconnu, répondit la senora; une personne qui a disparu et dont nul ne sait rien. Oui, ce sera très-bien!

Plus l'entretien se prolongeait et plus s'enracinait dans l'esprit de la mère la conviction qu'elle ne s'était pas trompée sur la nature du rapport qui existait entre

la comtesse et Houten Clara; elle remarquait aussi qu'un poids oppressait le cœur de la senora et que celle-ci était toute disposée à se soulager en lui confiant son secret; elle croyait en avoir une preuve suffisante dans le peu de soin que prenait la comtesse pour dissimuler ce secret. La mère résolut donc d'abréger et d'aplanir la voie à une explication, si la senora désirait s'y prêter. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

— N'est-ce pas, dit la senora, vous donnerez à Clara un maître d'espagnol? Vous lui ferez apprendre tout ce qu'une jeune fille doit savoir pour paraître honorablement dans le monde?

— Non, Madame, cela est impossible; savoir trop de choses est le plus souvent pour une femme d'humble condition une source de malheur.

— Mon Dieu, chère mère, vous êtes vraiment impitoyable; Clara est de sang noble, je vous le dis.

— Je le savais avant d'avoir l'honneur de vous connaître, répondit la mère avec sang-froid.

— De qui l'avez-vous appris? s'écria la senora stupéfaite.

— De Clara elle-même.

— Comment! Clara le saurait?

— Non, madame la comtesse, elle ne le sait pas et cependant elle le dit.

— Quelle énigme est cela? Je ne vous comprends pas.

— C'est étrange, en effet. Madame la comtesse a sans doute entendu parler maintefois d'une maladie ou plutôt d'un état extraordinaire qu'on appelle somnambulisme?

— Oui; eh bien?

— La petite Clara est somnambule.

— Oh! la pauvre enfant!

— Ne vous en affligez pas, madame la comtesse, elle ne paraît pas en souffrir : cela se passera avec l'âge. Elle n'est pas non plus somnambule pendant toute l'année; le mal la prend au mois de mai, à l'époque où les bourgeons s'ouvrent et où le sang fermente dans les veines. Cela dure trois semaines ou un mois environ.

— Et qu'arrive-t-il alors? Pour l'amour de Dieu, tranquillisez-moi; vous me faites souffrir horriblement.

— Fiez-vous à ma parole, Madame; il n'y a pas lieu de vous émouvoir autant. A l'époque où j'ai commencé à diriger l'établissement, Clara couchait dans le dortoir des orphelines; au printemps, elle reprenait ses promenades nocturnes, et bien que les autres jeunes filles connussent son mal, il arrivait souvent qu'elles en ressentaient une telle frayeur que toute la maison en était bouleversée. Je craignais d'ailleurs que l'enfant ne se blessât mortellement, et pour ce motif je plaçai son petit lit dans le bâtiment de devant, dans une petite chambre au haut de l'escalier. D'abord je fermais la porte de Clara; mais cela lui fit de la peine sans doute; car lorsqu'elle se levait la nuit, elle se meurtrissait et se bleuissait les mains en cherchant à ouvrir la serrure. Une fois même, elle se blessa assez grièvement en frappant du poing les vitres de la fenêtre. Maître Tyfelynck, le médecin de notre maison, m'ordonna de laisser ouverte la porte de la chambre. Il y a, voyez-vous, madame, dans le bâtiment de devant deux portes:

l'une qui s'ouvre sur la rue, l'autre sur la cour, de sorte que lorsque Clara se promène en dormant, elle ne peut que descendre l'escalier et errer dans un espace clos, entre deux portes, où il ne se trouve rien qui puisse la blesser ni lui faire aucun mal...

— Mère, chère mère, pour l'amour de Dieu, hâtez-vous, — votre récit me fait trembler comme une feuille!

La mère jeta sur la senora un regard pénétrant et poursuivit :

— A l'époque de l'année où Clara est somnambule, elle quitte son lit toutes les nuits, vers minuit, descend avec précaution l'escalier et s'assied sur la dernière marche. Elle reste là environ une demi-heure, puis elle remonte, va se recoucher, et s'endort tranquillement jusqu'au matin. Mais voici ce qu'il y a de surprenant. Ses yeux sont ouverts, elle voit même sans lumière, elle parle, interroge et répond distinctement et avec infiniment plus d'intelligence que pendant le jour. Sa mémoire doit avoir aussi, dans ces moments-là, beaucoup plus de lucidité; car elle parle alors de certaines circonstances de sa première enfance dont il ne lui reste, pendant la veille, pas le moindre souvenir. Quelqu'un doit lui avoir dit souvent que sa mère est riche et de noble famille; j'ai, maintes fois, compris cela, au milieu des paroles entrecoupées de Clara. Mais il est inutile de lui en parler pendant le jour, car elle ne sait plus le moins du monde ce qu'elle a dit ou fait pendant ses accès de somnambulisme. Elle ne se douterait même pas qu'elle ait jamais quitté

son lit, si on ne l'avait éveillée parfois en prononçant son nom; car il suffit d'articuler son nom pour qu'elle sorte immédiatement de son mystérieux sommeil.

— Mais vous ne me dites pas, chère mère, que vous ayez jamais fait des tentatives pour délivrer la pauvre enfant de cet affreux mal. Cette indifférence est impardonnable! Comment est-il possible de voir souffrir un pareil ange sans remuer ciel et terre pour la guérir! Ah! si j'eusse été à votre place!

— Je sais, madame la comtesse, que cent médecins eussent été consultés de loin ou de près. Mais qui vous dit que moi qui ne suis pas riche, je n'ai pas fait par amour pour l'enfant ce qu'une comtesse ne pourrait faire avec tout l'argent du monde?

— Oh! pardonnez-moi ma précipitation; c'est que je souffre cruellement, chère mère.

— Et cependant je dois continuer, Madame, car j'ai encore à vous raconter le plus merveilleux. Lorsque Clara est assise au bas de l'escalier et qu'on lui adresse la parole, elle répond toujours comme si c'était sa mère qui fût devant elle. Si on ne contrarie pas l'élan de son cœur, un foyer d'amour s'embrase en elle; elle vous serre dans ses bras, elle vous donne des baisers, elle sourit; elle se hisse sur vos genoux, caresse vos joues, et vous regarde au fond des yeux, si bien que votre âme en est toute remuée; elle charme vos oreilles par un torrent de paroles enchanteresses, et vous jette dans l'oubli de vous-même, par une mystérieuse puissance aussi inexplicable qu'incompréhensible, et qui parfois même vous fait trembler

La mère suspendit son récit comme pour écouter les observations de la comtesse ; mais la senora immobile, le cou tendu, les yeux grands ouverts, aspirait ardemment après la suite du récit. La mère reprit :

— Je m'imagine, Madame, que la mère de Clara, alors que celle-ci était encore très-jeune, la couvrait de caresses et de baisers, pendant des heures peut-être, et cela en pleurant; car souvent Clara dans son sommeil étrange, se met à pleurer parce qu'elle croit que sa mère pleure! Alors, Madame, l'enfant est si touchante, si belle de tendresse et d'amour, que personne au monde, eût-on un cœur de pierre, ne pourrait résister à ses gestes et à ses paroles. Ah! si sa mère pouvait l'entendre! Assurément elle braverait tous les dangers pour soulager son enfant et la consoler dans sa tristesse... pour la rendre heureuse enfin; car cette chère petite âme souffre horriblement et languit dévorée par un mal mystérieux... Mais vous pleurez, madame la comtesse; mon récit vous a trop vivement émue. Pardonnez-moi!

La senora semblait avoir perdu tout sentiment de sa situation, et des larmes silencieuses inondaient ses yeux. Elle ne répondit pas à l'exclamation de la mère et parut avoir oublié sa présence; même lorsque l'excellente femme lui prit la main pour la consoler, elle ne fit pas un mouvement.

Il y eut un assez long silence. Tout à coup le sein de la senora se gonfla, une vive rougeur couvrit son front, elle fixa les yeux à terre, comme accablée de confusion, et dit en soupirant et d'une voix presque inintelligible :

— Oh! ayëz pitié de moi, ma bonne amie! Clara est mon enfant... je suis sa mère! C'est moi qu'elle appelle, c'est moi qu'elle caresse...

Un torrent de larmes s'échappa des yeux de la senora et étouffa sa voix.

La mère respecta pendant quelques instants la douleur de la comtesse, puis elle se mit à lui adresser des consolations de toute espèce. Elle lui parla de nouveau de Clara, lui indiqua les moyens d'assurer le bonheur de l'enfant, en un mot fit et dit tout ce que son généreux cœur lui inspira pour procurer quelque allégement au cœur oppressé de la senora. Peu à peu elle atteignit son but; — et l'âme de la comtesse se sentant déchargée du secret qui lui avait pesé si lourdement et pendant si longtemps, elle aussi put parler plus librement et même à la fin avec une sorte de sérénité.

Les deux femmes s'entretinrent encore longtemps de l'enfant, mais surtout de son mal, dont la comtesse voulut connaître jusqu'au moindre détail.

Tout à coup elle pâlit et se mit à trembler d'anxiété.

Tandis que la mère cherchait avec effroi à deviner le motif de cette soudaine émotion, la senora ouvrit un tiroir, en tira quelques pièces de dentelle qu'elle jeta sur la table et dit :

— Mère, chère mère, voici le comte d'Almata; j'ai entendu ouvrir la porte! Oh! ma chère amie, partez bien vite pour qu'il ne vous trouve pas ici : il pourrait vous faire des questions auxquelles il vous serait difficile de répondre. Cachez l'argent... et s'il vous rencontre, dites que vous êtes venue vendre des dentelles...

Partez, partez, à demain... car je viendrai vous voir tous les jours...

La mère se leva et sortit précipitamment de la chambre. Sur l'escalier, elle rencontra effectivement le comte d'Almata, qui la considéra avec une curiosité investigatrice, mais ne lui adressa pas un mot.

Domingo, tout aussi muet, ouvrit la porte devant elle.

V

Quinze jours s'étaient déjà écoulés depuis que la comtesse d'Almata avait confié son secret à la mère des orphelines. Tous les matins et souvent encore l'après-dîner, elle allait voir la jeune fille, et chaque fois, grâce à la condescendance de la mère, elle demeurait avec elle pendant deux ou trois heures, la caressant et lui enseignant les manières du grand monde. Elle avait même commencé à apprendre à Clara la langue espagnole. A cette époque, il fallait posséder cette langue étrangère si l'on ne voulait passer pour une personne de basse origine; et comme la comtesse s'était promis de faire tous ses efforts pour élever Clara au-dessus de sa condition d'orpheline, il était naturel que son attention se portât d'abord sur ce point de l'éducation de l'enfant.

Houten Clara, aimante de sa nature, avait voué à sa protectrice une tendresse sans bornes; ses douces paroles et ses innocentes caresses, qui eussent suffi pour séduire le cœur d'une étrangère, avait produit un tel

effet sur l'âme de la comtesse qu'elle oublia le monde entier pour ne plus songer qu'à l'angélique enfant.

Le comte d'Almata n'était rien moins que satisfait d'apprendre que sa femme passait des journées entières hors du logis, sous l'invraisemblable prétexte qu'elle avait retrouvé dans la mère des orphelines une ancienne amie d'études dont la société lui plaisait infiniment. Le soupçon s'était réveillé d'autant plus vif dans son cœur, qu'il se voyait de nouveau tout à coup délaissé et négligé par la comtesse; mais il voulut rester fidèle à sa parole; et quelque chagrin qu'il ressentît de la conduite de sa femme, il ne la fit pas espionner ni même ne montra le moindre désir d'en savoir plus qu'elle ne lui en disait elle-même. La défiance et la colère s'amassaient silencieusement dans son cœur. A coup sûr l'orage, s'il devait éclater un jour, serait terrible.

Une nouvelle, arrivée d'Espagne, vint changer tout à coup cet état de choses. L'oncle du comte d'Almata était mort et l'avait fait héritier de tous ses biens. Ces biens consistaient pour la plupart en terres voisines du bourg de Rota, dans la fertile Andalousie, en un grand nombre de maisons de la ville de Xerès de la Frontera, et de nombreux et beaux navires en mer qui allaient de Cadix au nouveau monde.

Les richesses qui venaient s'ajouter ainsi à la fortune du comte d'Almata, échappaient pour ainsi dire à toute estimation; et pour empêcher qu'une grande partie d'une fortune aussi dispersée ne se perdît, il ne pouvait se dispenser de partir en toute hâte pour l'Espagne. Il vit dans cet événement une circonstance favorable pour

engager sa femme à quitter les Pays-Bas sans qu'elle pût s'y refuser. Lorsqu'il annonça à la comtesse leur départ pour l'Espagne, il remarqua qu'une pâleur mortelle se répandit sur son visage; il la surprit plus tard les yeux rouges et enflammés par les larmes; mais il se comporta comme s'il n'attribuait pas cette tristesse à une cause secrète. Il lui suffisait d'avoir la certitude qu'il allait s'éloigner avec la comtesse de l'objet inconnu qui enchaînait celle-ci dans les Pays-Bas.

La veille du départ pour l'Espagne, la senora et la duègne étaient silencieusement assises dans la chambre à la fenêtre de laquelle se trouvait la comtesse le jour de la promenade des orphelines. Depuis longtemps toutes deux, sans échanger une parole, semblaient attendre quelqu'un avec impatience ou appréhension. Sur les traits de la senora passait de temps en temps un insaisissable sourire qui bientôt faisait place à la morne expression de la tristesse et de la rêverie; le visage de la duègne trahissait au contraire une sorte de douloureux découragement.

Lorsque dix heures et demie eurent sonné aux églises voisines, les deux femmes levèrent la tête et leur regard se fixa avec anxiété sur la porte de la chambre; des pas faisaient craquer le parquet à l'extérieur.

— Ciel! il n'est pas encore couché! dit la comtesse en soupirant. Le comte d'Almata entra dans la chambre, arrêta sur les deux femmes un regard interrogateur, et dit :

— Vous veillez encore, Catalina? Pourquoi ne pas

vous livrer au repos puisque nous devons entreprendre demain un long et pénible voyage? Vous êtes triste, je le sais, mais il faut cependant vous montrer un peu raisonnable et vous soumettre avec résignation à la nécessité.

— Nous allions aller nous coucher à l'instant, répondit la senora en se levant et en prenant une lumière.

— Je ne sais ce que cela signifie, dit le comte, mais il est étrange que chacun dans la maison paraisse fuir son lit aujourd'hui. Domingo lui-même qui a l'habitude de dormir dès neuf heures et de ronfler partout où il se trouve, se met à inventer des raisons pour veiller jusqu'à minuit. Tous les préparatifs du voyage sont cependant terminés depuis ce matin!

La senora ne répondit pas à cette observation; elle semblait vouloir échapper à un plus long entretien avec le comte, et dit, en portant la main à la porte de sa chambre à coucher :

— Je vais me hâter, Caliste, de mettre à profit votre bon conseil et tâcher de reposer, si cela m'est possible. On ne quitte pas sa patrie sans tristesse, quand on ne sait s'il vous sera jamais donné de la revoir.

— Vous la reverrez, Catalina. Pour l'amour de Dieu, ne vous exaltez donc pas tant, en songeant à tout ce qui peut vous attrister. Dormez bien... à demain!

— A demain, Caliste.

Le comte quitta le salon et gagna sa chambre à coucher située à l'autre extrémité de la maison, du côté du jardin. La senora suivie de la duègne, entra dans la sienne.

Là, les deux femmes s'assirent chacune sur un fau-

teuil, sans que rien annonçât en elles l'intention de se livrer au repos.

Après avoir écouté attentivement pendant quelques instants si quelque bruit se faisait encore entendre, la senora dit d'une voix contenue :

— Ah! Inès, si Domingo nous avait trahies! S'il avait révélé notre projet à son maître!

— Il ne le fera pas, senora.

— En es-tu bien sûre, Inès?

— Ah! je lui ai promis qu'à notre arrivée à Madrid je lui donnerais pour femme ma jolie Antonieta. Cette promesse le déciderait à courir, pieds nus, sur des charbons ardents. Ne craignez rien de lui.

— Merci, Inès; cette assurance diminue mes angoisses; je tremblais, j'avais peur de quelque trahison; car le comte nous regardait si sévèrement et son regard plongeait si profondément dans le mien que...

— Je ne pense pas, Madame, qu'il ait de nouveaux soupçons. Ce n'est rien que sa défiance habituelle, défiance, hélas! trop fondée et trop juste. Mais je vous en prie, je vous en supplie, Madame, permettez-moi de vous faire entendre encore une fois la voix de la raison, avant que vous mettiez à exécution votre périlleux dessein, — et pardonnez-moi si je vous dis des choses qui vous déplaisent!

— Parle, Inès; dis tout ce que tu voudras, ma bonne amie; mais songe à ma misérable situation et ne me chagrine pas trop.

— Senora, en faisant ce que vous allez faire, vous mettez en jeu votre vie et la mienne, et de plus vous

risquez d'y perdre votre honneur de femme; car qui pourrait vous justifier, si la vengeance sanglante et légitime en apparence de votre mari ensevelissait avec nous deux votre secret dans la tombe?

— Ah! un peu de pitié, Inès! Tout cela est d'ailleurs inutile!

— Cela m'est indifférent à moi, senora; le courage ne me manque pas, et j'ai vu plus d'une fois de près la pointe d'un poignard; mais ce que je veux, c'est que vous, à qui je me suis dévouée comme une esclave, par amour et par reconnaissance, c'est que vous sachiez bien, senora, que je n'ai pas librement consenti à cette démarche insensée. Je vous l'ai déconseillée, n'est-ce pas?

— Oui, oui, Inès.

— J'ai eu recours aux larmes, à la persuasion, à la colère, n'est-ce pas?

— Oui, je ne fais peser sur toi aucune responsabilité, ma chère Inès.

— Et vous persistez dans votre première résolution? Vous voulez mettre en péril votre vie et votre honneur pour un plaisir qui ne peut durer qu'une demi-heure?

— Tu parles bien légèrement, Inès. Tu veux donc me priver du dernier bonheur qui me sera peut-être accordé sur la terre? Demain nous partons pour l'Espagne. Qui sait si nous reverrons jamais nos Pays-Bas bien-aimés? Et je quitterai ma Clara sans que sa bouche ait fait entendre à mon oreille le nom de mère? sans qu'elle sache pourquoi je l'adore! Je partirais comme une étrangère qui l'abandonne avec indiffé-

rence à sa destinée d'esclave? Non, non, c'est impossible! Je sais, Inès, que tu as raison, que je suis une folle, une insensée, mais je lutterais en vain contre le sentiment qui me pousse. Il le faut!

— Il y aurait bien des choses à vous répondre, senora; mais ce serait inutile. Eh bien soit, ne craignez plus d'observations de ma part; quoi qu'il puisse arriver, je vous obéirai. Encore quelques instants et il sera temps. Domingo nous attend déjà muni de la clef; le portier de la maison des orphelines sera aussi à son poste; il croit que nous allons accomplir une œuvre de bienfaisance, et que nous voulons guérir la petite Clara de son somnambulisme.

Un grand quart d'heure s'écoula encore dans le plus profond silence; puis la duègne se leva, coiffa la comtesse de son capuchon et dit :

— Senora, il est temps! marchez sur la pointe du pied pour ne point faire craquer le parquet. Et maintenant, plus un mot, tant que nous serons dans la maison. Suivez-moi...

Les deux femmes quittèrent la chambre et descendirent l'escalier dans la plus profonde obscurité et avec les plus grandes précautions. Elles allaient être en bas, quand elles entendirent tout à coup du bruit au premier étage. Elles s'arrêtèrent et écoutèrent pleines d'anxiété, mais elles n'entendirent plus rien.

— Malheur à nous! dit la comtesse. Ce bruit ne venait-il pas de la chambre du comte?

— Taisez-vous, senora, répondit la duègne; je ne le crois pas. Tenez-vous tranquille...

Après avoir prêté l'oreille assez longtemps, la duègne reprit :

— Ce n'est rien... Venez.

Et tournant la tête vers la porte, elle appela à voix très-basse :

— Êtes-vous là, Domingo?

— J'attends depuis longtemps, répondit le domestique dans les ténèbres.

La comtesse et la duègne s'approchèrent de la porte, et celle-ci s'étant ouverte avec précaution, elles sortirent et se trouvèrent dans la rue.

Dès qu'elles furent devant la maison des orphelines, la porte s'ouvrit comme d'elle-même, car un homme épiait leur arrivée par le guichet.

La mère reçut les deux femmes et les conduisit au parloir, où brillait une lumière. Puis elle dit à la comtesse :

— Vous avez bien tardé, Madame. Clara pourrait déjà être descendue; car son heure n'est pas tellement précise qu'il n'y ait parfois de grandes différences d'une nuit à l'autre. Tenez-vous donc prête, Madame; Clara ne doit pas nous voir; nous veillerons en vous attendant. Et prenez bien garde de ne pas prononcer son nom, car elle sortirait à l'instant de son sommeil.

— Il fait froid, remarqua la comtesse; l'enfant ne pourrait-elle pas devenir malade, si cela durait longtemps?

— Ne craignez rien, Madame; j'ai fait faire pour elle des vêtements de nuit. Pendant la période où elle est

sujette au mal, elle couche avec ces vêtements... Ecoutez là-haut : je l'entends qui se lève. A tout à l'heure; nous demeurons ici. Il y a près de l'escalier une chaise pour vous... Prenez la lampe, Madame!

La comtesse prit la lumière et alla se placer au bas de l'escalier. Son cœur battait vivement, et elle tremblait comme si elle eût été en proie à une profonde anxiété. Ce n'était cependant que l'excès de la joie qui agissait ainsi sur ses nerfs, car la scène qui se préparait lui promettait un ciel de bonheur. Pauvre femme! Dans son sein brûlait, comme une flamme dévorante, l'immense et l'irrésistible sentiment de l'amour maternel; un seul enfant lui avait été donné; durant huit années elle avait souffert et langui, elle avait répandu autour d'elle le malheur et la tristesse; son amour pour sa fille malheureuse et abandonnée avait fait d'elle une martyre. Il est vrai que depuis quelque temps elle avait trouvé la récompense de tant de douleurs; elle s'était enivrée des caresses, des baisers, du sourire de Clara; mais hélas! elle était encore une étrangère pour elle; jamais le doux nom de mère n'avait résonné à son oreille! Elle allait enfin l'entendre, ce nom sacré qui frappe comme un divin accord le cœur de la femme et l'emplit d'une ineffable joie.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que le morne silence qui l'entourait, l'impénétrable obscurité des coins éloignés, où la petite lampe n'envoyait aucun rayon, ne fissent aucune impression sur son âme; l'attente du solennel moment qui s'approchait lui inspirait une joie qui la dominait tout entière.

Elle se tenait debout au pied de l'escalier et regardait en haut.

Houten Clara parut bientôt et adressa un doux et calme sourire à la comtesse dès qu'elle put l'apercevoir.

L'enfant était entièrement vêtue de toile de lin, blanche comme la neige; ses cheveux blonds, assez courts, flottaient en boucles gracieuses sur ses épaules; une douce teinte rosée colorait ses joues, ses grands yeux paraissaient plus bleus encore que pendant le jour; ils étaient dilatés et brillaient d'un feu étrange sous son front pur. A cette heure mystérieuse de minuit, Houten Clara, loin de ressembler à un fantôme, était au contraire la vivante image de ce bel ange souriant que l'imagination d'une mère rêve auprès du berceau de son enfant.

A peine Houten Clara eut-elle aperçu la comtesse, que sa voix argentine s'écria avec une ineffable et pénétrante douceur :

— Ah! maman, vous êtes là? Je viens, je viens!

En disant ces mots, elle ouvrit ses bras d'avance pour y serrer la comtesse, et descendit l'escalier avec une joyeuse précipitation. La senora avait à peine eu le temps de déposer la lampe, que déjà l'enfant était suspendue à son cou et la couvrait de baisers, comme si elle se réjouissait de la voir de retour après une absence de plusieurs années. Au milieu des baisers se perdaient des mots qui, tout incompréhensibles qu'ils fussent, tombaient dans le cœur de la comtesse comme des perles de bonheur. La senora succombait presque

à l'émotion que lui causaient les caresses passionnées de l'enfant; muette, elle pressait Clara sur son sein et, oublieuse d'elle-même, s'enivrait de ce doux nom de mère qui s'échappait sans cesse des lèvres de la petite fille.

Tout à coup l'enfant se dégagea des bras de la comtesse, et alla s'asseoir sur la dernière marche de l'escalier, à côté du pilier de bois, en attirant par la main la senora et en lui disant avec un sourire enchanteur :

— Ah ! chère maman, asseyez-vous là, sur la chaise; il fait si bon ici, j'y suis si heureuse quand vous y êtes aussi. Ah ! comme j'ai été triste et combien j'ai pleuré ! Il y a sept jours que je viens m'asseoir seule ici et que j'attends tristement.

— Tu te trompes ! s'écria la comtesse comme égarée par la jalousie. La femme dont tu parles n'est pas ta mère. C'est moi qui suis ta mère, tu es mon enfant !

Houten Clara contempla la senora avec étonnement et dit :

— Pourquoi dites-vous cela d'un ton si étrange ? Je le sais bien que vous êtes ma mère, mais pourquoi donc ne venez-vous pas tous les jours ? Vous me l'aviez promis. Les autres enfants qui ont une mère restent toujours auprès d'elle !

Une profonde tristesse courba le front de la comtesse, et de pénibles soupirs répondirent seuls à la question de Clara. Celle-ci s'en aperçut et reprit :

— Mon Dieu, chère maman, ne soyez donc pas triste; je ne le dirai plus. Je sais que ce n'est pas votre faute si vous ne pouvez pas toujours venir.

Et, passant ses petits bras au cou de la senora, elle lui mit sous les yeux son ravissant visage et dit d'une voix suppliante :

— Oh! vous n'êtes pas fâchée, n'est-ce pas, chère maman? Je vous aime tant! Quand je puis être auprès de vous et reposer dans vos bras, je suis si contente, mais si contente que les petits anges ne le sont pas davantage au paradis. Mais il ne faut pas avoir l'air fâché, maman, car cela me fait de la peine...

Les douces paroles de l'enfant semblaient devenues impuissantes sur l'âme de la comtesse. Celle-ci se laissait couvrir de caresses et de baisers, mais d'autres pensées assombrissaient son esprit. Elle avait espéré qu'elle pourrait dire à Clara : « Je suis ta mère! et que l'enfant aurait compris, du moins dans son somnambulisme, toute l'importance de cette déclaration. Maintemant que Clara elle-même la regardait comme sa véritable mère et ne semblait pouvoir faire aucune différence entre elle et la directrice des orphelines, la senora devait renoncer à une révélation qui se trouvait n'avoir plus de sens. Comme le bonheur qu'elle avait rêvé lui échappait, l'entretien si longtemps attendu perdait tous ses charmes, et ce fut avec un morne abattement qu'elle dit :

— Pauvre enfant! ce n'est pas l'autre femme qui est ta mère; moi seule, je sais ce que m'a coûté ta naissance, moi seule j'ai amèrement souffert de ce que tu es au monde; moi seule ai versé des larmes pendant de longues années sur ton malheureux sort; moi seule je mourrai peut-être tuée par l'amour et la pitié que j'ai pour toi. Ah! j'expose ma vie à la colère vengeresse

d'un époux irrité, — je risque mon honneur et celui de ma famille pour entendre une seule fois le nom de mère sortir de ta bouche bien-aimée... et tu ne me comprends pas, hélas!

La comtesse se tut et d'abondantes larmes s'échappèrent silencieusement de ses yeux. Houten Clara, qui pleurait aussi par sympathie, regardait la senora d'un air tout surpris, comme si elle lui eût parlé une langue étrangère et incompréhensible. Enfin l'enfant dit en soupirant :

— Mon Dieu, chère maman, on veut vous faire du mal! Pourquoi donc?

La senora pressa l'enfant sur son sein et lui donna un baiser sans répondre. Après être restée quelque temps abîmée dans un morne chagrin, la comtesse leva tout à coup la tête, essuya les larmes qui baignaient ses joues, saisit avec force les deux mains de l'enfant, tandis qu'une expression de désespoir décomposait ses traits, et elle s'écria :

— Clara! Clara!

Tremblante, le regard fixé sur l'enfant, elle attendit l'effet de cet appel.

La petite fille se frotta les yeux comme une personne qui s'éveille, jeta autour d'elle un regard plein d'anxiété et s'écria :

— O mon Dieu! où suis-je? Il fait nuit!

Et se jetant dans les bras de la senora elle dit en sanglotant :

— J'ai peur!... Il fait ici si triste et si froid!

Après avoir donné à l'enfant le temps de reconnaître

le lieu où elle se trouvait et de se calmer tout à fait; la senora dit :

— Clara, ma chère enfant, vous me reconnaissez bien, n'est-ce pas?

— Oh ! oui, Madame, répondit la petite; je n'ai plus peur... puisque vous êtes avec moi. Mais que faisons-nous ici, seules et au milieu de la nuit?

— Asseyez-vous là, Clara, et écoutez-moi sans m'interrompre : j'ai à vous dire des choses qu'il ne faut pas oublier de toute votre vie.

— O mon Dieu, vous tremblez, Madame! j'ai peur, j'ai peur encore!

— Sois tranquille et ne t'inquiète pas, Clara. Il ne peut nous arriver aucun mal ici. Ecoute-moi attentivement, pour l'amour de Dieu... Chacun croit que tu es une pauvre orpheline, Clara; chacun pense que tu deviendras une humble servante, que tu seras, pendant ta vie entière, condamnée à travailler comme une esclave et à obéir aux ordres de maîtres qui te paieront en mercenaire. Tu le crois aussi, toi, et tu es contente du malheureux sort qui t'attend. Mais tout cela n'est pas vrai, Clara! Un jour, tu commanderas en maîtresse, tu mettras de beaux habits, tu auras une magnifique voiture, tu séduiras par ta beauté les plus nobles gentilshommes, et tu regarderas fièrement du haut de ta grandeur quiconque oserait se souvenir de ta première condition. Car, vois-tu bien, mon enfant chérie, tu as une mère qui sacrifierait sa vie pour faire ton bonheur. Cette mère est noble, riche, puissante, et jamais, non jamais elle n'abandonnera son ange bien-aimé!

A ces mots, elle étreignit l'enfant dans un embrassement convulsif et fiévreux, espérant sans doute que Clara allait aussi lui prodiguer des marques de tendresse; mais son attente fut trompée. Houten Clara parut tomber dans une profonde méditation, et dit en soupirant et comme si elle se parlait à elle-même :

— Je deviendrais riche, j'aurais une magnifique voiture, je porterais de beaux habits! Et j'ai une mère! Ah! comme je l'aimerai!... Mais pourquoi donc ne vient-elle pas me chercher, ma mère? Je ne la connais pas!

La comtesse était à demi folle; un feu ardent brillait dans ses yeux, un sourire égaré contractait ses traits. Elle prit la tête de l'enfant dans ses deux mains, et plongeant son regard au fond de ses yeux bleus, elle s'écria :

— Regarde-moi, mon doux ange, regarde-moi... je suis ta mère! Ne le sens-tu pas au brûlant baiser que je te donne, à toi le trésor de mon âme? Oh! mon enfant chérie!

Une vive joie rayonna sur la physionomie de Houten Clara; mais cependant une ombre de doute subsistait encore au milieu de son bonheur.

— Vous! vous êtes ma véritable mère! s'écria-t-elle, ma mère qui demeure avec mon père?

— Ton père est depuis longtemps dans le ciel, Clara; il est mort et prie Dieu pour nous! dit la comtesse en soupirant et en étouffant sous un baiser les questions de l'enfant. Je suis ta seule, ta vraie mère, et je n'ai pas d'autre enfant que toi!

— O mon Dieu! s'écria la jeune fille; bénie soit la sainte vierge Marie! Quels beaux cantiques je vais chanter en son honneur pendant toute ma vie! Car c'est elle qui a fait cela! Comme je suis contente que vous soyez ma mère! Je vous aimais déjà tant, mais tant!

Une voix discrète dit en ce moment du fond de l'obscurité :

— Senora, senora, il est temps!

La comtesse se mit à parler tout bas à Houten Clara avec une précipitation passionnée. Sans doute elle craignait d'être entendue par d'importunes oreilles qui peut-être écoutaient dans le voisinage. Le mystérieux entretien dura longtemps; le sourire et les larmes se succédaient sur les traits de la mère et de la fille; la tristesse y faisait place au bonheur; enfin Houten Clara se leva avec résolution et dit après avoir donné un ardent baiser à sa mère :

— Non, je ne dirai pas que vous m'avez éveillée! Personne ne saura que vous êtes ma mère... Mais vous reviendrez, n'est-ce pas, ma chère maman? Je prierai l'archange saint Michel pour qu'il vous protége dans votre voyage.

La comtesse prit la lampe et monta l'escalier avec l'enfant; un instant après, elle redescendit et vint rejoindre les deux femmes qui, depuis longtemps déjà, l'attendaient avec impatience.

— Allons, Inès, dit la senora, regagnons bien vite la maison. Clara est déjà remontée : elle dort tranquillement. Chère mère, je vous ferai appeler demain matin;

comme nous ne partons qu'à midi, j'aurai le temps de vous entretenir encore de choses importantes.

La senora et sa duègne quittèrent la maison des orphelines et se dirigèrent vers leur demeure. Quand elles furent devant la porte, elles frappèrent doucement de la main pour que Domingo leur ouvrît. Elles ne reçurent pas de réponse; ce fut en vain qu'elles répétèrent le signal à plusieurs reprises. Déjà la senora tremblait de tous ses membres, quand la duègne, en promenant sa main sur la porte, s'aperçut qu'elle était entr'ouverte.

— Ce n'est rien, senora, murmura-t-elle; ce paresseux de Domingo se sera endormi dans un coin. La porte est ouverte; entrez tout doucement et ne faites pas de bruit dans l'escalier.

Dès que la duègne eut fermé la serrure avec précaution, toutes deux s'avancèrent en tâtonnant dans les ténèbres, et gagnèrent l'étage sans que le moindre craquement de l'escalier ni du plancher eût pu trahir leur présence. Quand elles atteignirent la porte de la chambre à coucher de la comtesse, elles poussèrent un profond soupir de soulagement, comme si leur cœur se fût senti débarrassé du poids d'un rocher. Elles avaient accompli leur périlleuse entreprise, et elles se retrouvaient chez elles, en sûreté, sans qu'aucun accident les eût arrêtées!

La duègne ouvrit la porte de la chambre à coucher devant sa maîtresse; mais au second pas que fit la senora, un cri affreux s'échappa de son sein et elle tomba lourdement sur le parquet. Pâle et tremblante,

la duègne se tenait debout à côté de sa maîtresse inanimée, sans se pencher vers elle; la pauvre femme regardait fixement au fond de la chambre, à la douteuse lumière de la lampe, une terrible apparition, qui lui causait une mortelle frayeur. Le comte d'Almata était assis, à côté du lit de la comtesse, un pistolet dans chaque main, et rugissant de colère comme un lion blessé! Il arrêta sur la senora un œil étincelant, poussa un éclat de rire amer et sardonique, se leva, et dirigea sa main droite armée du pistolet vers sa femme évanouie..... mais il parut tout à coup dominé par une secrète pensée; car il jeta un cri de désespoir, laissa retomber son bras avec l'arme meurtrière, et s'enfuit comme un homme qui recule devant un assassinat et veut fuir les inspirations de sa propre colère. En s'éloignant il proféra une horrible malédiction qui qui vint frapper l'oreille d'Inès anéantie, et disparut dans les ténèbres de l'escalier. La duègne tomba à genoux à côté de la comtesse et se mit à verser un torrent de larmes. Déjà elle avait oublié le péril imminent que sa vie venait de courir, pour ne plus songer qu'à sa maîtresse.

VI

La comtesse était assise, seule, dans la chambre qui donnait sur la rue. Sa tête s'appuyait sur le bras d'un fauteuil; ses cheveux épars se répandaient en désordre sur son cou; ses vêtements étaient froissés et négligés Un silence lugubre régnait autour d'elle : elle ressem-

blait à un cadavre qui eût gardé la position dans laquelle l'avait surpris une mort subite. Et si les lentes et pénibles aspirations qui soulevaient son sein montraient que la vie ne l'avait pas encore abandonnée, on voyait aussi qu'un indicible martyre avait dû épuiser les forces de l'infortunée, et qu'elle gisait là, accablée par le plus profond désespoir.

Le bruit de la porte d'entrée fermée avec violence la fit frissonner; elle souleva un peu sa tête et écouta avec anxiété; mais elle se laissa immédiatement retomber sur le bras du fauteuil.

La duègne entra vivement dans la chambre tout en amortissant le bruit de ses pas, et, prenant le bras de sa maîtresse, elle lui dit avec joie :

— Senora, remercions Dieu : le comte vient de rentrer!

La comtesse, comme ranimée par cette nouvelle, se redressa sur son siége, leva les mains et les yeux au ciel, et dit d'une voix pleine de prière et de gratitude :

— Soyez béni, ô mon Dieu, de n'avoir pas permis que ce malheur arrivât! Protégez mon enfant, mon innocente et pure enfant, Seigneur... Laissez-moi mourir en expiation de ma faute. — Mais lui! lui, l'homme excellent dont j'ai empoisonné la vie... oh! merci, merci, de ce que vous l'avez sauvé! Votre bon ange a chassé de son âme l'affreuse pensée qui l'obsédait; vous n'avez pas voulu, ô père céleste, qu'un meurtre pesât sur votre infortunée servante. Ah! que votre nom soit béni!

— Mais, s'écria la duègne sous l'impression d'une

invincible terreur, le comte est ici! Il peut venir à tout instant... Oh! dites-moi donc ce que nous allons faire! Je suis désespérée et dans une inquiétude mortelle.

— Va le trouver, Inès, va vite!

La duègne ne parut nullement disposée à suivre ce conseil; elle pencha la tête et garda le silence.

— Malheur à moi! s'écria la comtesse; elle n'ose pas! Inès, tu veux donc que j'y aille moi-même? Toi qui es si éloquente, toi qui sais si bien trouver le chemin du cœur, tu m'abandonnerais en cet instant suprême!

— Ah! ma chère maîtresse, dit la duègne, je n'ose pas. Si vous l'aviez vu, les yeux étincelants, les traits décomposés, jeter violemment la porte derrière lui et se précipiter dans la maison en blasphémant, ah! vous vous seriez sauvée... car la mort l'accompagne!

— Ah! tu me refuses ce dernier service, dit la comtesse d'une voix navrée et en penchant la tête comme anéantie; tu n'oses mettre à exécution la bonne pensée que tu m'as toi-même indiquée comme dernière planche de salut? Eh bien, soit! Je recommande mon âme à Dieu, et toi, attends ici avec résignation le coup qui va me frapper.

La duègne, le front appuyé sur le dos du fauteuil, pleurait en silence. Après quelques instants, la comtesse releva la tête et dit :

— Comment, je serais ingrate et lâche à ce point? Le devoir, mon cœur qui saigne, ma conscience déchirée, tout me crie que je dois l'arracher à l'enfer de désespoir dans lequel il est plongé et où il souffre

comme un damné; et je reculerais devant cet aveu? Non! non!

— Restez ici, restez, ma pauvre maîtresse! dit la duègne suppliante et joignant les mains. Il vous tuera!

Mais la senora n'écouta pas, et continua avec une exaltation croissante :

— J'ai quitté la maison pendant la nuit... il me croit coupable de la plus horrible trahison; il a, pendant dix années, sacrifié le repos et le bonheur de sa vie pour moi, pour sa Catalina bien-aimée; je suis devenue à ses yeux une méprisable, une infâme créature; l'amour, la haine, la vengeance, luttent en ce moment dans son cœur et le déchirent cruellement... Et par honte, par crainte de la mort, je le laisserais aux prises avec cette affreuse pensée? Non, Inès, s'il faut une victime, ce doit être celle qui est coupable. C'en est fait, demeure ici, je vais le trouver...

A ces mots, elle se dirigea vers la porte, mais la vieille duègne se jeta à genoux devant elle et s'écria :

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, Madame!

— Ah! je n'ai rien à te pardonner! répondit la senora en relevant la duègne et en l'embrassant. Je comprends tes craintes, bonne Inès. Sois tranquille, calme-toi, et laisse-moi aller.

— Vous n'irez pas! reprit la duègne d'un ton impératif. Votre vue le mettrait en fureur; au milieu des reproches qu'il vous adresserait, vous ne pourriez lui dire ce qui doit lui être dit. Votre courageuse résolution m'a rappelée à mon devoir. Que la mort m'attende ou non, c'est moi qui lui porterai cette nouvelle : je ne

veux pas que ma maîtresse ait à rougir de ses propres paroles. Mon parti est pris; ce que je vous ai promis ce matin, je l'accomplirai. Allez, retournez à votre fauteuil, et espérez!

Sans laisser à la senora le temps de faire aucune objection, elle quitta précipitamment la chambre, dont elle ferma la porte en dehors en emportant la clef.

Fortifiée par l'exemple de sa maîtresse, la duègne ne tremblait plus. Au contraire, naturellement courageuse, elle puisait dans le sentiment de son importante mission une énergie extraordinaire, et ce fut sans hésitation qu'elle traversa les corridors et se présenta inopinément dans l'appartement du comte d'Almata.

L'époux infortuné était assis auprès d'une table, le front appuyé sur la main, le regard fixé sur le sol. Les deux pistolets encore armés étaient à côté de lui.

Quand la duègne parut, un frisson le saisit, ses traits se contractèrent convulsivement :

— Vil serpent, tu vis encore! dit-il d'une voix tonnante, mais sans bouger; tu m'apportes ton sang en expiation... je ne veux pas. Le bourreau et le bûcher feront justice de ton infâme trahison!

La duègne ne se laissa nullement intimider par ces terribles paroles; elle garda le silence pendant un instant, puis dit d'un ton calme :

— Comte d'Almata, vous soupçonnez votre épouse d'un crime : c'est à tort! Elle a religieusement gardé la foi qu'elle vous a promise devant Dieu, au pied de l'autel.

— Ah! l'imposture s'ajouterait à la trahison! Non, non, c'en est fait. Retire-toi, ne me provoque pas; ma

colère pourrait se rallumer... Je ne veux pas ton sang, te dis-je!

— Comte d'Almata, reprit la duègne sans s'émouvoir, veuillez me regarder : je ne tremble pas... le criminel n'est pas si tranquille devant son juge. Vous m'écouterez, car je vous apporte le calme et la paix... le bonheur peut-être. Vous souffrez d'inexprimables tortures, votre cœur menace de se briser dans votre poitrine. Si vos affreux soupçons étaient fondés, vous auriez raison assurément, non-seulement d'endurer vous-même le supplice qui vous torture, mais aussi d'assouvir votre vengeance dans le sang des coupables. Il n'en est pas ainsi, comte d'Almata. Vous faites injure à ma maîtresse!

Le comte porta vivement la main à son front et se tordit péniblement sur son siége, comme s'il eût lutté contre une pensée qui voulait s'introduire de vive force dans son esprit.

— Et songez-y, monsieur le comte, poursuivit la duègne; s'il est vrai que la comtesse n'a jamais cessé de vous aimer, s'il est vrai qu'elle est restée pure et fidèle, songez combien vous êtes injuste en torturant votre propre cœur et en faisant peser sur elle d'indignes soupçons. Eh bien, tout cela est la vérité, comte d'Almata! Toute autre idée que vous pourriez avoir de la senora, serait fausse!

— Mon Dieu, mon Dieu, comment oses-tu parler ainsi? s'écria le comte d'une voix pleine de douleur et de colère. Et cette nuit, cette nuit?

— C'est une erreur, monsieur le comte! Je le sais,

nous avons mal agi, nous avons commis une faute grave envers vous; rien ne peut excuser notre démarche; mais si nous avons agi imprudemment, notre but n'avait rien de commun avec ce que vous soupçonnez. Pardonnez-moi la hardiesse de mon langage. Je m'humilie avec respect devant mon seigneur et maître, mais je défends ici l'honneur outragé de ma maîtresse. Je suis venue pour chasser de votre cœur les infernales tortures du doute. Vous pouvez m'anéantir si vous le voulez; je rendrai témoignage de la vérité même en face de la mort!

— Ma tête brûle, dit le comte, tout tourne devant mes yeux, je souffre horriblement... Catalina serait pure! Je pourrais encore l'aimer! Inès, Inès, si vous dites une seule parole mensongère, mille morts ne suffiraient pas à punir votre cruauté! Ah! ayez pitié de moi, ne me trompez pas!

La duègne s'approcha lentement du comte, et se jeta à genoux à ses pieds. Elle lui prit la main, la baisa respectueusement et dit :

— Mon bon maître, je vous demande en grâce, pour vous-même, pour la comtesse et pour moi, de me laisser parler. Je suis venue pour vous révéler le secret qui, depuis tant d'années, pèse, comme un voile funèbre, sur votre vie, et s'il s'y trouve pour vous un sujet de courroux, votre bonté infinie me fait espérer que vous pardonnerez ce qui peut être pardonné... M'est-il permis de parler? M'écouterez-vous sans m'interrompre?

— Relevez-vous! dit le comte en montrant un siége.

et si c'est la vérité que vous allez dire, que Dieu vous bénisse!

La duègne ne s'assit pas; elle demeura debout à côté du comte, courba la tête, baissa les yeux, et commença ainsi son récit :

— Comte d'Almata, rappelez-vous l'époque où vous trouvâtes au château de Ghyseghem, avec votre frère et sa femme, un asile hospitalier contre la persécution des ennemis de l'Espagne. Là s'était retiré aussi un jeune gentilhomme que vous aimiez comme votre meilleur ami, et qui de son côté vous avait voué la plus ardente sympathie. Douleurs et joies, craintes et espérances, vous partagiez tout avec lui; il était pour vous comme un second frère.....

— Pauvre Lancelot! dit le comte en soupirant.

— Lancelot de Bisthoven aimait la senorita Catalina, reprit la duègne; vous-même, monsieur le comte, sembliez prendre un vif intérêt à ce loyal amour, et vous ne manquiez aucune occasion d'exalter en présence de la jeune fille les vertus, la bravoure et la courtoisie de Lancelot. Cependant vous n'étiez pas insensible à la ravissante beauté de la senorita Catalina. Mais la générosité et le dévouement vous poussèrent à étouffer l'amour dans votre propre cœur pour hâter le bonheur de votre ami. Le bien que vous ne cessiez de dire de Lancelot, les occasions que faisait naître votre esprit inventif pour lui venir en aide et favoriser ses vœux, éveillèrent enfin dans le cœur de la jeune fille une tendre affection pour votre ami. Ce fut un heureux jour, pour vous aussi, comte d'Almata, que celui où se firent dans

le temple du Seigneur les fiançailles de ma jeune maîtresse avec Lancelot de Bisthoven. Ces promesses réciproques, échangées en présence des deux familles, semblaient à chacun indissolubles et assurées contre tout événement. Encore quelques jours, et le lien sacré du mariage allait unir pour jamais ma maîtresse à votre ami...

— Hélas! dit le comte, pourquoi me rappeler ces tristes souvenirs? Est-ce que je ne souffre pas déjà assez?

Sans paraître remarquer l'émotion du comte, la duègne poursuivit :

— Une mort affreuse vint briser ce lien avant que la bénédiction du prêtre l'eût noué pour toujours. Le vieux seigneur de Ghyseghem se vit contraint de partir pour Gand, afin d'assister aux conférences sur la paix. Je restai seule avec la senorita Catalina dans la maison que nous habitions depuis quelque temps dans la rue Haute. Vous le savez, monsieur le comte, je tombai tout à coup mortellement malade; je demeurai longtemps au lit, sans connaissance et en proie à une fièvre ardente. Un jour, — jour que la ville d'Anvers a inscrit dans ses annales avec du sang et des larmes, — les Espagnols, l'épée dans une main, une torche incendiaire dans l'autre, fondirent de la citadelle sur la ville. Le meurtre et l'incendie marquèrent leur passage dans nos rues. Les habitants coururent aux armes et firent une résistance désespérée. Tous les Espagnols qu'ils rencontrèrent furent massacrés par représailles. J'entends encore les cris furieux de la multitude qui assiégeait notre demeure pour vous mettre à mort; j'entends encore les

cris de désespoir de Lancelot qui, l'épée au poing et tout couvert de sang, défendait votre vie contre la rage des assaillants. Hélas! quand la *furie espagnole*[1] eut versé assez de sang et que le feu eut dévoré assez de rues, le cadavre de Lancelot gisait percé de cinq coups d'épée; vôtre frère, sa femme et leurs enfants avaient péri dans l'incendie de leur demeure. Pardonnez-moi, comte d'Almata, de vous arracher des larmes; j'y suis forcée. Longtemps après, alors qu'on ne pleurait plus les chers morts qu'au fond du cœur, un violent amour pour Catalina s'alluma de nouveau dans votre âme. Vous crûtes que c'était un devoir pour vous de rendre heureuse la fiancée de votre ami et vous demandâtes sa main. Ma maîtresse n'estimait personne au monde plus que vous; il n'était pas un homme à ses yeux qui eût un plus noble cœur et fût plus digne d'amour que vous, monsieur le comte..... et cependant elle refusa d'unir sa destinée à la vôtre par les liens du mariage; elle repoussa même votre prière avec une sorte de répulsion et d'horreur, comme si vous lui eussiez offert la honte et le malheur. Vous savez encore, comte d'Almata, quels inutiles efforts vous fîtes pour vaincre sa résistance, vous savez combien de fois elle s'est jetée à vos

1. Depuis plusieurs mois les soldats espagnols n'avaient pas été payés et réclamaient leur solde arriérée en menaçant de se révolter et de mettre la ville au pillage. Les habitants d'Anvers avaient commencé à élever des fortifications en terre contre la citadelle pour se garantir d'une surprise; mais le commandant de la garnison, Sanctius d'Avila, manda à Anvers tous les détachements des environs. Le 4 novembre 1576, les Espagnols sortirent de la citadelle, assaillirent la ville et la mirent à feu et à sang avec une cruauté inouïe; ils brûlèrent cinq cents maisons, mirent l'hôtel de ville en flammes, et massacrèrent plus de cinq mille personnes. Plus de deux cents Espagnols perdirent aussi la vie. On a donné à ce triste épisode le nom de *Furie espagnole*.

pieds et vous a supplié, en versant des larmes, de renoncer à cette union. Il serait superflu de vous rappeler tout cela. Enfin, poussé par une passion que vous ne pouviez vaincre, vous appelâtes à votre secours la puissance de son père, et qu'avez-vous fait? Vous avez traîné à l'autel, comme une victime, notre pauvre senorita et vous lui avez arraché de force son consentement. Dis-je ou non la vérité?

— Ah! j'aimais Catalina plus que ma vie!

— Je le sais, et loin de moi la pensée d'accuser mon seigneur et maître; mais vous, comte d'Almata, savez-vous pourquoi ma maîtresse a lutté contre vous, comme contre un homme de qui elle n'attendait que le malheur et dont elle-même empoisonnerait la vie? Connaissez-vous le secret qui depuis tant d'années pèse sur nous tous, comme un lugubre cauchemar?

Elle approcha ses lèvres de l'oreille du comte et dit d'une voix étouffée :

— Le lien qui unissait Lancelot et Catalina ne pouvait plus être brisé par aucune puissance sur la terre : la mort même y était impuissante. Un enfant de Lancelot vit, monsieur le comte, un pauvre enfant caché, gage innocent de la foi éternelle qui unit le fiancé mort à la pauvre femme qui souffre ici-bas!

Le comte d'Almata pâlit soudain et regarda fixement la duègne, qui, sous ce terrible regard, courba la tête avec anxiété. Un soupir étouffé et un cri rauque attestaient assez combien cette révélation avait blessé profondément le comte. D'horribles idées de déshonneur et de honte se pressaient dans son esprit· mais il fit un

violent effort pour ne pas succomber à la douleur qui le torturait, et resta sur son siége, immobile et muet.

La duègne continua d'une voix attristée :

— Dieu ne vous a pas encore accordé d'enfants, monsieur le comte; il vous est impossible de comprendre l'irrésistible puissance du sentiment maternel sur le cœur d'une femme. Et fussiez-vous père, vous ne le comprendriez pas encore. Jamais homme ne connaîtra tout entière la passion qui, comme une flamme sainte, consume le cœur d'une mère pour son enfant, et qui, jusque sur le lit de mort, jusqu'à l'heure du dernier soupir lui fait crier au bon Dieu : mon enfant! mon enfant! Ah! si l'on adore son enfant quand on le voit grandir et prospérer sous ses yeux au milieu de toutes les jouissances de la vie, combien l'amour d'une mère ne doit-il pas s'exalter jusqu'à la folie quand le petit être à qui elle a donné le jour gémit dans le malheur! — quand livré à des mains étrangères, il se trouve seul au monde comme un agneau perdu, — quand il est maudit par la société et marqué du sceau brûlant de l'infamie! Comte d'Almata, ma maîtresse a vécu huit années sans savoir ce qu'était devenu le pauvre enfant de Lancelot... Pendant huit années elle a gémi et pleuré; pendant huit années son cœur a saigné..... Elle ne pouvait parler à personne qu'à moi, son humble servante, de ses douleurs, de ses amères souffrances. Elle en était réduite à vous tromper, vous qu'elle aimait ardemment, vous qu'elle vénérait comme un modèle de bonté et de générosité; il lui fallait vous tromper, vous irriter par le mystère de ses paroles et de ses actions,

vous blesser dans vos sentiments les plus profonds, et changer votre vie en un enfer de soupçons, de désespoir et de doute. Ah! j'ai vu la pauvre martyre dépérir, j'ai vu les roses de ses joues se flétrir et disparaître sous le souffle dévorant du chagrin, j'ai vu la mort s'approcher d'elle peu à peu. Et vous-même, monsieur le comte, ne m'avez-vous pas dit souvent avec désespoir : Hélas! elle mourra; une mystérieuse et incompréhensible douleur la consume!

Un sourd murmure, expression d'une colère comprimée, fut la seule réponse du comte. La duègne reprit :

— Enfin vous avez consenti à entreprendre un voyage dans les Pays-Bas. Vous avez rendu ainsi la vie à ma maîtresse. Après avoir longtemps cherché en secret, nous avons retrouvé l'enfant à Anvers; il est ici près, dans la maison des orphelines. Cette nuit, la mère infortunée a voulu embrasser une dernière fois sa pauvre petite fille, soulager une dernière fois son cœur et verser sur son enfant les larmes de l'adieu avant de partir pour l'Espagne. La comtesse a quitté la maison dans les ténèbres : c'est une coupable folie, je le reconnais, mais elle n'avait pas d'autre but que d'embrasser son enfant..... Et si vous pouviez douter de la rigoureuse vérité de tout ce que je vous ai dit, monsieur le comte, il y a dans une maison de la rue du Couvent une pauvre femme de soldat, nommée Anna Canteels; c'est à elle que l'enfant fut confiée autrefois; elle sait tout... L'enfant se trouve ici près, où elle est placée comme orpheline : c'est une petite fille, et elle s'appelle Houten

Clara. Peut-être, monsieur le comte, voudrez-vous vous assurer par une enquête de l'innocence de votre femme... C'est un droit qui vous appartient; mais je vous en supplie, quelle que soit votre décision, comte d'Almata, épargnez la bonne renommée de ma maîtresse, épargnez la mémoire de votre ami Lancelot, sauvez votre propre maison du scandale et du déshonneur! Il ne me reste rien à vous dire; vous connaissez toute la vérité.

La duègne avait cessé de parler depuis un instant déjà, lorsque le comte lui dit avec une irritation mal contenue :

— C'est bien, quittez cette chambre. Ah! vous prétendiez m'apporter le calme et la paix, et vous n'avez fait que changer la cause de mon désespoir! A côté de la blessure qu'avait ouverte dans mon cœur un affreux soupçon, vous m'avez fait une autre blessure, non moins sanglante... Il faut que je consulte mes parents et mes amis sur ce que j'ai à faire; je veux laver cette tache de mon écusson souillé. Retirez-vous, laissez-moi seul; votre maîtresse connaîtra ma décision avant la nuit...

La duègne sortit de la chambre et, partagée entre la tristesse et le contentement, elle s'arrêta un peu plus loin dans le corridor. Elle espérait et craignait à la fois, sans oser prévoir quel serait le résultat de sa tentative. Cependant en réfléchissant que sa révélation avait calmé la fougueuse colère du comte et l'avait remplacée dans son cœur par une douleur moins navrante, elle s'applaudit intérieurement de ce qu'elle avait fait. Un seul

doute, mais un doute cruel, plissait par moments son front. Le comte se séparerait-il de Catalina? La repousserait-il comme une épouse coupable? Partirait-il seul pour l'Espagne, en couvrant ainsi d'opprobre le dernier rejeton de la noble famille de Ghyseghem?

Courbée sous le poids de ces pénibles pensées, la duègne se dirigea enfin vers la chambre de sa maîtresse, et, après y être entrée, referma la porte avec précaution.

Le comte était resté dans son fauteuil, immobile, l'œil fixe et sans expression, comme un homme plongé dans un abîme de pensées et de réflexions.

Les contractions fugitives qui par moment crispaient ses traits, et l'amer sourire qui flottait sur ses lèvres, trahissaient seuls l'orage qui grondait au fond de son cœur. Cette lutte intérieure dura une demi-heure environ; puis il passa la main avec désespoir sur son front et sur ses yeux comme pour se délivrer des idées qui l'obsédaient. Il se leva, s'habilla à la hâte, prit une poignée d'or dans une cassette et s'élança précipitamment hors de la maison.

VII

Le comte avait sans doute fui sa demeure pour chercher un peu de calme en plein air; car peu d'instants après, il se promenait derrière les plantations de l'hôpital, non loin des fortifications de la ville. Peut-être

l'air avait-il en effet adouci ses souffrances et apaisé sa colère, car il reprit bientôt le chemin de sa demeure et parut regagner le lieu où venait de l'atteindre un coup si douloureux. Mais le comte passa devant sa maison sans y entrer et alla frapper à l'établissement des orphelines. Quelles pouvaient être ses intentions? A voir la sombre expression de ses traits, on eût pu croire qu'il voulait assouvir sa colère sur Houten Clara; mais le caractère noble et généreux du comte ne permettait pas une telle supposition. Peut-être une aveugle jalousie le poussait-elle à aller voir du moins celle qui était cause de son malheur et des souffrances qui empoisonnaient sa vie; peut-être aussi le doute qui l'avait torturé si longtemps s'était-il emparé de nouveau de lui, et le décidait-il à s'assurer de ses propres yeux si les paroles de la duègne ne cachaient pas quelque perfide imposture.

Quoi qu'il en soit, lorsque la portière se présenta, il lui ordonna d'un ton impérieux d'aller appeler la mère.

La portière le conduisit au parloir, et se hâta de courir à l'arrière-bâtiment, où la mère était en train de distribuer aux orphelines la tâche de la journée. Elle interrompit sa distribution et se rendit au parloir sans soupçonner qui l'y attendait. Lorsqu'elle reconnut le comte, elle perdit contenance et une pâleur mortelle couvrit son visage.

— Madame, dit le comte d'Almata d'une voix brusque, il paraît que ma présence vous surprend et vous fait trembler. Allez chercher la petite fille qui se nomme Houten Clara; je veux la voir!

La mère inquiète se prit à trembler en effet, et murmura une réponse inintelligible.

— Eh bien, Madame! reprit le comte. Faut-il que les administrateurs de la maison se mêlent de l'affaire? Exigez-vous un ordre exprès de leur part?

— Non! non! dit la mère toute saisie.

— Hâtez-vous alors de satisfaire mon désir.

Mais la mère toute troublée balbutia :

— Oui... oui... monsieur le comte... je crois... qu'elle est sortie; je vais voir!

— Vous voulez me tromper! s'écria le comte avec colère; prenez garde, vous pourriez vous en repentir!

La mère quitta la chambre en soupirant et se rendit à l'arrière-bâtiment, d'où elle revint bientôt avec Houten Clara. Chemin faisant, elle dit à l'enfant :

— Clara, c'est le comte d'Almata, le mari de votre protectrice. Il a une mine bien sévère et paraît très-méchant ! Il faut être bien aimable avec lui, sais-tu, mon enfant.

— Oui, chère mère, ma protectrice me l'a recommandé aussi; mais elle m'a dit qu'il était bien bon!

La mère n'eut pas le temps de répondre à cette observation, car elles arrivaient sur le seuil du parloir. Elle présenta Houten Clara au comte et resta près de la porte avec la ferme résolution de ne céder ni aux prières ni à la violence, si le comte lui demandait de le laisser seul avec l'enfant; la pauvre femme, tout inquiète, craignait qu'il n'en vînt à maltraiter la petite fille.

Houten Clara alla se placer sans rien dire devant le

comte et le regarda avec le doux sourire qui lui était habituel. Le premier regard du comte était plein de colère; mais à peine eut-il subi l'impression de cette physionomie angélique, qu'il se fit un changement complet dans son cœur et sur ses traits. Tremblant d'émotion, saisi d'un sentiment mystérieux, il contemplait fixement ces beaux yeux d'un bleu céleste, rayons d'une âme aimante et douce, et le magique sourire qui prêtait à une bouche charmante son irrésistible séduction. Lui aussi, lui, l'époux irrité, blessé dans ses plus chères affections, il cédait à la puissance du regard d'un enfant!

Ce n'était cependant pas la pure et ravissante beauté de Clara qui opérait ce miracle; non, c'était un autre sentiment qui faisait battre le cœur du comte et appelait les larmes dans ses yeux humides. La jeune fille ressemblait à son père : dans ce doux et charmant visage, Lancelot mort demandait pitié pour son enfant, grâce pour sa fiancée! Le comte voyait devant lui son meilleur ami; il lui semblait entendre sa voix chérie, il lui était impossible de détourner les yeux de ces traits si purs où il relisait, comme dans un livre ouvert, l'histoire des heures les plus heureuses de sa vie.

Ne pouvant résister au sentiment qui débordait de son cœur, il fit signe à la mère de s'éloigner. Celle-ci avait remarqué l'émotion du comte et sentait que tout danger était passé; elle se réjouissait au fond de son âme de l'heureux miracle qu'elle attribuait à la douce gentillesse de Clara. Elle s'inclina respectueusement et quitta la chambre.

Dès que le comte d'Almata se trouva seul avec la jeune fille, il donna un libre cours aux émotions qui l'agitaient; il se couvrit les yeux d'une main, saisit de l'autre la main de Clara, et versa silencieusement un torrent de larmes, qui parurent décharger son cœur du poids qui l'oppressait. Cependant l'enfant caressait sa main avec l'intention évidente de le consoler.

Bientôt l'orage se calma dans le cœur du comte. Il se remit à contempler l'enfant; mais cette fois la joie illuminait ses traits, et il semblait appeler un doux sourire sur les lèvres de Clara.

— Ah! chère enfant, dit-il en assez bon flamand, vous me connaissez donc, que vous me regardez si affectueusement?

— N'êtes-vous pas le comte d'Almata? répondit la jeune fille; ma protectrice vous aime et m'a dit que vous êtes si bon! Il faut donc bien que je vous aime aussi, monsieur le comte!

Le comte d'Almata prit l'enfant sur ses genoux, et lui demanda en l'accablant de caresses :

— Connaissez-vous votre père?

— Mon père est au ciel, dit Clara avec un soupir; il prie Dieu pour moi... Je ne l'ai jamais vu.

— Je l'ai vu, moi, dit le comte d'un ton mélancolique; ah! oui, je l'ai vu et je l'ai connu! Il était pour moi un excellent ami, un frère. Je l'ai bien aimé! Et les larmes que je viens de verser, c'est vous qui les avez arrachées de mes yeux, car vous lui ressemblez étonnamment!

Grâce aux caresses du comte, Houten Clara, selon

son habitude, avait passé bien vite de la contrainte à une douce familiarité. En apprenant que le comte avait aimé son père, elle perdit toute timidité. Elle noua ses petits bras au cou de celui qui devenait pour elle un ami, et lui donnant un baiser sur la joue, elle dit de son ton de voix le plus ravissant :

— Que Dieu vous récompense de ce que vous avez aimé mon père... oh ! je vous aime bien pour cela !

— Connaissez-vous du moins votre mère ? demanda le comte.

Houten Clara baissa la tête et ne répondit pas.

— Adorable enfant ! s'écria d'Almata avec émotion, vous ne voulez pas trahir ce secret ; mais votre cœur si pur ne sait pas mentir. Non, non, ne le dites à personne au monde ! — Ah ! vous seriez malheureuse ! Je méconnaîtrais la voix de votre père, je repousserais sa prière, et j'empoisonnerais ma vie par de cruels remords ! Je serais ingrat au point de récompenser l'amour par la haine ! — Mon enfant, ma chère enfant, remerciez le bon Dieu dans vos innocentes prières. Votre doux sourire a sauvé deux personnes de la mort, deux personnes dont l'une vous est déjà chère, dont l'autre vous le deviendra par ses bienfaits... Vous sentez-vous vraiment disposée à m'aimer, Clara ?

— Ah ! ne me demandez pas cela, monsieur le comte, n'êtes-vous pas le meilleur ami de ma protectrice ? Ne faut-il donc pas que je vous aime aussi ? Et puis vous êtes si bon, dit-elle, si bon et si affectueux pour elle ! Aussi vous aimerai-je toujours bien, toujours !

Le comte contempla silencieusement la jeune fille.

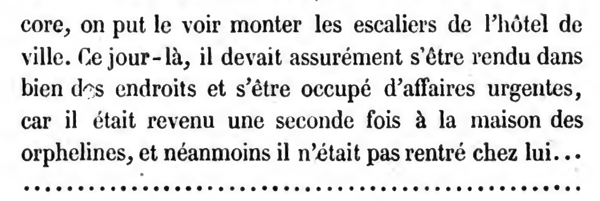
Un indescriptible sourire de bonheur éclaira son visage et il se remit à caresser l'enfant, non plus seulement avec affection, mais avec reconnaissance. La consolation qu'il éprouvait à sentir une telle révolution dans ses idées, le bonheur enivrant qu'il goûtait à former des projets qui pouvaient transformer sa vie en un paradis de paix et d'amour, tous ces sentiments confondus inondaient son cœur comme de bienfaisantes effluves, et il regardait avec une sorte d'admiration l'innocente enfant qui avait versé ce baume salutaire dans son sein.

Comme si une voix intérieure lui eût parlé soudain, il se leva et dit à Houten Clara :

— On s'oublierait des journées entières avec vous, ma charmante enfant ! Allons, venez, que je vous donne encore un bon baiser : peut-être vous devrai-je la la paix et le bonheur... Mais vous ne direz rien de ce qui vient de se passer entre nous, n'est-ce pas ? Embrassez-moi encore une fois, j'espère que ce ne sera pas la dernière. Retournez là-bas maintenant et ne dites rien : vous serez heureuse, Clara !

Le comte quitta le parloir et adressa mystérieusement quelques paroles à la bonne mère qui attendait sous la porte, non sans quelque anxiété! Ce que le comte avait dit devait lui causer une grande joie, car sa figure s'épanouit en le saluant; puis elle courut, toute rayonnante, vers Clara, souleva l'enfant de terre dans ses deux bras et se mit à la couvrir de baisers.

Le comte d'Almata se fit ouvrir la porte et se dirigea d'un pas rapide vers le centre de la ville. Quelque temps après il se trouvait dans la rue du Couvent; plus tard en-



core, on put le voir monter les escaliers de l'hôtel de ville. Ce jour-là, il devait assurément s'être rendu dans bien des endroits et s'être occupé d'affaires urgentes, car il était revenu une seconde fois à la maison des orphelines, et néanmoins il n'était pas rentré chez lui...

....

....

....

Il était environ quatre heures après midi; la comtesse, profondément abattue, épuisée par les larmes, était affaissée dans son fauteuil; à quelque distance, la duègne priait en égrenant un chapelet.

Les terreurs de la comtesse avaient diminué, mais peut-être un chagrin plus profond oppressait-il son cœur; d'après les paroles d'Inès, elle avait compris que son mari avait ajouté foi à la vérité, et n'était plus poursuivi par la cruelle pensée qu'elle lui avait été infidèle; mais elle avait compris aussi qu'il voulait l'abandonner et partir seul pour l'Espagne. Comme elle aimait ardemment son mari et lui était attachée par le double lien de la reconnaissance et de l'amour, cette conviction lui préparait un coup terrible, qu'elle attendait avec cette résignation passive qui se courbe sous l'inévitable loi du sort.

Tandis qu'elle gémissait sur la perte de tout ce qui lui était le plus cher, son honneur et son époux; tandis qu'elle frémissait à la pensée que celui-ci, emporté par la colère, avait peut-être parlé de façon à attirer l'opprobre public sur elle et sur son enfant; tandis qu'elle était abîmée dans ces accablantes réflexions, la porte

de la chambre s'ouvrit, et le comte d'Almata parut.

La senora se leva vivement en poussant un grand cri, et, sans oser regarder son mari, elle se jeta à ses pieds en tendant vers lui des mains suppliantes :

— Grâce! grâce! comte d'Almata, s'écria-t-elle. J'ai commis une faute, je suis coupable, je mérite votre vengeance, votre mépris, votre haine. Ah! faites de moi ce qu'il vous plaira. Mais, au nom de la douloureuse passion de Notre-Seigneur, ne m'éloignez pas de vous, ne m'infligez pas cette mort cruelle! Permettez-moi d'être votre servante, votre esclave; mais que je puisse au moins vous suivre. Caliste! Caliste! ah! ne me repoussez pas! Je vous sacrifierai mon enfant!... Et si Dieu m'en donne la force, je l'oublierai tout à fait pour expier ma faute!...

Le comte ne lui laissa pas le temps de continuer; il la releva et lui donna un baiser sur le front.

Cette marque d'affection saisit tellement la senora qu'elle s'appuya presque inanimée sur le sein de son mari. Elle le regarda avec des yeux où se peignaient la stupéfaction et l'incrédulité, et s'écria :

— Ah! ayez pitié de moi!... je deviens folle... mais non... c'est bien vous, Caliste... et vous ne me haïssez pas... vous me souriez!

Haletante, ivre de bonheur, elle se suspendit au cou de son époux, qui continuait à la contempler affectueusement.

— Merci, merci, dit-elle; ainsi vous m'avez pardonné? Vous me croyez encore digne de votre affection? Je pourrai encore vous aimer..... vous adorer

comme l'image de la bonté divine? Caliste, soyez béni!

Le comte dégagea son cou du bras de la senora, et la conduisit à la fenêtre en lui souriant avec tendresse; là il lui indiqua un siége, s'assit à côté d'elle, reprit sa main dans les siennes et dit :

— J'ai enduré de mortelles souffrances, c'est vrai : un affreux soupçon a déchiré mon cœur... personne ne peut dire ce que j'ai souffert; car je vous aime, ma Catalina chérie, et je croyais... mais j'avais tort; ne parlons plus de cela, tant que Dieu nous laissera ensemble sur la terre. Il m'est arrivé aujourd'hui un bonheur qui me mettrait au comble de la joie, si votre douce vue n'y suffisait pas.

— Un bonheur? dit la comtesse en l'interrompant, un bonheur à vous, Caliste? Oh! j'en remercie Dieu du fond du cœur!

— Écoutez, reprit le comte d'une voix émue; vous savez, Catalina, que mon pauvre frère a péri avec sa femme dans l'incendie de leur demeure, le jour sanglant de la Furie espagnole. Au dire de quelques voisins, leur enfant avait aussi trouvé la mort dans les flammes; mais vous devez vous rappeler aussi que d'autres assuraient avoir vu un soldat espagnol arracher l'enfant au feu qui allait le dévorer?

A cette question, la comtesse secoua la tête comme pour dire :

— Je ne m'en souviens pas.

— Peut-être l'avez-vous oublié, poursuivit le comte. Vous savez, Catalina, combien était vive l'affection que je portais à mon frère; aussi comprendrez-vous la joie

que j'ai ressentie lorsqu'un hasard imprévu m'a fait découvrir aujourd'hui son enfant.

— L'enfant de votre frère! s'écria avec étonnement la comtesse comme si elle eût douté de la vérité d'une pareille nouvelle.

— L'enfant du seigneur Alonzo? répéta la duègne stupéfaite.

— Oui, dit le comte, l'enfant du seigneur Alonzo, mon frère défunt, et il ne reste pas le moindre doute à cet égard : j'ai fait légaliser par les échevins l'attestation du soldat espagnol, et je suis en possession d'autres preuves irréfragables. Et maintenant, écoutez attentivement ce qui me reste à vous dire, Catalina. Le ciel n'a pas béni notre union, il ne nous a pas accordé d'enfants; la fille de mon frère...

— C'est une fille? s'écria la comtesse.

— Une charmante enfant, aimable et belle comme un ange! répondit le comte d'Almata. Elle est, selon la loi, mon unique héritière. Comme elle n'a pas reçu jusqu'ici tous les soins que réclame le dernier rejeton des d'Almata, j'ai l'intention de la faire élever chez moi, sous mes yeux. J'ai fait dresser un acte régulier d'adoption. Elle devient ainsi mon enfant, ma légitime héritière. Je l'introduirai publiquement et avec le plus grand éclat dans la famille dont un déplorable malheur l'avait séparée; de cette façon, chacun l'honorera comme il convient, comme le mérite sa haute naissance. J'espère, ma chère Catalina, que vous lui permettrez de vous aimer comme sa mère; quant à moi, je veux qu'elle me donne dès maintenant le nom de père... Pour l'amour

de moi, vous aimerez la pauvre enfant, n'est-ce pas?

Ce fut avec un certain abattement que la comtesse répondit :

— Ah! qu'elle vienne! je l'aimerai parce qu'elle est de votre sang.

— Catalina, dit le comte avec calme, je sais quelle pensée vous attriste; mais j'y pourvoirai aussi; je vous viendrai en aide. Nous travaillerons ensemble au bonheur de tous ceux qui nous sont chers à tous deux. Vous êtes contente, n'est-ce pas?

— Oh! merci, merci! dit la comtesse, dont les yeux rayonnaient de joie.

— Eh bien, dit le comte en prenant un ton solennel, que ce soit le gage de notre réconciliation et de notre amour. Je vous donne l'enfant de mon frère. Soyez sa mère, comme je veux être son père : c'est un doux lien qui nous unira, Catalina.

A ces mots, il tendit à la comtesse un parchemin muni de grands sceaux, et ajouta :

— Il convient que la mère sache le nom de l'enfant.

La comtesse déploya le parchemin avec plus de curiosité que d'empressement; mais à peine y eut-elle jeté les yeux qu'un cri aigu lui échappa, et qu'elle s'écria en tombant à genoux aux pieds du comte :

— Clara! ma Clara serait votre enfant! Mon Dieu! c'est trop...!

Elle n'en put dire davantage, et s'affaissa sans connaissance dans les bras de son mari qui la relevait.

La duègne baisait en pleurant les mains du comte d'Almata.

VIII

C'était une noble et heureuse pensée qu'avait eue le comte d'Almata, de faire passer Clara pour l'enfant de son frère. Par ce moyen, l'adoption de la jeune fille échappait à tout commentaire comme l'honneur de la comtesse à tout soupçon. Ainsi il avait pu faire le bonheur de la senora et de sa fille, rendre un reconnaissant hommage à la mémoire de son ami Lancelot, et trouver lui-même une récompense dans l'amour sans bornes de Catalina. Après dix années de souffrances et de doutes, une vie paisible et heureuse allait commencer pour lui; plus de secret se dressant entre lui et sa femme, comme une fatale barrière; plus de tristesse, plus de désespoir: désormais l'amour et la reconnaissance allaient semer de fleurs le chemin de sa vie. Et puis le ciel lui avait donné un enfant, un enfant qui lui était attaché déjà par bien des liens, et que déjà il aimait comme un père.

Le comte n'était pas homme à laisser son œuvre imparfaite, surtout quand c'étaient la générosité et la bonté naturelles de son cœur qui l'inspiraient. Il avait assuré à Anna Canteels et à son mari une bonne rente viagère pour acheter d'eux les déclarations nécessaires à son but ainsi que leur silence; cette rente devait être doublée au bout de dix ans, si le secret de la naissance de Clara était religieusement gardé jusqu'à cette épo-

que. Il va sans dire que ces pauvres gens se montrèrent tout prêts à se conformer à la volonté du comte, d'autant plus que celui-ci ne leur demandait que de s'associer à une bonne action. Ils déclarèrent en conséquence devant les échevins de la ville d'Anvers que Clara était l'enfant de don Alonzo d'Almata, et firent dresser en présence du comte un acte où l'orpheline reçut les noms de Brigida, Clara, Juana, comtesse d'Almata.

Ce n'était pas assez encore. Afin de mettre le fait de cette merveilleuse découverte de Clara à l'abri de toute maligne interprétation, le comte avait pris des mesures pour que les moindres circonstances en fussent connues dans la ville. Et si les cent voix qui de la maison des orphelines répandirent la nouvelle dans la population, n'eussent pas suffi à propager partout cette singulière histoire, les moyens auxquels le comte avait eu recours eussent certainement atteint ce but.

En effet, on ne parla bientôt plus dans la ville que de la singulière fortune de Houten Clara; et même des centaines de personnes appartenant aux plus hautes classes de la société, se présentèrent à la maison des orphelines dans l'espérance de voir l'enfant. Mais leur attente fut trompée; car déjà sur l'ordre des magistrats, la jeune fille avait été remise à son oncle supposé, le comte d'Almata.

Par prudence, on avait fait croire aussi à l'enfant que son histoire était véritable; on se contenta de ne jamais la laisser seule avec personne, pour prévenir toute question curieuse ou indiscrète.

Depuis trois jours déjà c'était fête à la maison des

orphelines. En faveur du merveilleux événement qui venait de s'y passer, les administrateurs n'y regardèrent pas de trop près, et permirent à la mère pendant cette semaine de ne pas trop insister sur l'accomplissement de la tâche habituelle. Il n'y avait pas une orpheline qui n'eût reçu du comte une gratification et de Clara un cadeau à titre de souvenir. Une somme importante avait été ajoutée aux épargnes de chacune d'elles; le sort de la mère et de son mari était assuré contre les chances de l'avenir. De plus, chaque jeune fille avait reçu de petits objets d'or ou d'argent qui pouvaient lui être utiles dans son travail de tous les jours, ou servir plus tard à sa toilette, quand elle serait libre. Ce n'était pourtant pas le plaisir que devaient leur causer tous ces dons qui suscitait parmi elles l'animation extraordinaire et l'entrain qu'on y remarquait.

Les plus âgées et les plus adroites, parmi lesquelles Thérèse la bavarde se faisait remarquer par son caquet, étaient occupées de grand matin à confectionner à leur tour un souvenir destiné à Clara; les transports de joie et la curiosité des autres orphelines troublaient l'ordre à chaque instant, dans la salle de travail; elles se levaient et quittaient leur place tour à tour et quelquefois toutes ensemble pour voir à quel point le travail en était arrivé.

Et vraiment, il valait la peine d'être regardé, cet humble gage d'affection et de reconnaissance auquel travaillaient, à la sueur de leur front, tant de pauvres petites filles. Thérèse la bavarde en avait trouvé l'inscription, et maître Jean du Rosaire en avait dessiné et

coupé le patron. C'était un morceau d'étoffe précieuse encadré d'ornements sur lequel on lisait, brodées en soies de toutes couleurs, en or et en argent, les paroles suivantes :

Fait en l'honneur
de
Dona Brigitte, Claire, Jeanne, comtesse d'Almata,
par
Ses anciennes compagnes, aujourd'hui ses humbles servantes, les orphelines de la ville d'Anvers.

1589.

Que Dieu lui donne le bonheur sur la terre,
Et, après cette vie, la félicité éternelle :
Amen !

Vers dix heures du matin, Thérèse la bavarde s'écria à pleins poumons :

— Vivat ! vivat ! mes sœurs, c'est fini ! Encore quelques coups de ciseaux à donner et quelques fils à enlever, et nous détachons la broderie du métier !

Un cri de joie général salua cette heureuse nouvelle. Thérèse laissa les autres mettre la dernière main à l'ouvrage, et dit en s'élançant vers la porte :

— Ah ! il arrive à temps le jardinier de l'hôpital ! Voyez donc ! Trois grands paniers ! Aux fleurs, maintenant, aux fleurs !

Les paniers remplis de fleurs furent apportés dans la salle, et l'on se mit à faire une quantité de petits bou-

quets, non sans contestations et sans débats. Cependant, comme il n'y avait rien de sérieux dans ces démêlés d'un instant, la mère n'intervint pas. Au contraire, elle contemplait tout d'un œil souriant et satisfait.

Une demi-heure après, les orphelines, tenant chacune un bouquet à la main, étaient alignées en rangs dans la cour et sous la porte; elles avaient mis leurs plus beaux habits et resplendissaient de propreté; leurs cœurs battaient bien fort; le désir et l'attente coloraient leurs visages; leurs yeux rayonnaient de joie. En vérité les fleurs pâlissaient à côté de ces roses vivantes; c'était assurément le plus beau bouquet que pût voir l'œil de l'homme, que cet essaim de fraîches jeunes filles dont la grâce naturelle s'épanouissait dans toute sa naïveté, sans être altérée par les artifices de la toilette.

A la tête du cortége, derrière la porte fermée, se trouvaient les quatre orphelines les plus âgées de la maison, la grande Marie, Thérèse la bavarde, Gertrude la béguine et Anna la curieuse, tenant par les quatre coins un coussin de velours rouge qu'avait prêté l'un des directeurs de la maison et sur lequel était étalé le présent destiné à Clara.

Tandis que les orphelines semblaient attendre le signal pour sortir, on entendit dans la rue de l'Hôpital un roulement de voitures et les piétinements des chevaux impatients. Peu d'instants après, le portier de la maison accourut et ouvrit les deux battants de la porte. Les orphelines sortirent de la maison d'un pas lent et solennel, au milieu d'une grande affluence de peuple qui

remplissait une bonne partie de la rue de l'Hôpital et se précipitait en avant pour voir le cortége de près. La porte de la maison voisine s'ouvrit à son tour, et Clara, vêtue des étoffes les plus précieuses, comme une noble demoiselle, en sortit, donnant la main au comte et à la comtesse d'Almata. Derrière eux s'avançaient un grand nombre d'amis et de connaissances, parmi lesquels se trouvaient aussi la sœur Catherine du couvent du Faucon, et maître Huygens, l'organiste de la cathédrale. Clara fut conduite auprès des quatre jeunes filles chargées de lui offrir le présent des orphelines. Pendant que l'enfant, dont le cœur battait bien fort, contemplait la belle broderie, Thérèse la bavarde voulut lui adresser, au nom de ses anciennes compagnes, une sorte d'allocution; mais au second mot que prononça l'orateur, la voix mourut entre ses lèvres et elle fondit en larmes. Cet exemple ne fut pas suivi seulement par les trois autres porteuses du cadeau, mais Clara elle-même se mit à pleurer. La comtesse remercia les jeunes filles de leur affectueux témoignage, et essaya, par de consolantes paroles, de mettre fin à leur tristesse. Elle n'y réussit pas; car, on le sait, rien n'est chez les femmes plus contagieux que les larmes. Et puis, Clara s'était jetée en sanglotant au cou de Thérèse; et les autres orphelines n'avaient pu assister à cette scène sans une profonde émotion. Aussi ne voyait-on plus dans tout le cortége que des tabliers lentement portés aux yeux. Toutes les jeunes filles se cachaient le visage et pleuraient en silence.

Après quelques instants, le comte jugea qu'il était temps de mettre un terme à ces tristes témoignages

d'affection. Il dit quelques mots à Clara et la conduisit vers la voiture qui attendait à quelques pas; lui-même et la comtesse montèrent dans la chaise de voyage, le cocher fit claquer son fouet, et les voyageurs disparurent dans la direction de la porte de l'Empereur ou de la porte Saint-Georges, sur la route de Bruxelles.

Pauvres orphelines! elles avaient travaillé avec tant de joie à leur cadeau et à leurs bouquets! Elles s'étaient tant réjouies d'avance du plaisir que causerait à Clara cette preuve de leur reconnaissante affection!... Et maintenant elles s'en vont toutes le cœur gros et le tablier devant les yeux! Elles s'en retournent silencieuses et accablées; elles vont cacher leur chagrin dans la maison qui leur sert d'asile, et pleurer en liberté la perte de leur angélique compagne!

IX

Environ quinze jours après, les orphelines se promenaient dans la cour et paraissaient faire une collecte d'argent; car, chacune d'elles, à l'appel de la grande Marie, venait déposer une pièce de monnaie de cuivre dans le tablier de Thérèse la bavarde. Vers le milieu de la cour, un vieillard, monté sur une échelle, travaillait à une statue en pierre de la sainte Vierge. Le temps l'avait endommagée : quelques plis saillants des draperies étaient écornés, et il était occupé à leur rendre, autant que possible, leur forme primitive. A coup sûr le

vieux sculpteur à cheveux gris devait être bien connu dans la maison des orphelines, car les jeunes filles échangeaient avec lui toutes sortes d'innocentes plaisanteries et de bons mots. Tout à coup il s'éleva dans un coin de la cour une vive altercation entre Anna et la grande Marie, sur une question qui devait être d'une très-haute importance, car les autres orphelines vinrent prendre part à la discussion avec grand renfort de babil. Cette bruyante consultation devenait interminable quand Thérèse la bavarde s'écria à pleine voix :

— Allons, allons! cela durera jusqu'à Pâques! Que connaissez-vous à cela, vous, Anna, qui vous mêlez de tout? Nous allons le demander tout de suite à maître Steven, qui nous dira si c'est possible.

Maître Steven se retourna sur son échelle pour se poser en juge du différend; mais un si grand nombre de questions vinrent frapper en même temps son oreille, qu'il ne put saisir un seul mot :

— Holà! holà! vous avez toutes le filet coupé, petites pies que vous êtes! s'écria-il en riant et en agitant les mains devant son visage comme pour chasser un essaim de mouches; assez! assez! pour l'amour de Dieu, taisez-vous! ou la tête me tournera et je tomberai à bas de l'échelle. Voulez-vous voir le vieux Steven se casser bras et jambes? Taisez-vous, taisez-vous!

Thérèse la bavarde, en criant plus haut que les autres, remporta la victoire comme à l'ordinaire, et dit :

— Allons, laissez-moi expliquer l'affaire, et vous parlerez ensuite à votre tour, si ce que je vais dire ne vous

convient pas... Qu'est-ce que c'est que toutes ces criailleries?

— C'est vous qui criez plus fort que toutes les autres! grommela la grande Marie; il est facile d'avoir toujours raison, comme cela! Tâchez de dire la vérité, si cela vous est possible une fois en votre vie!

Thérèse la bavarde ne prit pas garde à cette invective, et dit au sculpteur :

Maître Steven, dites-nous si la chose est possible. Nous avons obtenu de Messieurs les administrateurs la permission de mettre de côté toutes les semaines chacune un denier pour faire faire un portrait de Houten Clara. Clara est partie pour l'Espagne, et il n'y a pas de peintre qui l'ait connue. La grande Marie prétend qu'il n'est pas nécessaire qu'un peintre ait vu une personne pour faire son portrait. Cela est-il vrai?

Maître Steven éclata de rire et répondit :

— Oui, oui, c'est possible...

— Voyez-vous! s'écria la grande Marie triomphante.

— Oui, oui, reprit le vieux sculpteur d'un ton railleur, cela est aussi possible qu'il m'est possible à moi de manger ce soir le chapon qui rôtit en ce moment à la broche du grand Turc! Grande Marie, vous devriez bien mettre tout de suite une agrafe à mon manteau... il est vrai que je n'ai jamais eu de manteau; mais cela ne fait rien, ma fille!

Toutes les orphelines se mirent à rire aux éclats, au grand dépit de la grande Marie, qui s'éloigna confuse et irritée.

— Vous voyez bien! cria Thérèse la bavarde à ses

compagnes, cela ne se peut pas! Ainsi nous allons ramasser de l'argent pour faire faire un portrait, et il n'y a pas d'artiste qui ait connu Houten Clara!

— Oh! oh! Thérèse, que dites-vous là? dit maître Steven, pas d'artiste qui ait connu Houten Clara? Et pour qui donc me prenez-vous? moi qui ai fait tout seul le bel autel de votre chapelle!

— Oui, maître Steven, mais vous ne faites pas de portraits!

— Comment! pas de portraits! la belle chose que ces toiles sur lesquelles on plaque du rouge et du bleu et que Messieurs de la Brosse osent nommer des portraits! Quand vous passez la main là-dessus, il n'en reste rien qu'un misérable gâchis! Mais parlez-moi d'un portrait sculpté! C'est la nature, cela; vous pouvez le voir, le tâter, le sentir... Voyons, vous savez que j'ai fait un jour la tête de Houten Clara en terre glaise, comme esquisse pour l'ange qui est sur l'autel. Laissez-moi faire son portrait en bois!

— En bois! en bois! s'écrièrent les jeunes filles d'un ton moqueur.

— Oui, en bois, reprit maître Steven; vous avez l'air de rire; mais, mes chères enfants, à quoi pensez-vous? Houten Clara en bois, que peut-il y avoir de mieux?

Ce jeu de mots [1] donna gain de cause au sculpteur. Il fut chargé de faire une statue en bois de l'orpheline Clara, et fixa d'avance le prix de son œuvre.

Un mois après, maître Steven entrait, un beau matin,

1. *Hout*, signifie *bois*, et *houten*, adjectif qui en dérive, *en bois*.

dans la maison des orphelines en portant Houten Clara sur l'épaule.

La statue de maître Steven se trouve encore aujourd'hui dans la maison des orphelines, sous la porte à main gauche; elle sert de pilier à la rampe de l'escalier, à cette même place où Houten Clara était venue si souvent s'asseoir pendant ses accès de somnambulisme.

FIN DE L'ORPHELINE.



LA FILLE DE L'ÉPICIER

— SISKA VAN ROOSEMAEL. —

I

BOURGEOIS DU BON VIEUX TEMPS. — CHARLATANS DU NOUVEAU STYLE.

Il y a peu d'années que, dans une des rues avoisinant la place Verte à Anvers, se trouvait une vieille et renommée boutique d'épiceries qui, léguée de père en fils, était connue depuis plus de trois cents ans pour l'excellence de ses denrées et la modicité de ses prix. Le dernier propriétaire de cette boutique avait nom Jean Van Roosemael, fils de Frans, fils de Charles, fils de Gaspard Van Roosemael, et avait épousé une Siska Pot, descendante du célèbre Peeter Pot dont le nom se retrouve dans les deux rues Peeter Pot[1].

Ces deux époux, habitués dès l'enfance à une vie utile

1. Pierre Pot, gentilhomme, fonda à Anvers, en 1433, le couvent du Saint-Sauveur, que l'on appelait communément le *couvent de Pierre-Pot*, et qui, en 1575, fut brûlé jusqu'aux foudements par les anabaptistes. On nomme aujourd'hui les descendants nombreux de ce gentilhomme, petits bourgeois pour la plupart, les *Potten*.

et laborieuse, et constamment occupés de leur petit commerce, n'avaient pas eu de temps de reste pour participer au progrès de la civilisation d'aujourd'hui, autrement dit pour se *franciser*. Leurs vêtements, faits de drap solide, étaient d'une extrême simplicité et ne changeaient pour ainsi dire pas de forme; seulement ils les distinguaient en habit des jours ouvriers, habits du dimanche et habits de Pâques. Ces derniers ne sortaient de l'armoire que dans les jours de grandes fêtes, alors que les van Roosemael s'approchaient de la sainte Table, ou bien lorsqu'ils avaient à tenir un enfant sur les fonts baptismaux, ou encore quand ils assistaient comme témoins au mariage d'un ami. On comprend assez que ces bourgeois de la vieille roche flamande, bien que leur toilette eût coûté gros, devaient faire assez pauvre mine à côté de tel ou tel muscadin qui s'était fait affubler des habits de papier de notre temps, et peut-être jetait du haut de sa grandeur un regard de mépris aux Van Roosemael; mais ceux-ci ne s'en inquiétaient pas, et songeaient à part eux : *Chacun son lot en ce monde; à vous le vent, à nous les écus!* Ils étaient assez ignorants pour ne pas savoir qu'un galant homme ne peut dîner à midi, et avaient la vulgaire habitude de se mettre à table au douzième coup sonnant. De plus, ils n'oubliaient jamais de prier, et même de prier avant et après le repas. On pouvait leur imputer bien d'autres défauts, et, entre autres, ils ne comprenaient pas un mot de français et n'avaient jamais éprouvé le besoin de connaître cette langue; ils étaient pieux, diligents, modestes et surtout d'humeur éminemment paisible. Mais leur plus grande

sottise consistait en ce que, dans leur simplicité flamande, ils s'imaginaient qu'il valait mieux mettre de côté chaque jour un sou loyalement gagné, que de se faire en deux ou trois ans, par mille tours et tromperies et comme par enchantement, une fortune telle que chacun en ouvre de grands yeux et s'écrie avec surprise : — Mais où ce *rat* [1] a-t-il déniché tout cela? En un mot, c'étaient de véritables bourgeois flamands du bon vieux temps.

Maître Jean Van Roosemael avait une fille âgée d'environ quinze ans, du nom de Siska comme sa mère, passablement grande pour son âge, ayant gentille tournure, joli visage, des cheveux blonds et des yeux bleus, somme toute une charmante enfant brabançonne. Jusque-là elle avait fréquenté en ville une école de jeunes filles; elle y avait appris sa langue maternelle à peu près à fond, puis l'arithmétique et tous les ouvrages de femme qu'une bonne bourgeoise doit connaître, ne fût-ce que pour en savoir, en fait de ménage, plus que sa servante. Elle était simple comme ses parents, pieuse, obéissante, affectueuse, nullement légère, indolente ou capricieuse, et vraiment propre à continuer, en tout bien et tout honneur, avec celui qui deviendrait son mari, la maison de ses ancêtres et leur commerce d'épiceries si bien famé.

1. On qualifie à Anvers par le nom singulier de *rats* les aventuriers étrangers qui, chassés de leur pays par la misère, se réfugient en Belgique et cherchent par un pompeux étalage extérieur et de vaines rodomontades à faire croire qu'ils sont *quelque chose*. Mais comme la plupart de ces charlatans nous viennent du midi, le peuple commence d'appliquer exclusivement ce sobriquet aux membres d'une seule grande nation. (*Note de l'auteur.*)

D'où vient que la boutique séculaire est aujourd'hui fermée? Quelle calamité a récemment conduit au marché du vendredi les barils, les pots à tabac, les bouteilles des van Roosemael? C'est l'histoire que je vais vous raconter.

Sachez d'abord que, dans le voisinage de notre boutiquier, demeurait un maître cordonnier, lequel était le meilleur ami du père Van Roosemael, allait se promener avec lui le dimanche au Steenenbrug[1], faisait le soir sa partie de smousjas[2], et du reste, comme un frère, ne trouvait plaisir à rien si le père de Siska n'en était. Cet état de choses changea brusquement pour une singulière cause.

Le cordonnier, qui auparavant gagnait facilement de quoi vivre et avait déjà, grâce à ses économies, fait sienne la maison qu'il habitait, le cordonnier, disons-nous, un jour que Van Roosemael, pris de fièvre, gardait le lit, fit abattre les deux fenêtres donnant sur la rue et mettre à leur place une grande devanture en saillie. Il fit peindre sur les vitres et en couleur rouge toutes sortes d'inscriptions françaises; au centre on lisait : *A la botte sans couture; magasin de bottes et souliers de Paris*[3], C'était un mensonge, vu qu'il avait le projet de confectionner lui-même bottes et souliers. Un peu plus bas était exposée une image où l'on avait représenté une personne rendue aveugle des deux yeux par la réverbération du soleil dans une botte cirée; et au-desssus de ce

1. Mot à mot *Pont en pierre*, promenade avoisinant Anvers.
2. Jeu de cartes essentiellement flamand.
3. Ces mots sont en français dans le texte, de même que ceux qui sont soulignés plus bas.

chef-d'œuvre de charlatanisme on pouvait lire ces mots : *Véritable cirage anglais*. Encore un mensonge, car c'était toujours l'ancien cirage qu'il fabriquait lui-même. Les chalands n'y perdaient rien, avec cette différence qu'il faisait payer son cirage quatre fois plus cher que par le passé. Sur les carreaux de côté on lisait : ***Souliers en caoutchouc*, *Poudre de savon*, *Semelles de liége***, etc.

Lorsque maître Van Roosemael, guéri de la fièvre, se promena pour la première fois, à pas lents, dans sa rue, son regard tomba sur la nouvelle devanture du cordonnier. Il s'arrêta tout à coup, se frotta les yeux comme un homme pris de sommeil, et considéra avec stupéfaction toutes les maisons l'une après l'autre, semblable à un étranger perdu dans un lieu à lui inconnu.

— Qu'est-ce que cela? pensa-t-il en lui-même. Ce n'est pourtant pas la boutique de maître Spinael. Aurait-il délogé sans que je l'aie su? Encore un *rat* qui vient ici faire le pierrot et qui voudrait bien jeter du son aux yeux des gens, pour mieux faire banqueroute une fois le magot arrondi. Il ne m'y prendra pas!

Tandis que Van Roosemael était absorbé ainsi dans ses pensées, un monsieur sortant de la boutique du cordonnier vint se placer sur le seuil. Il était vêtu avec élégance d'un paletot à carreaux, d'un pantalon couleur chocolat, d'un gilet blanc, et sur la poitrine il portait une soi-disant chaîne d'or à laquelle devait être suspendue une montre ou un lorgnon. D'épais favoris d'un noir brillant encadraient son visage; sa tête était artistement apprêtée et ressemblait à merveille aux pou-

pées de cire qu'on voit aux fenêtres des perruquiers.

— Ha! pensa Van Roosemael, voilà le *rat*. C'est un péché qu'un gaillard de cette espèce soit mis ainsi!

Mais le nouveau voisin vint droit à lui, et dit en lui frappant sur l'épaule :

— Vous êtes guéri, l'ami Van Roosemael?

Le brave homme reconnut avec stupéfaction la voix de Spinael; il fit deux pas en arrière, considéra son ami de la tête aux pieds, et seulement alors répondit simplement :

— Eh! comme vous voilà beau! Avez-vous gagné le gros lot à la loterie de Russie? ou bien auriez-vous fait un héritage? Proficiat! je vous en fais mon compliment... Mais j'avais toujours cru que vous aviez les cheveux roux?

Spinael sourit avec une sorte de pitié, et répondit de ce ton dégagé qu'on est convenu de nommer le *chic français :*

— Van Roosemael, mon ami, vous ne serez jamais riche, vous. Le monde est changé, personne ne se laisse prendre aujourd'hui sans appeau ou sans glu. Mauvaise marchandise bien offerte est à demi vendue. Celui qui doit vivre de la pratique des bourgeois flamands travaille comme un esclave jusqu'à la vieillesse avant de pouvoir dire : *J'y suis!* Ils sont trop tenaces, mon ami, et puis ils veulent bon cuir et bon ouvrage à bon marché. Parlez-moi de la jeunesse française; c'est avec celle-là qu'on fait son beurre; tous les mois une paire de bottes, chèrement payée, facilement faite.

Van Roosemael interdit ne savait s'il veillait ou s'il

dormait. Ses oreilles cornaient en entendant ce langage étrange, et il était assez disposé à croire que Spinael ne possédait plus ses cinq sens.

— Mais, dit-il en interrompant son voisin, j'ai entendu dire que les fats qui singent la mode française oublient souvent de payer. Écoutez, j'ai quelques-uns de ces phénix qui sont mes débiteurs, mais tondez donc là où il n'y a pas de laine. D'ailleurs mieux vaut un liard assuré et la conscience nette.

— Vieille rengaîne! mon ami, répondit le cordonnier; nous reparlerons de cela dans deux ou trois ans, s'il plaît à Dieu, et nous verrons qui sera le plus avancé. Mon fils Jules est à Paris pour apprendre son état; j'en attends beaucoup.

— Qui est à Paris, dites-vous? Jules? Je croyais être le parrain de votre fils unique et qu'il s'appelait Jean comme moi?

— Eh bien, oui, Jean est à Paris, mais il a changé son nom, qui était trop vulgaire, et se nomme maintenant Jules, ce qui est beaucoup plus comme il faut. Et ma fille, qui est revenue du pensionnat cette semaine, s'appelle Hortense. Je vous dis cela seulement pour que vous ne les appeliez pas Jean et Thérèse devant mes chalands.

Maître Van Roosemael secoua la tête d'un air de doute, considéra alternativement les inscriptions de la vitrine et les diverses pièces du costume de son ami, et dit ensuite d'un ton demi-railleur :

— Je ne crois pas que votre projet soit bon, maître Spinael! J'en ai tant vu aboutir à la misère en suivant ce

chemin-là, et qui avant de le prendre étaient, ma foi, très-solides sur leurs jambes; après cela chacun est maître d'agir comme il l'entend, ce ne sont pas mes affaires, et n'en parlons plus !... Dites-moi, vous oubliez peut-être qu'il y a ce matin réunion de la confrérie de Notre-Dame... Ne m'accompagnez-vous pas?

— La confrérie de Notre-Dame ! s'écria Spinael d'une voix qui frisait la raillerie. Je n'en suis plus membre, mon ami. Un homme qui travaille pour le grand théâtre comme moi ne peut plus courir les processions avec un flambeau. En vérité, cela ne conviendrait pas.

— Adieu donc ! murmura Van Roosemael avec tristesse, et il laissa le cordonnier francisé sur le seuil de sa porte.

Quelque temps après, Spinael vint chez l'épicier, et après avoir beaucoup parlé et s'être fort vanté de la marche prospère de ses affaires, il parla d'une grande partie de cuir qu'il savait être à vendre chez un tanneur qui avait besoin d'argent sur-le-champ. Il déclarait ce marché une *brillante affaire*, et fit si bien, grâce aux nouvelles finesses qu'il avait apprises, que le bonhomme, dans sa simplicité, lui prêta, en mémoire de leur amitié, cinq cents florins remboursables au bout de trois mois. Van Roosemael se fit en même temps prendre mesure pour une paire de souliers neufs. — Au bout de huit jours les souliers tombaient en pièces, et, au lieu de ses cinq cents florins, l'épicier reçut quelques belles paroles et une infinité de promesses.

Cette dernière circonstance éveilla entre les deux voisins une sourde inimitié; ils cessèrent de s'adresser

la parole. Mais leurs enfants ne les imitèrent pas et continuèrent de se voir tous les jours.

II

BON CONSEIL, MAUVAISE RÉSOLUTION.

Depuis que la fille de Spinael était de retour du pensionnat, Siska [1] Van Roosemael avait beaucoup perdu de sa naïve et chaste simplicité. Trop souvent déjà elle avait vu, au comptoir du cordonnier, comment les jeunes freluquets à la française faisaient assaut de galanterie envers son amie, et comment celle-ci savait répondre à leurs compliments, dans le beau et gracieux langage français, et avec accompagnement de regards et de clins d'œil. Innocente encore, et ne soupçonnant rien des obscènes passions qui se cachaient sous ces hypocrites paroles de galanterie, plus d'une fois elle avait rougi de honte quand l'un ou l'autre des jeunes fats lui adressait la parole en français estropié, et qu'elle ne pouvait lu répondre comme son amie. C'est pourquoi elle demandait tous les jours à sa mère à aller aussi en pension. Madame Van Roosemael, qui avait pour sa fille un amour aveugle, voyait aussi d'un œil d'envie que Hortense ou plutôt Thérèse Spinael, bien qu'elle fût presque laide, attirât tous les yeux, et que sa pauvre Siska eût l'air si vulgaire à côté de la sémillante fille du maître cordonnier. Dans son maternel orgueil, elle pensait qu'il n'était pas convenable de laisser plus longtemps sa fille

1. Abréviation de Francisca, Françoise.

dans un état d'infériorité vis-à-vis d'une personne de moindre condition qu'elle. Après avoir, pendant plusieurs mois, rebattu les oreilles de son mari à ce sujet, il fut décidé que Siska irait en pension, mais qu'on prendrait d'abord l'avis du vieux Pelkmans sur ce point important.

Ce Pelkmans était le médecin de la famille comme son père avait été le médecin des précédents Van Roosemael. Souvent, par de sages conseils, il était venu en aide au boutiquier dans les circonstances difficiles; mais ce qui lui avait principalement valu l'affection des parents, c'est qu'il avait deux fois sauvé Siska de graves maladies, et en dernier lieu d'une mort certaine à l'époque du choléra-morbus. Ils avaient compris, dans leur reconnaissance, que le docteur avait acquis par là quelque droit sur la vie et sur l'avenir de leur fille, et ne décidaient jamais rien qui la concernât sans l'avoir consulté. Et ils faisaient très-bien en cela, car le vieux Pelkmans était un homme sage et éclairé qui connaissait le monde, et qui examinait et scrutait tout avec ce bon sens perspicace qui appartient au caractère flamand.

Au jour fixé, le docteur était assis dans l'arrière-boutique avec le père et la mère Van Roosemael, et la conférence fut ouverte en ces termes par maître Van Roosemael :

— Docteur Pelkmans, ma femme veut absolument envoyer Siska dans un pensionnat français. Quant à moi, je m'y suis longtemps opposé, mais les larmes de Siska m'ont à la fin fait changer d'opinion.

— Dans un pensionnat français? demanda le docteur

surpris. Assurément il y a assez de bonnes écoles en ville, et là du moins on peut veiller tous les jours à ce que la brebis ne s'égare pas.

— Oh! oh! s'écria la mère en riant et avec une sorte de dédain. Qu'apprend-on dans les écoles de la ville? à tricoter, à coudre, à marquer le linge, à couper une chemise, à chiffrer et à parler flamand? ce que tout le monde sait! Voyez un peu la fille de Spinael, elle est partie bûche et revenue demoiselle; elle parle français, elle est polie au possible, elle est courtisée par tous les jeunes gens riches... Elle n'a qu'à choisir celui avec qui elle veut faire fortune.

Le docteur haussa les épaules et secoua la tête en réfléchissant. Il répondit :

— Vous m'attristez, madame Van Roosemael. Je ne sais quel mauvais esprit vous inspire et a soudain obscurci votre jugement si sain : ces jeunes gens riches dont vous parlez sont des tailleurs, des comédiens, de petits commis qui viennent au magasin du cordonnier comme les mouches volent au pain de sucre. Je connais Hortense Spinael, et je puis vous dire que je donnerais la moitié de ce que je possède pour empêcher que Siska lui ressemble jamais. Voudriez-vous laisser se perdre cette belle, naïve et pure enfant? voudriez-vous la détourner de la religion, des bonnes mœurs, de la rectitude flamande, pour en faire une légère et méprisable *coquette?* Prenez garde! Peut-être mes conseils seront-ils impuissants; en ce ca , vous vous en gratterez l'oreille plus tard, si nous avons le bonheur de vivre encore un peu.

Les parents furent différemment impressionnés par la parole sévère du docteur : tous deux sourirent, le père de joie, parce qu'il prévoyait le triomphe du docteur, la mère de dépit. Elle ne se rendit pas, et s'écria :

— Docteur, docteur, vous êtes trop tranchant! Je sais bien que vous détestez tout ce qui est français; mais nous sommes du vieux temps... aujourd'hui cela ne va plus ainsi...

Le docteur l'interrompit :

— Madame Van Roosemael, dit-il, vous ne voulez pas me comprendre. Il n'entre pas dans ma pensée d'empêcher qui que ce soit d'apprendre les langues étrangères, et vous pouvez assez le voir à mon fils Louis qui est maintenant à l'université. Ne sait-il pas le français? Bien au contraire, et un peu mieux, j'espère, que ces jeunes imbéciles qui tournent la tête à Hortense Spinael, et vous crèvent les yeux, madame van Roosemael. Ne me regardez pas ainsi! Ignorants, oui! Que savent-ils? un peu de ce français banal qui court les rues, et que souvent encore ils torturent impitoyablement; ils ne connaissent pas non plus leur langue maternelle, et quant aux sciences les plus utiles, le nom même leur en est inconnu. Toute leur science consiste en un faux vernis français, en mots et en phrases qu'ils pêchent çà et là dans les journaux et les romans. De tout cela ils fabriquent un babil vide et prétentieux qu'ils vendent aux ignorants pour de la science française! Mais cela me met en colère : nous nous écartons de notre sujet. Entendons-nous mieux. Je vous dis donc, et faites attention à mes paroles, je vous dis qu'il y a de bons pensionnats,

mais qu'il y en a infiniment plus de mauvais. Les bons sont ceux où les maîtresses, comprenant leur mission sacrée, ont un but plus utile que celui de couvrir une jeune fille d'un vernis mondain au préjudice de sa piété et de sa modestie; où les maîtresses conspirent et veillent sans cesse pour détourner le venin étranger, pour combattre la vanité, pour mater la légèreté; où l'on sait combien de bonnes qualités ont leur racine dans le caractère flamand et combien il est dangereux de franciser ce sol pur; en un mot, où l'on ne se propose pas de faire des demoiselles à la mode, mais de bonnes et dignes mères de famille... Est-ce dans un pensionnat semblable que vous voulez envoyer Siska? en ce cas je n'ai rien à y redire; loin de là, j'en serai enchanté. Tout dépend du choix que vous allez faire. Je le sais, la plupart des pensionnats français sont des nids de perdition et d'immoralité; néanmoins les bons sont faciles à trouver quand on veut bien les chercher. Si vous le désirez, je vous en indiquerai un. Le pensionnat de X... par exemple...

— Le pensionnat de X...! s'écria la mère, je m'en doutais! Non, dans ce cas Siska peut aussi bien demeurer à la maison. Voyez Anna Van Straten; elle est allée dans cette pension; au bout de trois ans elle en est revenue telle qu'elle était partie. A la vérité elle est honnête et modeste, et j'entends dire qu'elle est instruite et connaît tout ce qu'il faut savoir pour bien conduire un ménage; mais ne peut-on apprendre cela partout? Il n'est pas nécessaire pour cela d'aller en pension!

— Et pour quoi donc croyez-vous qu'il faille y aller, madame Van Roosemael? Je vous comprends suffisamment : c'est pour se franciser, n'est-ce pas? C'est pour apprendre à folâtrer et à perdre toute retenue comme Hortense Spinael; à s'attifer de parures au-dessus de sa condition et à se poser en coquette à la mode au grand scandale de chacun?

— Mais, docteur, fit observer le père Van Roosemael, si la plupart des pensionnats sont pour les enfants des écoles de corruption, comment se fait-il que tous les gens riches qui cependant ne sont pas sots y envoient leurs filles?

— Comprenez-moi bien, mes amis, reprit le vieux Pelkmans avec plus de calme; chaque condition sociale a sa manière de voir et ses mœurs. Ce qui est bon, décent et utile pour la fille d'un gentilhomme est souvent mauvais, inconvenant et funeste pour la fille d'un boutiquier. Le mal qu'il y a dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles dans les pensionnats dont nous parlons gît surtout dans ce qu'on y inspire les mêmes idées à la fille d'un bottier ou d'un quincaillier qu'à celle d'un gentilhomme ou d'un rentier, et dans ce qu'on donne la même éducation à celle qui est destinée à gagner sa vie par son travail qu'à celle qui n'aura jamais à se servir de son intelligence que pour conjurer les ennuis d'une luxueuse oisiveté. On corrompt par là la société jusque dans ses fondements; toute jeune fille veut faire la demoiselle, et le goût du luxe amène la paresse, les folles dépenses, la légèreté de la conduite et pire encore. On nous fait à foison des *coquettes* à la française, mais de

bonnes et laborieuses ménagères flamandes, pas une seule!

Le père Van Roosemael quitta brusquement son siége et dit d'un ton résolu :

— Allons! allons! vous êtes beaucoup trop bon, docteur, de disserter si longtemps là-dessus. Vous avez raison, Siska ira au pensionnat de X... ou elle restera à la maison, aussi vrai que je suis le maître ici. Et ma femme avec son français! On dirait qu'il nous manque quelque chose et que nous marchons à reculons parce que nous parlons notre langue maternelle. Je dis : ce qui est bien est bien, et celui qui du bien veut faire le mieux je le tiens pour un être stupide... Bref, Siska reste à la maison.

Mais le brave homme avait compté sans son hôte ou pour mieux dire sans sa femme. Celle-ci s'écria d'une voix pleine d'aigreur :

— Holà, pas si vite, Van Roosemael! Il paraît que votre chant a beaucoup de notes aujourd'hui... Asseyez-vous et ne vous faites pas de mauvais sang, mon ami. Docteur, dites-moi je vous en prie, quel mal y aurait-il à ce que notre Siska fût aussi bien élevée et sût aussi bien le français qu'une fille de gentilhomme? En serait-elle d'un cheveu moins bonne?

A cette interpellation le docteur comprit qu'il avait à lutter contre un parti pris soutenu par tout l'entêtement féminin; il changea de ton et répondit d'une voix plus grave :

— Non, si dans le pensionnat que vous avez en vue elle ne pouvait recevoir qu'une bonne éducation et ac-

quérir des connaissances utiles; mais vous ne savez pas, mère, ce que les jeunes filles apprennent de leurs maîtresses, et surtout les unes des autres, dans un pareil établissement. Faut-il vous le dire? Écoutez donc, ce sont de tristes vérités; on y apprend le français, c'est vrai; mais avec la langue française on prend aussi les goûts français; on s'initie par exemple à la manière de lancer une œillade, de faire de petites mines, de pincer les lèvres de façon à paraître gracieuse et aimable; on apprend comment il faut s'y prendre pour tromper ses parents au bénéfice d'un amour romanesque, c'est-à-dire caché; comment on s'emplit la tête d'une foule d'idées exaltées qui épuisent l'âme et le corps; comment on met en œuvre des pommades de tout parfum; comment on frise ses cheveux *à la neige, en tire-bouchons* ou *à la chinoise;* comment on se met *en négligé, en robe de ville* ou *en costume de bal;* comment il faut faire la révérence et s'incliner selon le rang des gens qu'on salue; profondément devant celui qui est riche, presque pas pour un simple bourgeois, pas du tout pour un homme de peu. On y apprend de sottes chansons françaises qui, sous le nom de romances, éveillent prématurément les passions et enseignent à une ignorante enfant des paroles et des choses qu'elle ne devrait jamais savoir; en un mot, des chansons qui, sous leur enveloppe dorée, ne sont rien moins qu'une source empoisonnée d'immoralité et de corruption. Sont-ce là des connaissances qui conviennent à la fille chrétienne, à la fille de braves et honnêtes bourgeois?

Le docteur s'aperçut en ce moment que ses paroles

faisaient une vive impression sur ses deux auditeurs; leurs regards étaient attachés sur celui de Pelkmans, et ils se tenaient immobiles comme si la voix austère du vieil orateur les eût pétrifiés. Le docteur, qui désirait sauver tout à fait de la perdition l'enfant à laquelle il portait une tendre affection, poursuivit d'un ton plus expressif encore :

— Sous l'ardente exaltation de ces passions insatiables et contre nature, le cœur des jeunes filles se dessèche et se ferme aux sentiments naturels; leurs parents deviennent pour elles des grondeurs d'un autre temps, de vieux ladres économisant un liard! Elles qualifient d'ennemis des plaisirs leurs maris dont la bourse n'est jamais assez lourde à leur gré, et qui ont le malheur de ne pas ressembler aux charmants héros et aux séduisants cavaliers que leur imagination avait rêvés; elles ne peuvent jamais vouer à l'homme qui s'est uni à elles une affection sincère; elles violent la fidélité conjugale et foulent aux pieds toutes les lois de l'honneur. Et connaissez-vous le foyer d'où nous viennent toutes ces belles choses? C'est Paris, ce bourbier d'impiété et de corruption, ce Paris à la vie duquel vous voulez initier votre fille! Voyez Hortense Spinael! Qu'est-elle autre chose qu'une fieffée coquette, échangeant à la fois de galants propos avec cinquante impudents jeunes gens, prêtant l'oreille à de vains bavardages, et écoutant tous les jours des choses qui feraient rougir mon front ridé sous mes cheveux blancs? En un mot, une mijaurée qui est déjà perdue de réputation. Qu'adviendra-t-il d'elle? Pensez-vous qu'elle fasse

fortune? Non, non; elle jouera si bien avec le feu qu'elle finira par s'y brûler, et alors, adieu coquetterie et le reste! Méprisée et détestée par chacun, elle passera le reste de sa vie dans les larmes, à regretter son honneur irréparablement terni... Ô mes amis, c'est là le sort que vous voulez préparer à votre unique enfant, à votre bonne Siska. Oseriez-vous paraître devant Dieu après avoir sacrifié le bonheur de votre fille et sa vertu, en lui faisant singer celles qui imitent stupidement les manières françaises? La condamnerez-vous à passer une vie de repentir et de remords, et à verser des larmes de sang sur la perte de son honneur! Oh! dites-moi que non, je vous en supplie!

A ces mots, le père Van Roosemael fondit en larmes; il voulut parler, mais ne put d'abord y parvenir tant sa poitrine était oppressée par la terreur de ce sort qui pouvait menacer Siska. Il se leva, saisit la main du docteur et s'écria enfin :

— Merci, merci, mon ami. Votre sage conseil sera suivi; je comprends parfaitement que ma femme a l'idée d'envoyer Siska au pensionnat d'Hortense Spinael; mais qu'il n'en soit plus question, entends-tu, femme, ou je te ferai voir que ton obstination ne peut avoir de durée qu'autant que je veux bien la supporter!

Madame Van Roosemael comprit à l'altération de la voix de son mari qu'il prenait cette fois la chose au sérieux; elle répondit froidement :

— C'est bien, c'est bien, n'en parlons plus. Il ne faut pas pleurer pour cela. Que Siska reste à la maison, et avisez vous-même à en faire quelque chose.

Ces paroles affligèrent le docteur; il comprenait assez que la mère Van Roosemael n'était pas convertie, et il apporta encore nombre d'arguments divers à l'encontre de son périlleux dessein. Enfin il commença de croire qu'il avait triomphé et prit congé des parents de Siska à demi satisfait, à demi triste.

Environ trois mois après, le docteur vit un jour de loin maître Van Roosemael qui s'avançait à sa rencontre. Le brave homme avait l'air profondément triste et, contre son habitude, marchait très-lentement, comme s'il relevait d'une grave maladie. Arrivé près de lui, le vieux Pelkmans lui tâta le pouls en lui disant :

— Vous n'êtes pas malade, j'espère? Il y a pourtant quelque chose qui cloche; votre pouls bat très-faiblement! Qu'avez-vous, mon ami?

Le bon Van Roosemael leva les yeux, deux larmes coulèrent sur ses joues, et il répondit avec un soupir :

— Siska est en pension.

— Il n'y a pas de mal à cela, remarqua le docteur; mais dans quel établissement est-elle?

— Dans le pensionnat d'Hortense Spinael! Ne m'en veuillez pas, ami Pelkmans, ce n'est pas ma faute. Le diable a mis mon ménage sens dessus dessous pendant deux mois avant que je consentisse; mais j'étais hors d'état de supporter plus longtemps les reproches, les querelles, les débats incessants, les pleurs de la mère et de la fille; j'en suis tout maigri.

Un sentiment de tristesse serra le cœur du docteur; il eut pitié de son ami, et répondit en souriant :

— Maître Van Roosemael, les vieux auteurs grecs ont écrit les exploits d'un héros étonnant qu'ils nomment Hercule. Ce gaillard a mené à bonne fin une foule d'entreprises gigantesques ; il a fendu des rochers, détourné des fleuves, brisé la nuque à mainte bête féroce, écrasé des serpents, voire cassé le cou à un dragon à sept têtes; mais que, dans sa vie entière, il ait jamais cassé une tête de femme, c'est ce qu'on n'a pas osé écrire. Pourquoi donc le pourrions-nous? Consolez-vous, j'ai jadis mis tout au pire ; cela n'ira probablement pas aussi mal que nous le pensons, et, en tout cas, Siska reviendra deux fois par an à la maison ; nous pourrons remédier à temps au mal, si tant est que nous en remarquions.

Le père sourit, tout consolé et tout joyeux ; il serra avec reconnaissance la main du docteur, et poursuivit sa route d'un pas plus rapide.

III

PLUS ON VOLE HAUT, PLUS PROFONDE EST LA CHUTE.

Siska était partie pour le pensionnat avec des vêtements à la fois propres et simples, et un coffre bien fourni de linge neuf; mais à peine s'y trouvait-elle depuis quelque temps qu'elle se mit, sous toutes sortes de prétextes et avec de belles paroles, à demander de l'argent. Sa première lettre débutait ainsi :

« Chère et bien-aimée maman !

« Je suis la plus mal habillée de tout le pensionnat; les

autres demoiselles se moquent de moi et me traitent de paysanne. Je ne fais que pleurer, j'ai beaucoup de chagrin, et je tomberai malade bien sûr si vous n'avez pas compassion de votre malheureuse Siska. La fille du coiffeur qui vient raser papa est aussi au pensionnat, et elle a de belles robes de satin et de soie comme les autres; moi seule je trotte avec une petite robe de coton; je n'ai ni chapeau ni bottines; je suis toute courbée, parce que la honte d'être si mal mise me fait toujours marcher les yeux baissés. Je deviens pâle et maigre, et sûrement je deviendrai malade, chère maman, si je dois longtemps encore me voir ici repoussée par tout le monde. J'en suis déjà au *Télémaque*, et je danse si bien que toutes les autres demoiselles en sont jalouses.

« Mes compliments à papa.

« Votre dévouée fille jusqu'à la mort,

« EUDOXIE VAN ROOSEMAEL. »

La mère n'osa montrer cette lettre à son mari. Elle sentait bien qu'on y voyait les signes précurseurs du mal qu'avait signalé le docteur Pelkmans: il y régnait déjà un ton de coquetterie et de légèreté; la formule finale semblait empruntée à une lettre d'amour, et ce fut avec tristesse que la pauvre mère s'efforça de trouver l'explication du nom d'*Eudoxie*, qu'elle finit par considérer comme la traduction du prénom *Siska*. Par pitié pour sa fille, elle lui envoya deux fois autant d'argent que celle-ci eût osé en attendre. Ceci arriva plus d'une fois : Siska possédait déjà l'art de forger de soi-disant mensonges innocents, et d'exploiter l'affection de sa mère

comme elle eût pressé une éponge. On pourrait s'étonner d'un changement si rapide; mais était-elle donc seule? n'avait-elle pas dans ses compagnes plus de cent maîtresses qui, par leurs paroles et leur exemple, lui enseignaient tous ces péchés mignons, tous ces goûts capricieux qu'entraîne la coquetterie, unie à la vanité et à l'amour-propre? Oh! son éducation française, sous ce point de vue, fut sur-le-champ une éducation accomplie: le premier mois, elle eut une robe de soie ouatée sur la poitrine: c'était la mode; le second mois, elle eut un chapeau de satin garni de fleurs; le troisième, un parasol; le quatrième, une robe décolletée; le cinquième, elle mit en usage la pommade et le lait d'amandes, et elle avait caché quelque part une toute petite boîte dans laquelle elle plongeait de temps en temps le doigt pour appliquer ensuite sur ses joues fraîches un rouge impudent, uniquement pour essayer comment cela lui irait. N'était-ce pas là une éducation très-décente, et telle qu'en doivent recevoir les jeunes filles de la classe bourgeoise?

Oui, mais le sixième mois s'approche à grands pas, amenant avec lui les vacances. Que dira le docteur quand il verra Siska en grande toilette à la dernière mode, la tête parfumée, la bouche en cœur et le visage toujours souriant? Ne pénétrera-t-il pas au fond de l'âme de la jeune fille, et n'y verra-t-il pas les semences de corruption qui y germent? Assurément cela fût arrivé; mais à l'instant où Siska était sur le point de partir pour le pensionnat, sa mère lui avait dit en secret:

— Fais attention d'être sage, Siska, et quand tu re-

viendras en vacances ne te montre ni trop étourdie ni trop vaniteuse; car si le docteur Pelkmans s'apercevait de cela, ton père ne te laisserait plus repartir.

Ces paroles n'étaient pas tombées dans l'oreille d'une sourde. Bien souvent Siska s'était moquée avec ses compagnes du *docteur qui se mêle de tout*, et s'était concertée avec elles sur les moyens de déjouer sa perspicacité.

Elle arriva donc, une après-dînée, sur le seuil de la boutique, accompagnée de sa mère, qui était allée la chercher. Est-ce bien là la Siska que nous connaissons? Nous nous trompons sans doute : elle porte un costume simple et modeste; ses cheveux sont nattés en bandeaux plats, sans boucles, sans pommade; elle n'a pas de chapeau; elle marche la tête penchée, les yeux baissés. On dirait la jeune fille la plus timide. Le docteur l'interroge; elle répond si simplement, elle est si réservée, elle parle si peu, que le brave homme y est trompé... et Siska put retourner au pensionnat.

Tandis que la fille de maître Van Roosemael goûtait tous les charmes d'une éducation à la française, les choses n'allaient pas très-bien dans le magasin ni dans la famille de maître Spinael. La jeunesse française payait très-rarement, et à la fin de chaque année théâtrale tous les comédiens levaient le pied, bien pourvus de bottes et de souliers non payés. Hortense, de son côté. dépensait une belle somme en toilettes, en colifichets, en friandises, voire donnait-elle parfois quelque argent à ses adorateurs dans la gêne. Bref, maître Spinael se trouvait

endetté jusqu'au-dessus des oreilles, et déjà sa maison était grevée d'une lourde rente.

Dans cette triste situation, le bottier commença à ouvrir les yeux; le panneau sur lequel une botte éblouissante aveuglait les passants était depuis longtemps relégué au grenier, et on ne lisait plus sur la vitrine que cette simple inscription : *Magasin de souliers*, et au-dessous la traduction flamande de ces mots. Mais les chalands flamands avaient oublié le chemin de la boutique du charlatan; ils n'avaient pas perdu la mémoire des souliers prématurément crevés... et maître Spinael, avec son paletot, son pantalon couleur chocolat et sa chaîne en chrysocale, ne savait plus de quel bois faire flèche : le pauvre homme était aux abois!

Le vice est tyrannique de sa nature; quand il a trouvé le chemin du cœur et qu'il y est bien accueilli, il veut posséder ce cœur sans partage et en arrache jusqu'à la racine toutes les vertus natives. Rien ne résiste à ses assauts incessants; il anéantit tout sentiment du devoir, tout instinct de justice et de probité, et prend possession de l'homme comme d'un esclave. Maître Spinael fit cette terrible expérience. Ses affaires se trouvaient dans le plus mauvais état; criblé de dettes, sans ressources, en proie à mille inquiétudes, il déplorait son imprévoyance, et chercha enfin des consolations auprès de sa fille; il n'en reçut que d'indignes reproches, et malgré la vie de misère à laquelle il était réduit, Hortense se trouva assez pervertie pour continuer ses folles dépenses et faire des dettes afin de donner satisfaction à ses instincts de vanité et de coquetterie.

Peu de temps après, Jean Spinael ou plutôt Jules, comme il se nommait lui-même, revint de Paris; mais au lieu de prendre place dans l'atelier du bottier et de venir en aide à son malheureux père, le jeune homme se trouva n'avoir d'autre souci que de se bien vêtir, de hanter les cafés, de fumer le cigare, et de faire parade en toute occasion de ce qu'on nomme la *blague* française. Il forma avec sa sœur une exécrable conjuration contre le pauvre père impuissant : ils le forcèrent de vendre sa maison et se mirent à gaspiller sous ses yeux le peu qui resta après l'amortissement des dettes. Peu à peu maître Spinael tomba à un tel degré de misère, que ses vêtements et sa physionomie la trahissaient; ses manches laissaient passer les coudes; il était sale, négligé, car il n'avait plus même le courage de chercher à dissimuler sa détresse; ses enfants n'en étaient pas moins bien vêtus, et continuaient, avec une abjecte impudence, à mener une vie de luxe sous l'œil de leur père ruiné. Sans nul doute ils avaient détourné de l'argent pour satisfaire leurs passions, et les misérables refusaient de le partager avec leur père.

Un dimanche que maître Spinael, honteux de ses vêtements en lambeaux, n'avait pas même osé aller à l'église, et que, les yeux pleins de larmes et la tête penchée, il songeait à son misérable sort et à la perversité de ses enfants, un jeune homme vint demander Jules et Hortense Spinael. Était-ce un tailleur ou un gentilhomme? rien dans sa personne ne permettait de décider ce point. Il prit le pauvre homme affligé pour le domestique de la maison, et lui dit en français estropié :

— Garçon, va dire à M. Jules et à Mlle Hortense qu'on les attend pour partir.

Et comme Spinael stupéfait considérait le jeune fat sans bouger, celui-ci lui lança cette apostrophe brutale :

— Ah! çà, veux-tu bien m'annoncer, insolent valet?

Il avait retenu ces mots du dernier vaudeville donné au théâtre.

Soudain Spinael devint extrêmement pâle et fut pris d'un tremblement effrayant; ses yeux lancèrent des éclairs sur le jeune homme : celui-ci, irrité, leva sa canne et s'écria d'une voix menaçante :

— Maraud, je te rosserai[1] !

Un cri de rage s'échappa de la poitrine de Spinael, il bondit, saisit un tire-pied, en frappa au visage celui qui l'insultait et le jeta dans la rue en un instant, et avant qu'il eût eu le temps de prononcer une parole. Puis, encore tout frémissant de colère, il ferma sa porte et monta l'escalier pour aller trouver ses enfants. Depuis longtemps Spinael n'avait pas trouvé le courage de leur adresser le moindre blâme; mais à cette heure, animé par la colère, il se sentait assez fort pour oser leur reprocher l'infamie de leur conduite. Il les trouva en grande toilette, le parasol et la canne à la main, prêts, à ce qu'ils disaient, à faire avec une joyeuse société, un voyage d'agrément à Bruxelles. Les reproches du père furent vifs et pressants, mais nous ne saurions peindre le dédain avec lequel ces justes remontrances furent accueillies par ces enfants abandonnés de Dieu. Plus

1. Toutes ces apostrophes sont en français dans le texte.

grandissait le courroux du père, et plus croissait leur révoltante impudence; après s'être raillés de lui pendant quelque temps, ils lui souhaitèrent ironiquement le bonjour et se mirent en devoir de sortir.

Le père, transporté d'une rage aveugle à la vue de tant de perversité, s'élança au-devant de la porte pour les empêcher de passer, et s'écria :

— Serpents, ce n'est pas assez pour vous de m'avoir réduit à la besace, vous voudriez encore me faire mourir sous vos insolentes railleries ! Ce n'est pas assez que vous dissipiez dans un luxe scandaleux le fruit de mes sueurs, tandis que je suis réduit à vivre comme un mendiant à peine vêtu, à peine nourri; ce n'est pas assez qu'un éhonté faquin à la mode me regarde comme le valet de mes enfants et ose me menacer en face de me frapper comme un laquais, ce n'est pas assez que je souffre de la faim et verse des larmes amères, tandis que vous courez de plaisirs en plaisirs... il me faut mourir comme un chien, n'est-ce pas? Il me faut tomber dans la fosse, méprisé de tous, maudit par vous, sans que ma mort éveille un seul sentiment de tristesse ! Mais c'en est fait, la mesure est comble ! Vous ne sortirez pas; et si vous n'ôtez pas à l'instant ces habits de fête, je vous écrase sous mes pieds, comme de la vermine que vous êtes !

Un bruyant éclat de rire salua cette explosion de colère, et le père vit bien que ses enfants dénaturés ne croyaient ni en sa force ni en sa volonté. Le fils marcha audacieusement vers la porte et recourut à la violence pour se frayer un chemin.

Alors se passa une scène sans nom et que nous répugnons à décrire.

Quelques instants après Jules et Hortense Spinael franchirent la porte de la maison : à la rougeur qui enflammait leur visage, aux efforts qu'ils faisaient pour rajuster leurs vêtements froissés, on s'apercevait assez qu'ils sortaient d'une lutte très-vive; néanmoins ils souriaient d'un air moqueur comme des gens qui viennent de triompher d'un ennemi méprisable, et se dirigèrent bientôt vers la société avec laquelle ils allaient partager les plaisirs de la capitale.

Un mois plus tard, c'était un samedi, le père Van Roosemael, assis dans l'arrière-boutique, transcrivait ses comptes d'un grand livre; depuis plus d'une heure il cherchait avec opiniâtreté trois *deniers* qui lui échappaient à chaque addition. Son front brûlait et déjà il sentait des vertiges obscurcir son cerveau quand il s'écria avec désespoir :

— Ah çà! voilà qui s'appelle chercher! Toutes les sommes comptées sur les doigts font pourtant un total de soixante-cinq florins huit *stuivers* et cinq deniers; et je ne puis trouver que deux deniers sur ce maudit papier! Je pourrais négliger ces trois deniers et les perdre; mais ce n'est pas là l'affaire; à chacun le sien et le diable n'a rien! Comptons encore une fois!

Au moment où Van Roosemael se remettait en effet à la chasse de ses trois deniers, la porte de la chambre s'ouvrit, et un homme entra d'un air craintif; l'épicier bondit stupéfait de son siége et considéra le nouveau venu avec une vive attention mais sans dire un mot.

L'homme qui n'avait osé faire que deux pas dans la chambre était tombé dans la plus extrême misère; maigre, pâle, les cheveux en désordre, les habits en lambeaux, la chaussure béante, il se tenait dans l'attitude d'un mendiant implorant une aumône. Van Roosemael ne le reconnut pas d'abord et le contemplait d'un œil interrogateur; l'homme se troubla sous ce regard, et deux larmes brillèrent sous ses paupières :

— Maître Spinael, que me voulez-vous? demanda enfin l'épicier avec défiance; si vous venez encore m'emprunter de l'argent vous pouvez vous en retourner tranquillement; je ne suis pas à la maison pour pareille affaire.

A ces mots des larmes abondantes jaillirent des yeux de Spinael.

— Maître VanRoosemael, dit-il en sanglotant, je ne viens ni vous emprunter ni vous demander de l'argent. Si vous saviez combien je suis malheureux vous ne me repousseriez pas : tout le monde me méprise, et je n'ai même plus la consolation de pouvoir parler de ma misère à personne. Je vous ai trompé, Van Roosemael, mais vous avez été mon ami autrefois; ne me refusez pas du moins votre pitié aujourd'hui!

L'épicier écoutait avec surprise la voix suppliante de Spinael; il comprit sur-le-champ qu'il n'avait plus à craindre de tromperie de sa part, et qu'une réelle et profonde misère avait atteint l'homme qui longtemps avait été son ami intime. La générosité naturelle prit le dessus dans son cœur : dans ses yeux aussi étincelèrent des larmes contenues avec peine; et tout aussitôt

il prit la main de Spinael, approcha une chaise et dit :

— Vous êtes malheureux, mon ami, je le vois. Hé bien, tout est oublié. Asseyez-vous et dites-moi ce que je puis faire pour vous. Ne craignez rien, je viendrai à votre aide coûte que coûte !

— L'unique bienfait que j'implore de vous, c'est que vous me permettiez de vous raconter mes souffrances et d'épancher ma douleur dans le sein du seul ami sincère que j'aie jamais eu. Pendant des années je vous ai fui, Van Roosemael; non parce que je ne vous estimais et ne vous aimais pas, mais parce que je me sentais coupable, et n'osais paraître devant un homme loyal et respectable comme vous. Aujourd'hui j'en suis venu à ce point qu'il me faut quitter ma patrie, et aller, comme un vagabond, cacher dans un pays étranger ma honte et mes souffrances. J'ai osé penser, Van Roosemael, que vous m'accorderiez votre pardon, avant que je parte pour ne jamais revoir le lieu où je suis né.

Ces paroles, prononcées avec l'accent d'une profonde tristesse, émurent vivement l'épicier; il saisit la main de Spinael et lui répondit avec un affectueux intérêt :

— Que vous soyez malheureux, je n'en doute pas; mais quitter votre patrie, Spinael, y songez-vous? Non, non, ne désespérez pas. Je regarde à un liard dans mon commerce parce que en cela il faut de l'ordre avant tout; mais ce n'est pas là un motif qui m'empêche de tirer d'embarras le seul ami que j'aie jamais eu, dussé-je même pour cela faire une large brèche à ma fortune. Parlez donc, Spinael, parlez hardiment, vous me ferez plaisir; car je veux venir à votre secours.

Un sourire de reconnaissance illumina les traits amaigris de Spinael, de grosses larmes coulèrent sur ses joues, et il dit d'une voix émue :

— Je bénis le bon Dieu de ce qu'il m'a inspiré de venir chercher auprès de vous ma dernière consolation, Van Roosemael. Depuis un an c'est mon premier moment de joie : merci! merci! Mais écoutez-moi, et vous comprendrez qu'il est impossible de me prêter un autre secours qu'une affectueuse pitié... Vous savez l'idée insensée qui me poussa à imiter les fanfaronnades françaises; j'abjurai les mœurs de nos pères et la vieille probité flamande pour chercher la fortune dans la mauvaise foi et la tromperie, et je risquai, dans ce jeu périlleux, le fruit de longs travaux contre une vaine apparence. Le proverbe dit vrai, mon ami : mieux vaut un oiseau dans la main que sept qui volent! Si j'eusse compris cela! mais pour ma perdition je ne me bornai pas à me livrer seul à de frauduleuses manœuvres, je voulus que mes enfants bussent aussi à la coupe empoisonnée de ce qu'on appelle la civilisation française. C'est là la cause qui a mis le comble à ma misère : si je n'avais pas envoyé ma fille Thérèse dans un pensionnat français je serais encore maître Spinael... Mais vous pâlissez, Van Roosemael, vous tremblez!

— Ce n'est rien, continuez. Je pensais à notre Siska qui, elle aussi, est dans un pensionnat français.

— Faites-la revenir, Van Roosemael; je vous en conjure, faites-la revenir... Déjà vous ne la reconnaîtrez plus!

— Vous avez peut-être raison, mon cher ami, mais

poursuivez ; je veux savoir si je ne puis vous être utile.

— Voyez-vous, Van Roosemael, il me restait encore assez de sens pour retirer mon épingle du jeu aussitôt que je pus prévoir ma ruine prochaine ; mais pour ceux qui sont civilisés à la française, il n'y a plus ni pères ni enfants. J'étais le valet et eux les maîtres ; ils ont mangé, bu, joué, dansé jusqu'à ce que tout y eût passé ; même alors ils ont persisté dans leur scandaleuse conduite, ils ont fait des dettes et vendu tout ce que je possédais, meubles et immeubles, me traitant comme un fou ou un imbécile et se raillant de moi lorsque je me hasardais à leur adresser des paroles bonnes ou mauvaises. Il y a un mois ils ont comblé la mesure de leur perversité... Ils m'ont frappé, Van Roosemael, frappé tellement que mon visage en était tout en sang... J'ai été malade, et ils m'ont laissé sans soins, gisant sur mon lit de souffrance, comme s'ils souhaitaient ma mort !

Spinael se tut ; sa voix en prononçant ces dernières paroles avait pris un ton sourd qui trahissait assez combien le récit d'un pareil forfait lui déchirait le cœur. L'épicier se taisait aussi ; il ne pouvait croire ce qu'il entendait.

— Et maintenant, reprit Spinael, ma maison est vide et nue comme si personne ne l'avait jamais habitée... maintenant ils ont tout emporté, tout jusqu'à la couverture de mon lit, maintenant ils sont partis. Ma fille, que j'aimais tant et que j'aime encore malgré son odieuse conduite, ma Thérèse court les rues de Bruxelles avec un comédien... Mon fils Jean, votre malheureux filleul, est retourné à Paris. Quant à moi, ami Van Roosemael,

il faut que je quitte le pays; chacun de ceux que je rencontre est un créancier qui m'accuse de fraude et de mauvaise foi. Avec le malheur m'est revenu le sentiment de l'honneur : je ne puis vivre ainsi... et qu'y ferais-je? Personne ne me donne du travail; les autres maîtres bottiers refusent de me prendre comme ouvrier; je suis sans pain, sans lit où me reposer, sans habits; ma maison est louée à d'autres personnes, je dois la quitter après-demain... Oh! Van Roosemael, j'ai voulu voler haut, et vous le voyez, hélas! je suis tombé bien bas!

Van Roosemael avait écouté avec attention et les yeux humides le récit de son ami; quand celui-ci eut fini de parler, l'épicier s'écria presque avec colère :

— Spinael, je ne sais pourquoi vous voulez me cacher ce que je désire savoir! Vous dites qu'il faut que vous quittiez le pays; cela ne me paraît pas clair comme le jour. Un ami loyal peut faire beaucoup quand il le veut... Dites-moi... à combien montent vos dettes?

— Je vous comprends! s'écria Spinael surpris, mais je ne le souffrirai pas! Je suis assez heureux de voir qu'il y a encore un homme qui me juge digne de ses secours. Laissez-moi partir, Van Roosemael, je travaillerai comme un esclave; et si je ne parviens pas à payer tout ce que je dois, avant de quitter ce monde, la bonne volonté ne m'aura du moins pas fait défaut. Donnez-moi la main comme un consolant adieu, et priez quelquefois pour mes enfants, mon ami!

L'épicier parut soudain renoncer à son projet et se leva en disant :

— Si vous ne voulez pas, je n'y puis rien; mais vous

boirez au moins avec moi un verre de vin à votre heureux voyage ; j'ai encore dans ma cave quelques excellentes bouteilles de l'an onze. Asseyez-vous, Spinael, et ne perdez pas courage ; il passe tant d'eau dans l'Escaut en une année ; un malheur est vite arrivé, mais le bonheur survient aussi au moment où l'on s'y attend le moins. Dieu sait ce qui peut survenir, il ne faut pas désespérer. Asseyez-vous !

Ce disant, il courut à la cave, et en revint quelques instants après ; il posa deux verres sur la table, les remplit jusqu'au bord et dit :

— Allons, Spinael, puisque vous voulez partir, à votre bon voyage et à votre santé ! C'est un bon verre, n'est-ce pas ? Maintenant, puisque vous ne voulez, en aucun cas, accepter mes offres de services, dites-moi donc le montant de vos dettes, et expliquez-moi comment vous entendez les payer : par son seul travail on ne gagne pas grand'chose quand on n'a pas un commerce, vous le savez bien.

— Assurément je le sais ; nul n'est tenu à l'impossible ; mais pour la tranquillité de ma conscience, je m'ôterai le pain de la bouche afin d'acquitter chaque année une partie de mes dettes, et qui sait, si Dieu me donne longue vie, je parviendrai peut-être à les éteindre toutes ; car enfin il est possible de réunir en vingt années six cents florins, *stuiver* par *stuiver*.

— Six cents florins, dites-vous ? Florins de Hollande ?

— Non, florins de Brabant. J'ai dû davantage, mais lors de la vente de ma maison j'ai pu payer quelque chose.

— Six cents florins de Brabant, sans *stuivers* et sans deniers?

— Seize *stuivers* sept deniers. Vous voyez que je sais mon compte par cœur.

— Buvons encore un coup, Spinael. Oui, il est certainement possible de gagner cette somme; et puis vos enfants deviendront meilleurs; chacun est jeune ou l'a été, Spinael; la sagesse ne vient pas avant les années, dit le proverbe. Je vois que nous n'avons rien à croquer avec notre vin. Un instant, je vais chercher des *craquelins*[1].

Maître Van Roosemael demeura absent assez longtemps, plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour prendre les craquelins. A son retour il en posa une assiette remplie sur la table, et dit d'un ton sérieux au bottier ému :

— Spinael, nous avons été élevés ensemble comme voisins; votre père était le meilleur ami de mon père, nous avons joué ensemble étant enfants, et jusqu'à l'âge de quatorze ans nous étions aussi inséparables que deux frères; vous n'avez jamais été mon ennemi, sinon vous ne seriez pas venu me raconter vos malheurs; moi je suis toujours votre ami, sans cela votre tristesse ne m'eût pas fait venir les larmes aux yeux. Donc, j'ai le droit de venir à votre aide dans votre détresse et de vous prêter au moins quelque argent pour vous mettre en voyage; mais comme les bons comptes font les bons amis, je désire que vous me donniez une quittance de la somme que je vous prête. Voici un reçu écrit; signez-le

1. Sorte de pâtisserie sèche faite sans beurre ni lait.

tel qu'il est sans lire la somme; je ne veux pas que vous vous mettiez en route avec huit ou dix florins et que vous vous trouviez dans la gêne; et afin de prévenir toute opposition de votre part, je vous prie, comme ami, de me faire le plaisir de signer sans lire.

Spinael, qui en réalité ne possédait pas un liard et qui peut-être était intérieurement heureux d'avoir eu la chance de trouver un ami assez généreux pour lui prêter de quoi faire son voyage, Spinael, disons-nous, pressa avec effusion la main de l'épicier, prit la plume et signa.

Van Roosemael lui arracha des mains la quittance, leva son verre et s'écria :

— Je bois à votre bonheur dans notre chère patrie, mon ami, et à la prospérité de votre nouveau magasin! Allons, allons, faites raison à cette joyeuse santé! Ne me regardez pas ainsi, ami Spinael, vous êtes dans mes filets. Vous êtes pris, tout ce qu'il y a de plus pris! Hourra! hourra!

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répondit Spinael stupéfait. Vous riez de si bon cœur que j'ai moi-même envie d'en faire autant, mais de quoi est-il question?

— De quoi est-il question? Voyez un peu de quelle somme vous m'avez donné quittance.

En disant ces mots il montra de loin à Spinael le papier et indiqua du doigt un côté sur lequel était imprimé en grands chiffres le nombre 1000.

— Mille florins! s'écria Spinael en s'élançant vers le papier sans pouvoir le saisir, mille florins!

— Oui, mille florins! dit Van Roosemael triomphant et jetant sur la table quelques billets et un sac d'argent. Et voilà la somme!

— Je ne veux pas! Oh! ne me forcez pas à accepter cet argent, dit d'une voix suppliante le bottier auquel l'émotion arracha des larmes abondantes. Oh! ne croyez pas que je sois venu dans un tel but.

— Vous ne ferez cependant pas la sottise de me laisser cette quittance sans prendre l'argent... Mais, écoutez, Spinael, la joie me fait perdre la tête; parlons plus sérieusement. Je suis riche; Siska, mon enfant unique, ne peut jamais se trouver dans le besoin si ce n'est par sa faute; notre boutique rapporte annuellement quelques milliers de florins; nous avons des biens au soleil et de l'argent placé. Que sont donc pour moi ces mille florins? Rien... rien que quelques mois de zèle. Laisserais-je vagabonder et aller à l'aventure mon meilleur ami pour une pareille misère? Écoutez, voici mon projet : vous allez payer vos créanciers; d'ennemis qu'ils sont ils deviendront amis; j'ai au coin de la rue une maison inoccupée, vous allez y demeurer; vous achetez du cuir et prenez des compagnons, je vous aiderai jusqu'à ce que votre commerce soit en train; au-dessus de votre boutique vous ne mettez rien autre chose que : *Jean Spinael, maître bottier;* vous livrez de bonnes marchandises avec loyauté et bonne foi; je vous amènerai assez de pratiques; et comme il n'y a pas de terme de paiement indiqué sur votre reçu, vous pourrez me rendre petit à petit l'argent que je vous prête. Quand vos enfants auront été instruits par le malheur ils re-

viendront d'eux-mêmes et imploreront votre pardon. Et maintenant, ami Spinael, reprenez bien vite votre ancien état, car, dimanche après le salut, nous allons ensemble au Steenenbrug boire une bouteille de bière double, et jouer pendant une heure aux cartes; je vous donne cent points d'avance si vous osez accepter ce défi!

— Oserai-je accepter ce que m'offre votre excellent cœur? s'écria Spinael hors de lui.

— Venez dans mes bras! répondit Van Roosemael. Le bonheur que j'éprouve aujourd'hui vaut plus de dix mille florins. Vite dans mes bras, ami Spinael!

Les deux amis s'embrassèrent avec des larmes de joie et demeurèrent muets quelques instants. Puis, toujours sans parler, ils vidèrent chacun un verre de vin jusqu'au fond.

Au bout d'un instant, Van Roosemael reprit avec plus de calme :

— Spinael, il ne faut rien dire de cela à ma femme, savez-vous! Les femmes sont généreuses aussi, mais à leur manière; elles souffrent rarement que leur mari le soit. Payez-lui, à elle, le loyer de la maison, et faites comme si vous ne saviez rien. Seulement, attention à la jeunesse à la française de triste mémoire!

— Ne craignez rien, mon ami. Un âne ne se heurte pas deux fois à la même pierre : le puits est comblé, le veau n'y tombera plus. Je connais ces beaux oiseaux, et n'ai garde d'oublier leurs airs et leur allure, et je leur en veux tellement que si l'on vient me demander en français une paire de souliers, ce sera auprès de moi une mauvaise recommandation.

— Oh ! oh ! Spinael, il ne faut pas aller si loin. Les Français qui sont fixés à Anvers et y font le commerce me sont tous connus comme des gens très-respectables, et je compte parmi eux bon nombre de mes meilleures pratiques. Mais ces rats pelés qui sont accourus chez nous depuis l'an trente, comme dans un pays de Cocagne, voilà les gaillards sur lesquels il vous faut avoir l'œil. Allons ! nous irons voir votre nouvelle demeure : c'est une belle maison, mon brave. Fourrez-moi en poche cet argent et ces billets.

Quelques jours plus tard Spinael était installé dans l'habitation que Van Roosemael lui avait prêtée ou louée ; le magasin était garni de chaussures et de cuir, deux ouvriers travaillaient avec Spinael. En moins de ques mois il eut de nombreux chalands, tant à cause de la qualité de l'ouvrage qu'il livrait, que grâce aux infatigables recommandations de Van Roosemael. Chaque dimanche les deux amis allaient au Steenenbrug, et faisaient le soir, dans un estaminet ou l'autre, leur partie de *Smousjas ;* en un mot, ils avaient repris toutes leurs anciennes habitudes, et n'eût été le sort des enfants de Spinael, ils n'auraient eu qu'à trouver tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

V

FATS FRANCISÉS, PANIERS PERCÉS.

La scandaleuse conduite et le sort honteux d'Hortense Spinael avaient été mis à profit par le père Van Roose-

mael pour persuader à sa femme de reprendre Siska à la maison; le docteur Pelkmans était venu à son aide dans cette tâche. Enfin, après que Siska eut, pendant trois années entières, goûté l'éducation à la française et qu'elle eut refusé la dernière année de venir passer les vacances chez ses parents, la mère céda au vœu de son mari et du docteur. On écrivit aux maîtresses une lettre de remerciement et l'on prévint Siska que le quinze du mois courant, à quatre heures de l'après-dînée, sa mère irait la prendre au chemin de fer.

Ce jour-là, le temps était serein et beau. Une demi-heure avant l'arrivée du convoi, une femme qui touchait presque à la vieillesse était seule devant les bureaux du chemin de fer; proprement mise, elle était coiffée d'un bonnet garni d'une dentelle de prix et portait un manteau de drap fin. Il était facile toutefois de reconnaître en elle une bonne bourgeoise vêtue de ses habits du dimanche, et qui pour ce motif et pour se prémunir sans doute contre toute chance de mauvais temps, avait emporté avec elle un parapluie d'une dimension extraordinaire. La tendresse maternelle faisait battre bien fort le cœur de la brave femme de Van Roosemael, car c'était elle; elle allait embrasser sa chère Siska, serrer dans ses bras cette fille bien-aimée, et savourer désormais sans relâche la récompense de tous les débats qu'elle avait eu à soutenir, de tout le chagrin dévoré, de toutes les difficultés qu'elle avait eu à vaincre pour lui faire donner une *brillante éducation*. Oh! quelle joie ne sera-ce pas pour elle?

Ah! le convoi siffle au loin. Les hommes de service

accourent de tous côtés, surgissant dans tous les coins, sortant des magasins et des baraques. La voix métallique du gigantesque véhicule fait comme par magie de la station silencieuse le champ d'une mêlée bruyante, et c'est au milieu d'appels et de cris de toute espèce que le convoi s'arrête.

Le sein de la mère se soulève avec plus de force; l'heureux instant est arrivé! La vieille femme se place à l'entrée de la station et interroge curieusement les traits de toutes les femmes qui passent rapidement devant elle. Bientôt les voitures de louage prennent tour à tour leur course vers la ville, les lourds omnibus ferment la marche, et en moins de quelques instants le coursier de fer est remisé, les hommes de service sont rentrés dans leurs trous respectifs, les voyageurs ont disparu, et la station se replonge dans le silence. La mère Van Roosemael voit la barrière se fermer; son cœur se serre de tristesse, un douloureux soupir s'échappe de sa poitrine. Elle n'a pas vu sa chère Siska!. Pourtant elle demeure en place, immobile comme si une force mystérieuse l'eût fixée près de la barrière; peut-être fût-elle restée longtemps ainsi perdue dans ses tristes pensées, si elle n'eût aperçu de loin une jeune femme à côté d'une *Vigilante*[1], dans l'attitude d'une personne qui attend, et promenant ses regards autour d'elle.

Serait-ce bien là sa Siska? Impossible! C'est une riche dame; sa robe de soie d'une couleur changeante laisse à découvert une grande partie de son cou et de ses

1. Nom des voitures de louage en Belgique.

épaules. Il est vrai qu'un fichu de gaze semble vouloir les couvrir, mais il ne les cache pas; à chaque mouvement qu'elle fait, de longues boucles flottent sur ses joues qu'elles encadrent; sur son magnifique chapeau se balancent des plumes légères; sa main tient une ombrelle toute mignonne; quinze boîtes de toute forme et deux grands coffres sont étalés à ses pieds... Ce n'est pas Siska!

Telles sont les remarques que fait la mère Van Roosemael et les pensées qui traversent son esprit agité. Soudain la jeune dame fait un signe d'impatience à la vieille femme, et met par ce geste même ses traits mieux en évidence. Ciel! c'est sa Siska! La pauvre mère, dont la démarche est d'ordinaire si lente, s'élance légère comme une jeune fille, deux larmes jaillissent de ses yeux, un radieux sourire illumine son visage, elle ouvre les bras et s'écrie avec une joie touchante :

— O Siska, mon enfant!

Sans doute le nom de Siska fait honte à la jeune dame, car elle rougit. Mais cette rougeur disparaît bientôt, et elle fait deux pas au-devant de sa mère. Celle-ci veut jeter les bras au cou de son enfant; mais voyez : la jeune fille francisée ne veut pas se donner en spectacle aux curieux; elle saisit la main de sa mère, la retient avec force et se refuse à ses embrassements. Puis elle dit :

— Bonjour, maman. Comment allez-vous? Et papa? Prenez garde, vous marchez sur mes cartons. — Il y a une demi-heure que je vous attends ici.

Ces paroles étaient-elles dures ou inconvenantes?

Elles ne l'eussent peut-être pas été dans d'autres circonstances; mais en ce moment elles percèrent le cœur de l'excellente mère comme autant de coups de poignard. Était-ce en effet le langage que devait tenir Siska après toute une année d'absence? Pas un seul baiser, pas un serrement de main pour celle qui, durant trois ans, avait vécu en querelle avec son bon mari pour complaire à Siska; pour elle qui avait placé tout son espoir dans l'affection dont la paierait en retour son unique enfant! Ce sec et déchirant accueil dut la peiner vivement; car la pauvre femme porta les mains à ses yeux et se mit à sangloter et à pleurer à chaudes larmes.

Tout sentiment naturel n'était cependant pas encore étouffé chez Siska au point qu'elle pût être témoin de la douleur de sa mère sans en avoir pitié; au contraire, son bon caractère prit le dessus. Elle jeta les bras au cou de la bonne femme et l'embrassa sur les deux joues avec une effusion d'autant plus vive qu'elle venait d'une forte émotion. La vieille femme se sentit heureuse et consolée; elle retint son enfant sur son sein et fixa sur ses yeux des regards avides.

— O Siska, ma chère Siska! reprit-elle toute tremblante de bonheur.

De pareils instants prennent une large et durable place dans l'existence humaine, n'est-il pas vrai? Mais, ô malheur, voilà quelqu'un qui rit! Siska l'entend; elle l'entend et remarque une expression moqueuse sur le visage d'un jeune homme qui, spectateur ironique, semble couper court à ses témoignages d'affection. Le rouge de la honte monte aux joues de la jeune demoi-

selle; elle s'arrache des bras de sa mère et reprend sa physionomie indifférente.

Sur ces entrefaites, les boîtes avaient été placées dans la *Vigilante;* le véhicule en fut tellement rempli, qu'il était impossible que deux personnes y trouvassent place encore. Comme Siska tenait infiniment aux mille colifichets qui emplissaient les cartons, et comme elle craignait que ceux-ci ne fussent froissés ou écrasés, elle donna l'ordre au cocher, qui demeurait dans son voisinage, de conduire ses effets à la maison paternelle, et résolut de gagner la ville à pied. Nous tromperions-nous en disant que l'orgueil et la vanité n'étaient pas étrangers à cette détermination, et que la jeune coquette saisissait avec empressement l'occasion d'exhiber sa belle toilette à ses connaissances d'Anvers?

Siska ouvrit son ombrelle, prit un air dégagé, et s'avança vers la ville sans donner à sa mère aucune nouvelle marque d'affection. Madame Van Roosemael fut péniblement affectée de cette cruelle froideur; elle n'osa pas accuser sa fille d'avoir de mauvais sentiments, mais bien que l'amour plaidât dans son cœur en faveur de Siska, elle sentit bien que le docteur ne s'était pas montré mauvais conseiller. Absorbée dans sa triste préoccupation, elle marchait comme une servante qui suit sa maîtresse. Le silence durait depuis quelque temps, et déjà les deux femmes étaient entrées en ville, lorsque Siska, contemplant d'un regard étrange sa mère de la tête aux pieds, lui dit:

— Mais, maman, comme vous êtes vêtue! vous ressemblez à une pauvre idiote avec ce vilain bonnet à

barbes et ce manteau du bon vieux temps. Je suis honteuse devant le monde. Fourrez ce parapluie de curé sous votre manteau, car nous avons vraiment l'air de paysannes qui arrivent de leur village !

Madame Van Roosemael répondit d'une voix calme, mais qui trahissait le chagrin qui navrait son cœur :

— Siska, mon enfant, ne sois pas si difficile ! Je suis habillée comme l'était ma mère défunte; et puis-je aller changer dans mes vieux jours? Ne fais pas attention aux passants; ils n'ont rien à voir à cela; nous ne devons rien à personne.

Tandis que la mère Van Roosemael parlait ainsi, Siska fixait les yeux sur les passants pour voir si les grâces de sa personne faisaient leur effet; elle semblait aux anges quand un groupe de jeunes étourdis, souriant entre eux, semblaient parler d'elle et dire par l'expression de leur physionomie : — Quelle belle personne !

La pauvre mère s'enhardit jusqu'à demander à sa fille si elle ne s'était pas ennuyée au pensionnat, si elle n'aimait pas mieux se trouver à la maison auprès de ses parents, et plusieurs autres choses; mais, quelque effort qu'elle fît pour engager une conversation franche et confiante, elle n'y réussit pas : la légère Siska avait assez à faire de donner à sa démarche l'élégance nécessaire et de recueillir les flatteries qu'elle s'imaginait lire sur les traits des passants.

Sur le marché au lait, un jeune monsieur vint droit à elle, la figure souriante et d'un air si familier, qu'on eût pu croire qu'il était son frère. Madame Van Roosemael ouvrit les yeux aussi grands qu'elle le put et s'efforça de

reconnaître ce jeune homme; elle ne l'avait jamais vu. Celui-ci, sans s'émouvoir des regards interrogateurs de la mère, se planta hardiment devant Siska, et, les lèvres pincées, dit en français :

— Ah! bonjour, mademoiselle Eudoxie! Vous avez quitté le pensionnat? Anvers va avoir le bonheur de posséder une si ravissante personne? Vraiment, c'est une bonne fortune pour nous autres, pauvres jeunes gens, qui déplorons qu'il soit si rare de rencontrer autant de charmes réunis!

Siska lança à son interlocuteur une séduisante œillade, prit un petit air timide et répondit :

— Vous badinez, monsieur Georges! mais comment va votre sœur Clotilde?

— Bien, très-bien, répondit le jeune fat d'un ton indifférent.

Puis donnant à ses traits une expression demi-railleuse, il dit en montrant la brave vieille femme : — Est-ce votre servante?

Cette question fit rougir Siska jusqu'au front; elle avait honte de sa mère, la demoiselle à la française! Il s'écoula quelques instants avant qu'elle répondît, toute pourpre encore et d'une voix contrainte :

— Non, c'est ma mère.

— Ah! ah! s'écria le jeune homme; et se tournant vers la vieille femme il lui dit en lui faisant un salut compassé : — Madame Van Rosmal[1], oserai-je vous présenter mes respects. Vous avez une charmante fille?

1. Prononciation française du nom Van *Roosemael*

La vieille femme ne comprit pas un mot, mais elle s'aperçut assez de ce qui se passait, et vit bien qu'elle était l'objet des impudentes railleries du jeune fat. Néanmoins elle fit une inclinaison de tête en réponse à son salut. Le jeune homme s'éloigna en disant à Siska :

— Pauvre femme ! elle a raison de vous garder sous son large manteau. Il y en a tant parmi nous qui voudraient vous voler. Au revoir, mademoiselle Eudoxie !

La mère avait vu toute cette scène avec une profonde anxiété, et assurément elle eût éclaté en reproches amers si un sentiment douloureux n'eût comprimé sa poitrine. Elle demanda avec un visible dépit :

— Qui donc ce freluquet croit-il que nous soyons? Il te prend sûrement pour une autre, car il te nomme *Eudoxie*, et me dit *madame Van Rosmal!* Comment peux-tu répondre aux bavardages d'un pareil fat, d'un homme que tu ne connais pas?

Ces paroles déplurent à Siska; il était facile de s'en apercevoir à l'expression pincée de sa physionomie, et ce fut pour ainsi dire avec une sorte d'orgueilleuse pitié qu'elle répondit :

— Vous croyez sans doute que j'ai passé trois années dans un pensionnat français pour rester impolie et grossière? Ce jeune homme est une de mes connaissances; sa sœur Clotilde était mon amie et il venait souvent la voir.

— Est-ce par hasard Pierre Vandertangen? demanda la mère.

— Oui, c'est monsieur Vandertangen?

— Siska, Siska, n'as-tu pas honte de faire tant d'em-

barras avec le fils de l'homme qui rase ton père, avec ce fainéant vaurien qui ne sait rien faire autre chose que battre le pavé et manger le peu qu'ont ses parents.

— Écoutez donc, maman, il peut avoir reçu malgré cela une bonne éducation. Il a habité Paris, et bien qu'il ne soit que *coiffeur*, il est bien appris et connaît son monde.

— Ah! cela s'appelle connaître son monde? Ne rien faire, toujours flâner, être le chagrin de ses parents? Eh bien! je te dis, Siska, que je n'entends pas que tu fasses la connaissance de semblables chenapans. Et quant à ton nom, je m'appelle Siska, et toi de même. Dieu sait dans quel almanach de gueux tu as pêché ce ridicule nom d'Eudoxie!

Siska était fâchée. Elle répondit d'un ton piqué :

— Est-ce ma faute que ces demoiselles au pensionnat aient changé mon nom trop commun? et d'ailleurs j'aime mieux me nommer *Eudoxie Van Rosmal* que d'entendre ce plat flamand de paysan *Francisca Van Roosemael* m'écorcher les oreilles.

Mère infortunée! Elle songe en ce moment à la misérable conduite d'Hortense Spinael, et l'angoisse la fait trembler de tous ses membres. Elle eût assurément adressé à sa fille une réprimande plus vive, mais elles touchaient au seuil de la boutique d'épiceries où elles entrèrent. Il ne s'y trouvait personne autre que maître Van Roosemael occupé à moudre du café. Il n'en coûta rien à Siska d'embrasser son père; aucun regard étranger ne pouvait la faire rougir. Le brave homme, en ce premier moment, s'abandonna tout entier à sa tendresse pater-

nelle, et donna un bon et joyeux baiser à sa fille si bien parée. Toutefois ses démonstrations affectueuses furent bientôt interrompues par Siska, qui demanda immédiatement en français :

Maman, ma chambre? Dites, où est ma chambre? Puis-je laisser ces cartons dans le magasin? Cocher, aidez-moi à les porter là-haut!

Une heure après, Siska, enfermée dans sa chambre, déballait ses chapeaux et ses robes innombrables, rangeait ses pots de pommade et ses flacons d'essence, et réparait du doigt ses boucles afin de les faire flotter plus légèrement. On entendait sa voix jusque dans la boutique : elle chantait l'éternel refrain français : *O ma belle, sois moins cruelle*, et ainsi de suite.

Maître Van Roosemael se tenait tout étourdi derrière son comptoir ; l'une de ses mains était lourdement affaissée sur le manche du moulin à café ; de l'autre il se grattait l'oreille comme un homme désespéré ; une profonde et pénible méditation l'absorbait : lui aussi songeait à Hortense Spinael, et il murmurait de temps en temps :

— Imbécile que je suis ! Plût au ciel que j'eusse brisé bras et jambes à ma femme entêtée ! Le docteur Pelkmans avait raison de dire que je me gratterais l'oreille; mais à quoi sert de se lamenter maintenant !

Une anxiété plus vive, une inquiétude plus grande, et surtout d'amers remords de conscience torturaient la pauvre mère. Assise dans un coin de sa sombre cuisine, en proie à la plus cruelle douleur, elle pleurait par intervalles et d'autant plus abondamment que ses réflexions étaient plus tristes.

Malheureusement larmes et plaintes ne produisirent pas plus d'effet que les avis et les prières : tout fut inutile. Siska persista à faire selon son bon vouloir. Néanmoins l'affection maternelle reprit peu à peu le dessus chez madame Van Roosemael, et grâce aux efforts qu'elle dut faire pour protéger Siska contre son père irrité, elle finit par ne plus rien voir de foncièrement mauvais chez sa fille : celle-ci avait bien des caprices et des boutades, mais le tout sans qu'il y eût grand mal. Par cette indulgence la mère rendit la fille plus affectueuse envers elle, et se consola en disant aux pratiques :

— Notre Siska est bien instruite, voisin. Elle sait son français mieux que son flamand. C'est une perle de femme !

De même que toutes les jeunes filles de la bourgeoisie élevées dans un pensionnat français, Siska possédait une fort jolie instruction. Du français elle savait juste ce qu'il faut pour échanger des paroles vides de sens, et parler *amour* et *toilette*. Même dans cet ordre de conversation elle tirait singulièrement la langue française par les cheveux ; mais son aplomb et sa tournure dégagée faisaient passer facilement par-dessus les défauts de son élocution. Elle ne savait pas l'arithmétique ; c'est là une science beaucoup trop difficile pour des jeunes filles aussi délicates ; donc Siska ne savait pas faire une addition, bien qu'elle en sût assez en matière de chiffres pour ne pas ignorer que lorsqu'on a trois amoureux on peut en perdre un sans pour cela se trouver tout à fait délaissée. En fait de géographie, elle avait

retenu que Paris est la plus belle ville du monde, le paradis des jeunes filles, où l'on joue et danse toujours, où il y a dix fois plus de théâtres que d'églises, où l'on invente les modes et les pommades, etc.; nous en passons et des meilleures. La mythologie ne lui avait rien appris, sinon que la déesse de l'amour s'appelle Vénus et que le petit Cupidon est son fils. Elle connaissait de plus les noms français de tous les vêtements féminins, de toutes les étoffes, de toutes les pommades, essences et produits empestés de la parfumerie, de tous les petits pâtés et petites tartes du monde. Voilà en quoi consistait l'instruction de Siska. Était-ce une perle de femme ou une étourdie à la française?

Le père Van Roosemael n'eût pas fait à cette question une réponse favorable, ainsi qu'il ressort des paroles suivantes qu'il adressait vers cette époque au docteur Pelkmans :

— Si nous avions suivi votre conseil, docteur, notre Siska se tiendrait aujourd'hui heureuse et modeste, derrière son comptoir. Elle nous aimerait de bon cœur, et nous travaillerions avec plaisir pour lui laisser après nous un bon héritage et une boutique bien achalandée; et maintenant que se passe-t-il? Elle est assise derrière le comptoir avec un tablier de soie, les cheveux bouclés et sans bonnet; elle bavarde et jase tout le long du jour avec de jeunes blancs-becs et des rats pelés, qui, sous prétexte d'acheter des cigares, envahissent ma maison et en chassent les bons bourgeois. J'ai déjà perdu la moitié de mes pratiques : ami Pelkmans, quand je serai mort la boutique de mon père s'en ira à rien; car Siska

ne voudra jamais épouser un jeune homme de sa condition, et dites-moi, de grâce, à quoi sont bons tous ces jeunes fats qui paradent en habits de papier mâché? Vous aviez raison, docteur, une solide éducation flamande eût fait de ma Siska une habile et économe ménagère; elle connaîtrait beaucoup plus de choses utiles qu'elle n'en connaît; elle serait demeurée pieuse et modeste; mais non, il lui fallait aller dans un pensionnat et apprendre le français. Voyez-vous, il est possible qu'une pareille éducation convienne à la fille d'un gentilhomme, et cependant je ne puis le croire. Mais ce que je sais mieux, c'est qu'une telle éducation est la perte d'une fille de la bourgeoisie. Mais qu'y faire, docteur? Quand le veau est noyé on s'avise seulement de combler le puits, et l'on se gratte l'oreille, comme vous dites.

V

MIEUX VAUT SE REPENTIR TARD QUE JAMAIS.

Dès le premier jour de son retour à la maison paternelle, Siska s'était mise à tout y blâmer. Les bons parents ne pouvaient rien faire qui ne fût vulgaire, mauvais ou inconvenant; et la demoiselle possédant à fond mille procédés plus habiles les uns que les autres maniait et faisait fléchir la volonté de son père et de sa mère comme de la cire molle.

Oh! elle ne pouvait dîner avant trois heures : elle n'avait pas un estomac de paysan! En apprenant cette nouvelle le père se mit en colère, la mère eut un grand

chagrin; tous deux pendant leur vie entière avaient toujours dîné à la même heure, et ils s'effrayaient d'un changement aussi capital, changement qui devait bouleverser toutes leurs occupations; mais Siska se mit à bouder et à faire la moue; cela ne servit de rien, bien que cette fois la mère par pitié vînt en aide à la fille. Alors Siska tomba en syncope; elle eut de terribles attaques de nerfs et parut faire son paquet pour déménager dans l'autre monde. Un médecin à la française, expert dans les maladies particulières aux jeunes personnes bien élevées, vint dire tant d'affreuses choses sur les nerfs des femmes, que les parents de Siska, saisis d'anxiété, résolurent de dîner à trois heures. Combien néanmoins n'eurent-ils pas souvent à souffrir de la faim, eux qui se levant toujours à quatre ou cinq heures du matin devaient jeûner si longtemps, tandis que l'oisive Siska prenait ses aises et ne descendait jamais de sa chambre avant neuf heures.

Et la cuisine donc? Quelle misérable cuisine! Toujours des pommes de terre, des choux de Savoie, de la viande de bœuf bouillie ou rôtie; toujours la même chose! De temps en temps Siska est si faible et si languissante! Il lui faudrait un pigeonneau ou quelques petits oiseaux; cela conviendrait mieux à son goût et lui ferait du bien. Ses poches sont toujours remplies de pastilles de menthe et de citron, et non sans cause, car l'infortunée enfant souffre de mille maux, mal à l'estomac, mal au cœur, mal à la tête, mal aux nerfs, mal partout... Oh! la pauvre fille!

Elle n'ira pas avec sa mère à la messe de six heures;

en hiver il y fait trop froid, en été elle ne veut pas se trouver au milieu des gens vulgaires qui y assistent; elle serait capable de s'en trouver mal. La grand'messe dure beaucoup trop longtemps : elle aurait les pieds gelés sur les dalles bleues. Mais la messe d'un quart d'heure [1] voilà son affaire : elle y voit de belles *toilettes* et se promet de les singer. En sortant de l'église elle peut faire un tour de promenade sur la place et y montrer sa nouvelle mantille à la jeunesse de *bon ton* (bon nombre de tailleurs, de fabricants de cigares et de laquais de grande maison).

Voyez, elle a forcé sa vieille mère à échanger son bonnet à dentelles contre un chapeau de soie et à lacer des bottines à ses pieds; sans cela elle n'eût plus voulu sortir avec la brave femme. Mais quel air piteux a la mère Van Roosemael sous son toit de carton! Elle se gratte continuellement les oreilles, car celles-ci ne sont pas encore habituées à être comprimées et elle peut à peine faire trois pas sans secouer les pieds comme si elle s'était fourvoyée dans un tas d'ordures; les lacets des bottines ne peuvent faire connaissance avec ses jambes. Pauvre femme! les voisins se rient d'elle, tandis qu'elle sue à grosses gouttes et voudrait, dans sa confusion, s'enfoncer sous le pavé. Mais n'oubliez pas que c'est pour sa fille qu'elle souffre tout cela, et qu'il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce qu'elle dévore sa douleur sans se plaindre.

1. Le dimanche à midi se dit, à la cathédrale d'Anvers, une messe nommée la *messe d'un quart d'heure*, parce qu'elle dure à peine ce temps. Ceux qui se lèvent tard ou qui ont à faire parade d'une belle toilette, vont à cette messe.

Quant au père Van Roosemael, il est encore plus tourmenté que sa femme par la capricieuse Siska; il avait toujours été maître chez lui et avait conduit ses affaires avec tant de prudence que celles-ci n'avaient jamais été en arrière une seule fois en sa vie. Il prévoyait maintenant que l'écheveau allait s'embrouiller; mais il n'avait pour ainsi dire plus le droit de parler; ce qu'il trouvait bon sa fille l'improuvait, et il n'était pas rare qu'elle osât dire qu'il avait des idées bornées. Si le brave homme prenait la chose en mauvaise part, toute la maison était en émoi, lui d'un côté, Siska et sa mère de l'autre. On le sait, du moment qu'il s'agit de gourmander et de quereller, l'homme n'est qu'un enfant impuissant en comparaison de la femme; il se fait quelques pintes de mauvais sang, frappe quelques coups de poing sur la table, grince un peu des dents, mais a-t-il jamais eu le dernier mot?

Le docteur Pelkmans avait été lui-même tellement harcelé et lassé qu'il avait pris la maison Van Roosemael en aversion et craignait d'y mettre encore les pieds.

Le père Van Roosemael n'avait pas été élevé au milieu des querelles et des disputes; il estimait la paix et une tranquille affection le plus grand bonheur de la terre; aussi laissa-t-il enfin bien des choses se faire contre son gré pour ne pas susciter d'inutiles discussions. Néanmoins cette éternelle contrainte et le soudain changement survenu dans le train de sa maison remplissaient son âme d'une profonde tristesse, et il arrivait fréquemment que l'une ou l'autre de ses connaissances le saluât en ces termes :

— Mais, Van Roosemael, comme vous êtes maigri! Avez-vous été malade?

Le brave homme avait réussi à l'emporter jusqu'ici sur un seul point, à savoir les diatribes que Siska dirigeait contre la boutique même. Oh! cela devrait être changé! Dans ces cas-là Siska rencontrait plus de difficultés et il lui fallait recourir à plus de ruses. Le père Van Roosemael avait été élevé derrière ce comptoir, la chaise sur laquelle sa mère l'avait allaité s'y trouvait encore; il avait souri à ces barils, à ces caisses, avant qu'il sût parler. Il n'y avait pas une crevasse, pas une marque qui ne lui rappelât un heureux souvenir : à l'occasion de cette tirelire écornée, son père, à la veille de mourir, lui a adressé une si bonne admonition sur l'économie, qu'elle s'est empreinte dans son esprit en traits ineffaçables; ces taches noires sur ce baril vert y ont été imprimées par ses petites mains d'enfant, parce que sa bonne mère en tirait de temps en temps pour lui un morceau de sucre, et lui s'efforçait souvent de décider par ses caresses le petit tonneau à s'ouvrir. Sur ce bac de bois sont gravées deux lettres : J-S... Elles signifient Jean-Siska et sont là en mémoire de son premier, de son unique amour. En un mot, cette boutique était sa patrie, son univers; tout ce qui s'y trouvait faisait partie de son existence, de sa vie.

Aussi qui dirait quels torrents de larmes a versés Siska, combien souvent elle est tombée en faiblesse, combien d'attaques de nerfs elle a eues pour briser l'inflexible volonté de son père et obtenir de lui que la boutique soit restaurée à la française? Cela dura une année

entière : douze longs mois de querelles, de chagrins domestiques, de douleurs pour les parents de Siska s'écoulèrent avant que le vieux Van Roosemael laissât pencher la tête comme un soldat vaincu et dît, les larmes aux yeux : « Faites donc comme vous l'entendez ! »

Mais ce mot qui lui perça le cœur comme si c'eût été sa propre condamnation, brisa en même temps son âme et son corps; il se mit à languir, devint pâle, s'affaiblit de jour en jour et parut marcher vers sa tombe, rongé par un mal mystérieux. Souvent Siska tremblait comme un roseau quand l'œil brillant de son vieux père attachait sur son œil un regard accusateur; mais le pauvre homme à bout de forces, épuisé, ne disait rien, et contemplait fixement les ouvriers occupés à bouleverser sa chère boutique. Il vit anéantir successivement tous ses chers souvenirs, et à mesure que l'un d'eux disparaissait sous la brosse du peintre ou le rabot du charpentier, sa respiration était plus courte et sa vie s'abrégeait.

Bientôt la modeste boutique fut transformée en un superbe magasin; le cuivre étincelait partout; sur le comptoir étaient peints de petits anges occupés à moudre du café, à fumer des cigares, à peser du tabac; les vitrines étaient grandes comme des miroirs et couvertes d'inscriptions en français. Le gaz éclairait tout cela : une fille de boutique et un garçon de magasin se tenaient les bras croisés derrière le comptoir, et Siska ou mademoiselle Eudoxie Van Rosmal, assise sur un haut tabouret dans l'embrasure de la fenêtre, lisait un roman français.

Cet état de choses dura longtemps, au grand chagrin du père découragé. Enfin le pauvre homme en vint à

paraître indifférent à tout, même à l'amitié de Spinael. Celui-ci, sur le conseil de Van Roosemael, avait entrepris le commerce des cuirs, et avait gagné beaucoup d'argent en peu de temps, tellement qu'il eût été en état de rendre les mille florins empruntés à Van Roosemael, si celui-ci n'avait obstinément refusé de les accepter. Il n'avait encore rien appris sur le compte de ses enfants.

Tandis que tout allait sans ordre dans la boutique et que la caisse se vidait grand train, le père Van Roosemael gisait malade sur son lit; mais comme il ne se plaignait d'aucun mal ni d'aucun malaise grave, on croyait ou l'on se plaisait à croire que c'était une indisposition ordinaire et l'on se contentait d'avoir bien soin de lui.

Un matin pourtant il demanda qu'on allât appeler le docteur Pelkmans et Spinael.

Ce dernier était précisément à Cologne pour affaires de commerce.

Le docteur vint sur-le-champ et demeura longtemps seul avec le malade. Ce qui se passa entre eux et ce qu'ils se dirent, nous ne le savons pas. Après une heure environ on entendit des pas dans l'escalier et le docteur parut sur le seuil du magasin. Son visage était d'une pâleur mortelle, pâleur que faisait ressortir d'une manière effrayante le collet sombre de son manteau; ses yeux étincelaient et ses joues frémissaient convulsivement comme celles d'un homme en proie à une violente colère; sous son manteau entr'ouvert on voyait son poing violemment serré. Dès son entrée dans la bou-

tique son regard enflammé s'était dirigé comme une flèche acérée sur les yeux de Siska ; il passa comme un spectre derrière le comptoir, et s'avança vers la jeune fille. Celle-ci, pleine d'inquiétude et d'anxiété, tendit les deux mains en avant comme si elle voulait écarter d'elle cette lugubre apparition ; mais la main du docteur s'ouvrit, saisit le poignet de la jeune fille, le serra à le briser, et il s'écria d'une voix terrible :

— Votre père va mourir, coupable enfant ! Vous l'avez tué !

Il la laissa tomber évanouie sur sa chaise, sortit de la maison pour aller chercher un prêtre, et revint bientôt après avec le viatique.

Lorsque le malade eut reçu les derniers secours de l'Église et que le prêtre fut parti, il dit avec un soupir :

— Docteur, je veux voir mon enfant, ma Siska... Mais pardonnez-lui, ne l'affligez pas par des paroles trop sévères.

— Je vais la chercher ; mais il faut qu'elle soit punie, qu'elle soit brisée... Peut-être du haut du ciel votre regard pourra-t-il descendre sur votre fille vertueuse et repentante.

En disant ces mots, le docteur ouvrit la porte de la chambre, et se rendit à la cuisine. La mère et la fille, le front dans les mains, pleuraient à chaudes larmes ; la navrante douleur de Siska eût attendri un cœur de pierre ; sanglots, cris, plaintes déchirantes s'échappaient de sa poitrine... Ah ! cette fois son désespoir n'était pas feint. Les paroles foudroyantes que le docteur avait fait retentir à son oreille, comme l'anathème de Dieu irrité,

avaient violemment arraché le voile qui l'aveuglait. Le nom de parricide qui resplendissait sans cesse en lettres de flamme devant ses yeux, brûlait son âme comme une étincelle du feu infernal qui l'attendait. Le pas lourd du docteur lui fit lever la tête avec effroi. Oh ! le voilà encore devant elle le ministre des vengeances du Seigneur ! son œil perçant pénètre jusqu'au fond de son âme; sous son puissant regard elle sent ses forces défaillir, un frisson glacial fige le sang dans ses veines... Mais elle s'arrache enfin à cette fascination, s'élance vers le docteur, tombe à genoux à ses pieds, et les bras levés vers le ciel elle s'écrie :

— Votre colère est juste ! Je suis une coupable et misérable créature... Mais, au nom de mon père mourant, grâce... grâce pour moi !

Deux larmes brillantes coulèrent sur les joues du docteur ; ses traits perdirent soudain leur expression courroucée pour ne garder que celle de la plus profonde tristesse. Il s'approcha de la jeune fille suppliante, lui prit la main et dit, sans la relever du sol :

— Siska, malheureuse enfant, vous avez terriblement péché envers Dieu, car Dieu a dit : Aimez votre père et votre mère; et vous, qu'avez-vous fait? Non, non, ne craignez rien, je ne répéterai pas cet affreux mot. Rachetez votre crime, Siska; il y a encore un moyen de vous réconcilier avec Dieu et avec votre père. Allez à lui, il vous appelle, mourant, — mais prenez-y garde ! s'il quitte ce monde sans emporter la conviction que vous êtes repentante et convertie, s'il rend l'âme sans consolation, sans paix et sans espoir en vous... alors la

malédiction du Seigneur vous poursuivra jusqu'au delà de cette vie.

Quelque amères, quelque douloureuses pour son cœur que fussent ces paroles, Siska parut y puiser plus de courage ; elle couvrit d'ardents baisers les mains du docteur, se releva vivement, et s'écria en s'élançant vers la chambre de son père :

— Merci ! merci !

... Faut-il peindre le moment solennel de la mort du père, et le désespoir de la fille ! Dois-je vous montrer Siska sanglotant et les cheveux épars, versant un torrent de larmes, et dans son inexprimable douleur, se heurtant la tête jusqu'au sang contre le lit de mort de son père, cherchant à anéantir sa fatale beauté et labourant ses joues avec ses épingles, déchirant, foulant aux pieds, détruisant tout ce qui tenait à sa vanité et à sa coquetterie ? Oh ! non ! cette scène est trop cruelle, trop pénible !

Voyez ! le père va mourir, mais une expression d'ineffable félicité fait ressembler sa figure à celle d'un saint. Ses yeux qui s'éteignent sont fixés avec amour devant le lit. Siska, agenouillée, tient sa mère enfermée dans ses bras, elle la couvre de tendres baisers et implore son pardon ; l'émotion arrache des larmes au docteur, qui se tient debout auprès de ce groupe. Le mourant voit ce tableau ; il laisse tomber sa main défaillante sur la tête de son enfant, et au moment où son âme déploie ses ailes et va remonter vers les cieux, il dit :

— Sois bénie, sois bénie... ô Siska... mon enfant !

La boutique centenaire de Van Roosemael est aujourd'hui fermée. La mère et la fille vivent dans l'isolement et le repentir; elles se souviennent avec horreur de la cause de leurs malheurs et ajoutent à leurs litanies ce verset significatif : *De l'immoralité française délivrez-nous, Seigneur !*

Cher lecteur, j'ai l'espoir que ce véridique récit a su captiver votre indulgente attention, et dans ce cas, peut-être serez-vous curieux de voir Siska Van Roosemael. Si vous avez en effet ce désir, allez le vendredi, vers six heures du matin ou un peu plus tard, à l'église des Dominicains; ouvrez la porte à droite et traversez l'emplacement de l'ancien cimetière jusqu'au caveau situé au-dessous du calvaire et consacré aux âmes du purgatoire. Là vous verrez une jeune femme agenouillée, entièrement enveloppée dans un manteau noir, le capuchon rabattu sur le visage. Si vous écoutez attentivement, vous entendrez les grains d'un chapelet se dérouler entre ses doigts et de temps en temps s'élever un profond soupir comme la plainte d'une des âmes en peine. La jeune femme demeurera immobile, et dans la pénombre on la prendrait pour la statue de la prière. Si vous la voyez enfin se lever, poser un long baiser sur la main d'une des âmes suppliantes, et s'éloigner à pas lents du caveau sans paraître vous avoir remarqué, dites-vous hardiment : J'ai vu Siska Van Roosemael!

Je ne vous montrerai pas la fille de Spinael : il est des lieux qu'on ne peut nommer. Quant à son frère, il ne manque pas de prisons en France pour les fripons et les coquins.

FIN DE LA FILLE DE L'ÉPICIER.

QUINTIN METSYS

Vers l'année 1480, s'élevaient, dans le voisinage des prairies de l'hôpital, plusieurs petites maisons qui appartenaient au couvent des sœurs vouées au soin des malades, et étaient louées à de pauvres gens. La plupart de ces maisons étaient habitées par des compagnons de métiers qui épargnaient à grand' peine sur leur salaire de quoi payer le loyer de la semaine, ou par de vieilles gens réduits à vivre, avec la plus stricte économie, de l'argent qu'ils avaient amassé dans leurs jeunes années.

Dans l'une des moins caduques de ces maisons demeurait, à cette époque, une veuve avec son fils unique. Bien qu'elle ne possédât rien au monde, la joie et le bonheur n'en avaient pas moins toujours habité sous

son toit : elle supportait sa pauvreté avec la plus grande patience, et n'eût pas échangé son humble condition contre une meilleure en apparence. La laborieuse activité de son fils et la douce affection qu'il lui portait, telle était la source de son bonheur. Comme elle avait concentré tous les sentiments de son cœur aimant sur lui, s'en voir aimée suffisait à sa félicité. A toutes ses prières, à toutes ses aspirations se mêlait le nom de son enfant, et l'amour qu'elle lui avait voué était si immense que sa propre personnalité s'y abîmait tout entière. Le fils, qui payait sa mère d'une tendresse égale, travaillait jour et nuit afin qu'elle ne manquât de rien, et pour peu qu'il surprît en elle quelque désir, il redoublait d'activité, il prodiguait ses sueurs jusqu'à ce qu'il fût assez riche pour pouvoir lui donner l'objet souhaité. L'ardeur qu'il apportait au travail l'avait rendu si habile dans son métier de forgeron, que personne ne surpassait son adresse ni ne pouvait se vanter de faire d'aussi beaux gains que lui. C'était là une des raisons pour lesquelles l'habitation de la veuve était ornée avec plus de goût que les autres, et elle-même considérée comme une des locataires le plus à leur aise des maisonnettes appartenant aux sœurs hospitalières. Son fils, qui prenait à son labeur un extrême plaisir, était toujours gai et chantait sans cesse; aussi avait-on oublié son véritable nom pour lui donner celui de *joyeux forgeron*.

Depuis quelques mois toute cette joie, tout ce bonheur avaient disparu de la maison de la vieille veuve; maintenant on y versait des larmes, on n'y entendait que des soupirs, et déjà les voisins ne songeaient plus

aux chansons du joyeux forgeron qu'à titre de souvenirs de jours plus heureux.

C'était un lundi; la veuve, les joues baignées de larmes, était assise auprès du lit sur lequel son fils était étendu. Le robuste jeune homme qui, pendant tant d'années, avait manié le marteau avec aisance et légèreté, qui, pour sa mère, avait répandu tant de sueurs, semblait changé en un squelette décharné. On pouvait sur son cou nu suivre le jeu des muscles amaigris; les clavicules apparaissaient sous la peau aussi visibles que si elles n'eussent été recouvertes que d'un voile transparent; tout son corps semblait consumé par le mal. Son visage ne portait pas le moindre signe de souffrance; seulement une profonde tristesse s'y peignait, et l'on pouvait lire mille paroles déchirantes dans les yeux abattus qu'il tenait fixés sur sa mère. De temps en temps toutefois une expression de bonheur venait encore illuminer son pâle visage : ce n'était pas un sourire, mais quelque chose d'incompréhensible, une secrète pensée qui donnait plus d'éclat à son regard et semblait l'éloigner de la tombe ouverte devant lui; alors la mère affligée, voyant le rude combat engagé dans l'âme de son fils entre l'espérance, l'amour et de mortels tourments, saisissait sa main osseuse et soupirait pleine d'inquiétude; un seul mot s'échappait de ses lèvres : le nom de son fils mourant:

— Quintin! ô Quintin....

Après qu'ils se furent contemplés longtemps ainsi, la veuve se mit de nouveau à verser d'abondantes larmes, et dit enfin d'une voix étouffée :

— Quintin, mon pauvre fils, ne désires-tu rien? N'as-tu pas soif?

— Non, ma mère; mais vous? Je ne vous vois rien manger! Vous pleurez sur moi pendant des jours entiers, et vous faites tort à votre santé. Oh! que je suis malheureux! Je mourrai, je le sens bien, non pas de la maladie de mon corps, celle-là pourrait peut-être épargner ma vie; mais il y a une chose, ô mon Dieu, une chose qui depuis longtemps me pousse vers la tombe, qui m'ôte tout repos pendant la nuit, qui me fait désirer la mort pendant le jour. O ma mère, ma mère! »

Et un torrent de larmes coula sur ses joues desséchées par la fièvre.

La veuve se leva, et se faisant violence pour dissimuler sa tristesse, elle serra dans ses bras avec une douce passion le corps épuisé de son fils, et étancha les larmes sous ses baisers.

— Quintin, dit-elle, oh! dis-moi ce qui te déchire ainsi le cœur! Confie ce secret à ta mère! Peut-être saurai-je guérir le chagrin qui te mine. Et alors, Quintin, peut-être ne seras-tu pas perdu pour moi. Ah! si cela se pouvait!

Quintin garda le silence; seulement son regard s'attacha plus fixement encore sur les yeux de sa mère, sans que les pleurs cessassent de couler abondamment sur ses joues.

— Dis-moi donc, reprit la mère, dis-moi le secret que renferme ton cœur! Je t'en supplie, parle, au nom de Dieu!

Un soupir, triste comme un gémissement, s'échappa

de la poitrine de Quintin : il se couvrit le visage des deux mains et dit d'une voix qui trahissait une si violente émotion qu'on pouvait craindre que sa vie ne se brisât :

— Vous avez faim, ma mère ! Depuis trois jours vous n'avez pas mangé. Croyez-vous que je ne le sache pas? Oh! sûrement, j'en mourrai.... Je vous vois dépérir, vous n'êtes plus qu'une ombre.... et c'est pour moi que vous souffrez, pour moi seul !

— N'est-ce que cela? répondit la mère avec courage et presque avec un joyeux orgueil. Va, console-toi alors et ne te fais pas tant de chagrin. Souffrir de la faim pour toi, mon Quintin! pour toi! Oh! que Dieu me soit témoin que la seule consolation qui me reste sur la terre est de souffrir pour mon enfant !

— Avoir des bras qui sont bons à quelque chose! s'écria Quintin avec désespoir; soupirer après le travail comme après le bonheur, et savoir que sa mère dépérit de faim, sans pouvoir lui gagner un morceau de pain noir! Mon Dieu, je serais indigne de votre miséricorde, si je ne mourais pas !

Cette exclamation avait beaucoup fatigué le malade; aussi sa tête, un instant soutenue par l'exaltation, s'affaissa-t-elle sans force; il reprit avec plus de calme :

— Mais, ma mère, ne nous reste-t-il donc rien qui ait quelque valeur? rien qui puisse s'échanger contre un morceau de pain?

— Rien, mon fils, répondit tristement la vieille femme; j'ai tout vendu; ne songe plus à ce moyen de salut.

L'infortuné Quintin se tordait dans son lit avec un si

violent désespoir que l'on entendit ses os craquer sous la couverture.

— Vous mourrez donc de faim ! s'écria-t-il avec rage ; moi qui déjà touche à la mort, je vous verrai succomber à côté de mon lit. Oh ! non, cela ne sera pas ! Oh ! je vais me lever et vous montrer ce que peut pour sa mère l'amour d'un fils.... Donnez-moi mes habits, et si, avant deux heures vous n'avez pas mangé, que Dieu me punisse du feu éternel !... O ma mère, ma mère, le doux Jésus ne s'est pas irrité de mes coupables paroles !... Je me sens des forces ! Je renais !

On eût dit en effet que le jeune Quintin venait d'échapper soudain à l'étreinte de la maladie ; il remua les bras comme un homme qui se prépare à un travail pénible, et ses mouvements étaient si libres, si énergiques que sa mère ne savait que penser d'un tel changement ; elle n'osait s'abandonner tout à fait à l'espoir de voir un miracle s'accomplir chez son fils et demeurait stupéfaite, incertaine, à le regarder d'un œil ébahi.

Cependant Quintin avait mis ses vêtements avec une promptitude extraordinaire ; mais quelque effort qu'il fit pour surmonter la faiblesse de son corps, on voyait bien qu'il ne s'était opéré que peu de changement dans son état ; bientôt, en effet, ses mouvements devinrent plus lents, son haleine plus courte ; vaincu, épuisé, il embrassa une fois encore sa mère en tremblant, et poussant une exclamation de désespoir, il s'affaissa sur une chaise.

— O ma mère chérie, s'écria-t-il, je voulais aller travailler pour vous, mais.... je ne puis pas !

En ce moment la porte de la maison s'ouvrit et une religieuse du couvent entra, un panier au bras.

— Mère Metsys, dit-elle, j'apporte quelque chose pour notre malade Quintin. Mais qu'y a-t-il donc, mes bonnes gens? Quel malheur est arrivé ici, que vous soyez là à pleurer tous les deux?

Ni la mère ni le fils ne répondirent à cette question. Comme c'étaient d'honnêtes gens, et qu'ils n'avaient jamais imploré le secours d'autrui, la honte les empêchait de faire connaître leur détresse. Où est l'ouvrier laborieux qui pourrait dire, sans en souffrir, d'un voix suppliante : J'ai faim!

La sœur ne prit pas garde au silence de ces infortunés; elle déposa sur une table le panier qu'elle portait et en tira une bouteille, puis elle versa dans un verre un bon coup de vin rouge.

— Quintin, dit-elle avec gaieté, voilà qui vous donnera du courage et vous fortifiera : tenez, videz-moi cela!

— Si ma mère boit ce verre, dit Quintin avec une physionomie suppliante, je promets d'assister à dix messes pour vous, sœur Ursule.

— Buvez, reprit la sœur, je donnerai aussi un verre à votre mère.

— Oh! dans ce cas, j'assisterai à vingt! s'écria le forgeron ému et les yeux remplis de larmes de joie.

Quand tous deux, pressés par tant d'instances, eurent pris chacun un verre de vin, la sœur mit son panier sous les yeux de Quintin en disant :

— Oh! j'ai bien autre chose encore!... Voyez un peu.

A peine Quintin eut-il jeté un regard dans le panier qu'il leva les bras au ciel et s'écria :

— Bonne Ursule, vous ne savez pas ce que vous nous apportez. J'oserai pourtant vous le dire à vous, à vous qui, comme un ange de miséricorde, venez nous soulager et nous consoler. Ma sœur.... ma sœur, ma vieille mère n'a rien mangé depuis trois jours et elle se meurt de faim !

— Seigneur Dieu ! est-il possible ? s'écria la religieuse. Dépêchez-vous donc ; voici pour vous un pain de pur froment et un bon morceau de viande.

L'émotion de la veuve était si grande qu'elle ne put toucher au pain, ce qui, du reste, n'était plus aussi nécessaire, car le vin qu'elle avait bu lui avait rendu quelques forces. Pendant que la religieuse l'engageait à manger, Quintin avait insensiblement attiré à lui une des mains de la sœur Ursule, sans que celle-ci s'en fût aperçue. Mais au bout de quelques instants, elle retira vivement cette main, car elle y avait senti un souffle ardent.

— Mais, Quintin, s'écria-t-elle, que faites-vous donc ?

— Pardonnez-moi, ma sœur, dit le jeune homme ; oh ! ne vous fâchez pas si j'ai mouillé votre main de mes larmes ; ce sont des larmes de reconnaissance et de respect !

La nonne rougit, saisie d'un sentiment de confusion, car le regard de Quintin se fixait sur elle animé d'un feu extraordinaire ; on eût dit qu'il était en adoration devant elle. Pour échapper à cette situation qui l'em-

barrassait, elle se mit tout à coup à parler d'autre chose.

— Oui, mère Metsys, dit-elle, il y a beaucoup de gens malades en ce moment; et même ici, dans le voisinage, il y en a trois qui sont au lit : le tisserand Veken, le charpentier Balens et Hans le tapissier. Je porte aussi aux deux premiers quelque petite chose, quand je puis l'obtenir; mais le tapissier Hans travaille sur son lit pour notre couvent....

— Que fait Hans pour votre couvent, ma sœur? dit Quintin en l'interrompant précipitamment.

— Il peint des images imprimées pour des lépreux, répondit-elle; il ne s'en acquitte pas très-bien, mais, comme il est malade, nous n'y regardons pas de près... Tenez, en voilà justement que je viens de prendre chez lui.

Elle tira du panier un paquet d'images et les donna à Quintin qui les examina une à une.

— Ma sœur, dit-il enfin, il me semble que je saurais faire mieux que cela.

— Oh! vous voulez rire, Quintin! Hans le tapissier tisse tous les jours des dessins dans ses tapis; c'est ce qui fait qu'il s'y connaît un peu; mais vous qui êtes forgeron, comment cet ouvrage vous conviendrait-il?

Quintin se leva vivement, et s'adressant à la sœur, il dit avec fierté :

— Sœur Ursule, il n'y a ni forgeron, ni tapissier, ni peintre qui sache faire une pompe comme celle que Quintin Metsys a faite sur le marché aux Souliers! C'est vrai, je ne me suis jamais servi de couleurs, et peut-être

gâterai-je d'abord quelques images; mais n'oubliez pas, ma sœur, qu'un fils qui travaille pour sa mère n'est pas un ouvrier ordinaire. Peut-être réussirais-je, il y a là quelque chose qui me le dit.

— Eh bien, Quintin, voici des images. Essayez ce que vous pourrez faire. Que votre mère m'accompagne au couvent, je lui donnerai des couleurs et des pinceaux.

— Allez, ma mère, allez vite, s'écria Quintin transporté. Oh! je vais pouvoir travailler, et si je réussis, je guérirai, bien sûr, car vous ne souffrirez plus de la faim par ma faute. Allez vite!

Quand sa mère fut partie avec la sœur, il prit les images l'une après l'autre en pensant aux couleurs dont il en peindrait les différentes parties : ici du bleu, là du jaune, ici du rouge ou du vert. Cette méditation solitaire lui enflamma tellement la tête que ses joues amaigries trahirent encore le reste d'un sang généreux; il promenait son doigt sur les figures comme s'il était déjà occupé à les peindre. Les images qu'il avait sous les yeux étaient bien loin d'être bonnes et leurs défauts n'échappaient pas à Quintin; car, pendant ses années d'apprentissage, il s'était familiarisé avec le dessin; les travaux d'art qu'il avait exécutés en fer témoignaient assez de son expérience et de son goût.

Lorsque sa mère fut de retour avec les couleurs, il se remit au lit, disposa devant lui une planche carrée, et, à demi assis, commença à peindre. La vieille veuve était tellement curieuse de voir le résultat du travail de ce fils si dévoué, qu'elle suivait avec une attention

pleine d'anxiété tous les mouvements du pinceau.

Quoique Quintin travaillât très-lentement, au bout d'une heure il eut cependant couvert une image des plus belles couleurs et des teintes les plus délicates. Ravi de son propre ouvrage, il s'écria :

— O ma mère, voyez, je serai bientôt guéri; cela dépasse mon attente.

La vieille femme ne connaissait rien à l'art sur lequel Quintin consultait son jugement; mais elle se laissa séduire par l'éclat des couleurs et s'arrêta stupéfaite, muette d'admiration devant l'image peinte.

— Quintin, s'écria-t-elle tout à coup, si je la portais au couvent pour la faire voir?

— Tout à l'heure, mère, quand j'en aurai fait quelques-unes encore. Rendez-moi celle-ci, pour que je la mette devant moi.

— Vas-tu donc les peindre toutes de la même manière, Quintin?

— Non, mère, mais celle-ci a beaucoup de défauts, et je veux les voir pour les corriger dans la seconde.

La vieille femme était aussi joyeuse, aussi transportée que si un inexprimable bonheur lui fût survenu; ce qui l'enchantait, ce n'était pas que son fils sût si bien colorier des images, car elle ne s'en doutait guère, et à peine se promettait-elle quelques *stuivers* de son travail, si toutefois on voulait bien l'accepter; mais elle se réjouissait du contentement de son enfant, qui, soutenu par la passion du travail, paraissait se trouver beaucoup mieux, et qui, après avoir achevé la troisième image, avait fait entendre, par manière d'exclamation, les pre-

miers mots d'une de ses chansons oubliées. De temps en temps, dans son ravissement, elle interrompait l'assiduité du peintre pour l'embrasser, et celui-ci disait en riant :

— Laissez-moi donc travailler, mère; vous m'empêchez de continuer !

Lorsque la quatrième image fut terminée, la bonne femme insista tellement auprès de son fils pour obtenir de les porter toutes à sœur Ursule, qu'il finit par y consentir, et la mère Metsys courut aussi vite que possible vers le couvent, qui se trouvait à quelques portées d'arbalète de la ville. Elle frappa à la porte avec précipitation et attendit, le cœur palpitant, qu'on vînt lui ouvrir.

Une sœur très-âgée parut au guichet; voyant que c'était une femme du peuple qui avait frappé, elle ouvrit lentement et demanda :

— Que voulez-vous, bonne femme ?

— Sœur Ursule est-elle au couvent?

— Non, sœur Ursule est sortie; revenez demain.

A ces mots elle prit la porte et fit à la vieille femme un signe qui voulait dire : Retirez-vous, que je ferme la porte.

La mère Metsys ressentit un vif chagrin de ce que la sœur Ursule était absente, et, retenue par un sentiment plus fort qu'elle, elle ne pût faire un pas pour s'éloigner du couvent.

— Avez-vous encore quelque chose à dire? demanda la sœur.

— Oui, ma sœur, répondit la vieille femme en tirant les images de son capuchon, ayez la bonté de remettre

ces images à la sœur Ursule et de lui dire que c'est Quintin Metsys, le forgeron, qui les a faites....

— Ah! mon Dieu! quelles affreuses images! s'écria-t-elle. Cela fait mal à voir; pour tout l'or du monde je ne voudrais pas avoir une pareille image dans mon livre de prières! Pourtant je les montrerai à la sœur Ursule.

— Ne sont-elles pas bien, ma sœur? demanda la mère inquiète.

— Fi, quelle horreur! répondit brusquement la sœur. Et là-dessus il fallut se résigner à partir.

Le cœur brisé et l'âme pleine de tristesse, la mère revint auprès de son fils. Lui dirait-elle le résultat de sa démarche et le rejetterait-elle dans son mortel désespoir? Mais saurait-elle retenir ses larmes et rester assez maîtresse de sa physionomie pour ne pas trahir l'accueil qu'elle avait reçu?

Elle s'affligeait cependant à tort des dures paroles de la sœur, car ces paroles avaient un tout autre sens que celui que leur attribuait la mère Metsys. Pour comprendre sa méprise, il faut savoir que les images peintes par Quintin représentaient des lépreux, des impotents et des pestiférés : le jeune forgeron les avait rendus avec tant de naturel, peut-être même avait-il exagéré la nature par excès de sentiment, — que la sœur, voyant des scènes affreuses et frappée de leur vérité, en avait ressenti du dégoût et s'était écriée : Quelle horreur!

La mère, ignorant le motif de cette exclamation, avait compris que la religieuse trouvait les peintures mauvaises.

A peine était-elle sur le seuil de sa demeure que déjà son fils s'écriait :

— Eh bien, mère, qu'en dit-on ?

La pauvre femme tomba tout en pleurs dans les bras de son fils, et l'excès de son chagrin l'empêcha de prononcer une seule parole; tout en pleurant elle couvrait de caresses passionnées son pauvre Quintin, qui cachait sa tête dans le sein de sa mère. Plus les malheurs de ces infortunés étaient intolérables, et plus leur amour s'exaltait. Si leurs soupirs étouffés n'eussent trahi leur souffrance, on eût cru facilement que la joie les transportait, car ils se donnaient mutuellement les preuves les plus vives d'une ardente tendresse. L'intime douleur qui les déchirait les poussait à se consoler réciproquement, car tous deux comprenaient également l'étendue de leur misère. Enfin Quintin parla :

— Ma mère, ma mère chérie, que faire ? Tout nous trompe, tout nous repousse, mon Dieu !

— Mon enfant, s'écria avec égarement la mère désespérée, mon enfant bien-aimé, je t'ai nourri de mon lait, j'ai toujours travaillé pour toi comme une esclave, lorsque tu étais jeune. Toi aussi, tu m'as aimée comme un bon fils, et par un pénible travail de tous les jours tu as pourvu aux besoins de ta vieille mère. Eh bien, Quintin, s'il le faut.... s'il nous faut mourir, si la mort te pousse dans la tombe, si je succombe à la faim.... oh ! il nous reste du moins une bienheureuse certitude : nous mourrons ensemble !

Un long embrassement suivit ces paroles; on n'entendit plus dans la chambre que les pénibles aspirations

de deux poitrines oppressées par la douleur et parfois une voix éteinte qui murmurait :

— Ma mère, ô ma mère bien-aimée !

Depuis longtemps déjà ils se tenaient embrassés, silencieux et pleurant, car, dans leur tristesse inexprimable, ils étaient comme enchaînés l'un à l'autre par leur mutuel amour, lorsqu'ils entendirent soudain une voix qui demandait à la porte :

— Où demeure le forgeron Quintin Metsys?

La vieille femme se hâta de sécher les larmes qui mouillaient son visage, et voulut aller ouvrir la porte ; mais avant qu'elle eût atteint celle-ci, quatre personnes pénétraient à la fois dans la chambre.

Les deux premières étaient madame l'abbesse du couvent des Sœurs hospitalières et un prêtre qui l'accompagnait. Ensuite venaient sœur Ursule et une autre religieuse portant sous le bras un grand livre. Les visiteurs fixèrent tous avec étonnement les yeux sur Quintin qui avait déposé son pinceau, et qui, honteux, inquiet, s'attendait à une sévère réprimande.

L'abbesse s'approcha de lui, et, lui montrant les premières images qu'il avait coloriées, lui demanda d'une voix qui accusait évidemment une grande bienveillance :

— Est-ce vous, jeune homme, qui avez peint ces images?

— Oui, madame l'abbesse, répondit Quintin le cœur serré ; mais j'espère que, si j'ai le bonheur d'obtenir vos bonnes grâces, je pourrai, avec le temps, acquérir plus d'habileté. Pardonnez-moi, vénérable dame, d'avoir

gâté ces images; oh! pardonnez-le-moi au nom de ma malheureuse mère!

— Gâté! s'écria l'abbesse avec étonnement; vous êtes bien modeste, jeune homme. Je suis venue pour vous dire qu'on n'a jamais vu plus belles images que celles que vous avez peintes!

Ces paroles frappèrent comme un coup de foudre Quintin interdit; son visage déjà si pâle se couvrit d'une pâleur plus mortelle encore, et il tremblait de tous ses membres, comme saisi d'un mal subit; tout à coup il tendit les bras vers sa mère et s'écria:

— O ma mère, ma mère chérie!

L'heureuse femme le comprit: elle se précipita vers lui avec un élan passionné et tomba haletante sur le sein de son fils.

A ce touchant spectacle d'amour et de bonheur, les quatre personnes qui en étaient témoins se sentirent si vivement émues que des larmes s'échappèrent de leurs yeux.

— Quintin Metsys, s'écria l'abbesse, voudriez-vous faire quelque chose pour moi?

En entendant la voix de l'abbesse, la mère avait cessé d'étreindre son fils, mais elle gardait une de ses mains dans les siennes et resta debout à côté de lui. Quintin, plongé dans une sorte d'extase, répondit:

— Parlez, madame, je suis votre obéissant serviteur.

L'abbesse prit le livre des mains de la sœur, et, le montrant au jeune homme, lui demanda s'il voulait peindre pour elle les images de la passion de notre Seigneur qui s'y trouvaient. Quintin répondit qu'il n'oserait

entreprendre cette tâche, dans la crainte de gâter le précieux missel; mais les éloges qui lui furent prodigués par l'abbesse et par le prêtre, lui donnèrent enfin le courage d'accepter cette grande œuvre.

Dès qu'il eut promis, les quatre visiteurs se préparèrent à partir; mais auparavant la sœur Ursule s'approcha de Quintin et lui dit à l'oreille :

— Continuez, jeune homme. Madame l'abbesse est satisfaite au plus haut point de votre ouvrage, elle ne tarit pas sur votre mérite.

Et d'une voix plus douce elle ajouta :

— Votre mère n'aura plus à souffrir aucune privation. Ayez bon courage!

On ne saurait imaginer de quelle douce émotion ces paroles remplirent le cœur de Quintin; il adressa un regard de reconnaissance à sœur Ursule et dit d'une voix altérée :

— Je prierai toujours pour vous, toujours! et ma mère aussi!

Lorsque l'abbesse fut partie avec sa suite, l'heureuse mère revint auprès de son fils, et jetant deux florins d'or sur sa palette, elle s'écria :

— Vois, Quintin, vois ce que l'abbesse m'a donné pour prix de ton travail! Nous sommes riches, mon enfant, immensément riches! Je vais bien vite chercher tout ce qui t'a manqué dans ta maladie!... Et tu guériras, mon Quintin bien-aimé! Tous nos maux sont passés; nous allons de nouveau vivre heureux!

— Ne vous ai-je pas dit qu'un fils qui travaille pour sa mère n'est pas un ouvrier ordinaire? Oh oui, la dou-

leur que j'ai ressentie en voyant votre détresse, m'a rendu peintre. C'est Dieu lui-même qui a dirigé ma faible main!

. . . .

Quintin travailla longtemps au livre de l'abbesse; mais quand l'œuvre fut terminée, on y remarqua déjà de merveilleux progrès, qui lui valurent une généreuse rémunération. Il reçut d'autres travaux du même genre qu'il exécuta toujours à la satisfaction de chacun. Enfin il s'ennuya de peindre des images imprimées, se mit à composer lui-même les sujets, et, bien qu'il y trouvât d'abord quelque difficulté, il parvint à vaincre en peu de temps tous les obstacles que lui présentait la pratique de l'art.

Pendant dix mois encore il demeura faible et malade et ne put guère s'éloigner de la maison; mais il mit ce temps à profit pour apprendre tout ce que ne lui avait pas départi la généreuse nature, si bien que, lorsqu'il sortit pour la première fois, il fut déjà salué partout comme un peintre célèbre.

L'argent ne lui manquait plus; il alla habiter avec sa vieille mère une belle maison, et prit soin d'elle avec le même amour, jusqu'à ce que, heureuse de voir son fils devenu la gloire de sa patrie, elle s'endormit doucement dans ses bras de l'éternel sommeil.

FIN DE QUINTIN METSYS.

L'AMATEUR DE DAHLIAS

Vous aimez sans doute, mon cher lecteur, à contempler une belle fleur de dahlia; peut-être même n'êtes-vous pas éloigné de la proclamer reine et de la mettre sur le trône du royaume de Flore au lieu et place de la poétique et charmante rose; mais songez-y trois fois avant de prendre vous-même le titre d'amateur de dahlias. Vous croyez sans doute, dans votre honnête simplicité, que pour être amateur de dahlias il suffit d'aimer les dahlias. Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez grandement. Quelque hardie que puisse paraître cette assertion, elle trouvera son excuse auprès de vous quand je vous aurai dépeint un amateur véritable.

Il y a trois sortes d'amateurs, les riches, les bour-

geois et les pauvres gens. Parmi eux, c'est la bourgeoisie dans l'aisance qui s'est éprise pour les dahlias de la passion la plus effrénée, et c'est elle qui servira exclusivement de modèle à mon esquisse.

Donc, apprenez que l'amateur de dahlias est, pendant la plus grande partie de l'année, un homme qui renie son pays, sa famille, ses amis, et se tient, comme un misanthrope, à l'écart de tous. La nuit, le doux sommeil fuit son chevet; il est assailli par cent dahlias qui lui trottent en tête et le tiennent éveillé. S'il pouvait, comme Josué, arrêter la création dans sa course, il ne ferait assurément jamais nuit, sauf en hiver, lorsque les dahlias ont disparu. Il quitte son lit avant le lever du soleil; mouillé par la rosée et frissonnant sous le froid du matin, il se tient immobile comme une statue devant un dahlia; il compte les feuilles, imprime dans son esprit ses couleurs, ses moindres nuances; il lui parle, s'éloigne, revient et retombe de nouveau dans sa profonde contemplation. L'appelle-t-on pour dîner, il arrive lorsque tout est froid et mange sans savoir ce qu'il fait. Il ne parle pas, regarde à peine sa femme et ses enfants, et, comme s'il était chassé de table, s'élance au bout d'un instant dans le jardin. Ici il gratte la terre autour d'un tubercule de dahlia, là il enfonce un bâton pour soutenir une fleur, un peu plus loin il suspend une feuille de papier pour en ombrager une autre, et il passe sa journée ainsi, jusqu'à ce que grommelant contre le soleil qui disparaît, il se voie forcé de rentrer à la maison. Vous croyez qu'en ce moment du moins il va parler aux siens? Oui, mais de dahlias et de dahlias

seulement; et comme sa femme est fatiguée depuis longtemps de cet éternel sujet de conversation, elle se comporte comme si son mari n'existait pas. De temps en temps il feuillette, pour la centième fois, un catalogue de dahlias qu'il sait par cœur depuis plusieurs mois, et va enfin se coucher de très-bonne heure, non pour dormir, mais pour songer en liberté à ses dahlias.

Le lendemain, même vie. Venez-vous lui parler d'une affaire importante, il ne vous écoute pas, il vous conduit auprès de ses fleurs. Là il commence sa litanie habituelle : — Voilà une belle fleur, hein? Voyez, quelle forme délicate! quelle pureté de nuance! n'est-ce pas? Y a-t-il rien au monde qui soit plus beau que le dahlia? — En vain faites-vous des efforts pour l'amener à un autre sujet : dites-lui que les vingt-quatre articles sont acceptés [1], il vous regarde comme pourrait le faire un habitant de la lune : à coup sûr, les fameux articles n'ont pas plus de sens pour l'un que pour l'autre. Dites-lui que la maison de son meilleur ami est brûlée, il vous répondra : — Il avait de beaux dahlias. On les aura sans doute foulés aux pieds; ce serait dommage! — Parlez-lui d'un chef-d'œuvre né de la main de Wappers, il s'écriera avec dédain : — Qui saurait peindre un dahlia? C'est impossible! impossible! — Dites-lui que son fils mène une vie déréglée, il assurera que cela vient uniquement de ce que le jeune homme aime mieux les jolies filles et les cabarets que les dahlias, et

1. Important traité qui consacra en 1839 la séparation de la Belgique et de la Hollande.

cette fois au moins il a raison. Demandez-lui l'âge de ses enfants, il s'y perdra et donnera à Joseph les années de Sophie; il a oublié tout ce qui le touche. Au contraire, il sait de point en point l'histoire du dahlia, et vous dira tout d'une haleine que le dahlia est originaire du Mexique, où il croît à l'état sauvage et ne donne que des fleurs *simples* et en forme d'étoile : qu'il a reçu son nom d'André Dahl, botaniste suédois, auquel il a été dédié; que cette plante fut envoyée pour la première fois en Espagne en 1789, par Vicente Cervantes, directeur du jardin botanique de Mexico; que le jardin des plantes de Paris ne le reçut qu'en 1802, etc.

Je ne vous conseillerais pas de blâmer, dans un pareil moment, la folle passion de l'amateur, et de montrer par là que vous estimez quelque chose au-dessus des dahlias : il deviendrait votre ennemi mortel, voire refuserait-il de vous saluer pendant le reste de sa vie. Lui si débonnaire d'ailleurs qu'il en est réduit à faire tuer chez le voisin ses pigeons et ses lapins, il est capable de se battre et de frapper quand il s'agit de l'honneur d'un dahlia. Et si jamais vous le voyez apparaître avec un œil bleu, n'accusez pas son excellente femme; c'est quelque autre amateur de dahlias qui l'a mis en cet état. Il ne faut pas croire non plus que cet homme puisse souffrir la vue d'autres fleurs; la rose n'est rien pour lui; il foule aux pieds l'œillet parfumé; il donne à la chèvre les tiges fleuries du compagnon; son fumier se compose de plantes arrachées d'ancolie, de pivoine, d'œillet de poëte, de digitale pourprée, de giroflée, de radiaire, de campanule, du muflier, de lis,

d'auricule et de bien d'autres fleurs singulières ou charmantes, tant aimées par nos pères et que l'amateur de dahlias déteste à l'égal de l'ivraie.

Pour le plus grand malheur de l'amateur de dahlias, le Créateur a trouvé bon, dans sa sagesse, que l'été ne durât pas douze mois. Cela abrége singulièrement la vie de notre homme. Vous savez, cher lecteur, que la marmotte est un animal qui passe les quatre mois d'hiver à dormir immobile et insensible, et qu'elle ne s'éveille qu'au moment où le soleil revient couvrir la terre de verdure. L'amateur dont nous parlons ressemble étonnamment à cet animal : dès que l'approche des gelées l'a obligé de transporter dans la cave ses tubercules bien-aimés, la vie perd tout charme pour lui; son cœur se glace, son œil s'éteint, ses mouvements s'allanguissent, et il tombe dans une sorte d'engourdissement intellectuel qui dure jusqu'au retour du printemps. Cet état de torpeur et d'affaissement chagrin est d'ailleurs sans inconvénient; il revoit même de temps en temps, pendant cette période, ses amis longtemps oubliés; il montre une tranquille affection pour sa femme et ses enfants; il accorde une paresseuse attention à ses affaires négligées, et mérite à tous égards le nom d'excellent homme. On peut dire que nul n'est soumis aussi directement que lui aux influences célestes. A peine le premier mois de l'année s'est-il écoulé qu'il jette, chaque jour, de longs regards vers le ciel; celui-ci est-il bleu, ses yeux rayonnent à la vue du consolant azur; le ciel est-il gris et nuageux, un voile de tristesse couvre ses traits assombris. Après une longue et péni-

ble attente, le lent et tardif mois de mai vient enfin chasser les neiges de février. L'amateur de dahlias se lève, un jour, de bonne heure; il sent, du fond de sa chambre à coucher, qu'il s'est fait un changement dans la nature pendant la nuit; son cœur bat, son sang précipite son cours; il s'habille frémissant d'émotion. Comme Noé en pareille occurrence, il ouvre la fenêtre de son arche; mais au lieu d'envoyer une colombe à la découverte, il descend lui-même les escaliers quatre à quatre, ouvre la porte et s'élance dans son jardin.

Voyez quelle expression de bonheur illumine son visage! il mesure d'un œil ravi les profondeurs du ciel, et comme la colombe délivrée il bat des ailes ou, pour mieux dire, des bras, afin de dégourdir ses membres roidis. Si vous avez jamais suivi avec quelque intérêt les merveilleuses transformations de la nature, vous devinerez ce que ressent l'amateur de dahlias. Pendant la nuit Dieu a envoyé sur la terre le vent du sud, sa bienfaisante haleine; la terre, obéissant au Créateur, a entr'ouvert son sein et chargé l'air d'enivrantes odeurs. Sur le sol en fermentation plane une magique et invisible vapeur qui nous donne la douce conviction qu'il ne gèlera plus, et nous apporte l'heureuse nouvelle du réveil des plantes. L'amateur de dahlias s'arrête quelques instants tout attendri; il aspire à longs traits l'air printanier, et sent la vie redoubler en lui; il s'avance d'un pas hâtif et rajeuni dans les sentiers de son jardin et les parcourt en sautillant, aussi joyeux que le poisson qui frétille dans les ondes natales. Tout à coup il s'arrête : comme il sourit doucement! Ses lèvres balbutient un

aimable compliment de bienvenue; devant lui la perce-neige balance gracieusement ses clochettes d'argent. Comme la colombe de Noé, il a trouvé sa branche d'olivier, le gage que la nature lui donne de sa résurrection. D'une main tremblante il cueille la délicate fleur et s'enfuit à la maison.

— Femme! femme! s'écrie-t-il d'une voix enthousiaste, voici l'été, nous allons revivre!

La femme est occupée de son ménage; à peine jette-t-elle un regard de côté sur son mari et dit d'un ton indifférent à un petit enfant qui crie à s'égosiller :

— Ah! voilà des fleurs pour notre petit Léopold!

Le père présente avec précaution les fleurs à l'enfant; mais le petit fripon les fourre dans sa bouche, en mange la moitié et broie le reste entre ses doigts. Je ne sais pas au juste quel sentiment saisit le cœur du père, mais il hausse les épaules, pince les lèvres, et gagne sans mot dire une autre chambre.

La personne dont j'ai fait choix pour modèle de ce portrait se nomme M. Fruyts, et habite un des faubourgs d'Anvers; c'est un brave bourgeois, jouissant d'une honnête aisance, âgé d'une cinquantaine d'années, de mœurs simples et paisibles et d'un excellent caractère : son unique défaut est la rage des dahlias.

En vous disant tout à l'heure qu'il quitta avec dépit son indifférente famille et se rendit dans une autre chambre, j'eusse dû ajouter que cela arriva le 1er mars de l'année 1839.

Monsieur Fruyts s'était assis devant une table sur laquelle se trouvaient quelques cahiers chargés de notes,

de petits morceaux de plomb et tout ce qu'il faut pour écrire. En feuilletant les cahiers il se parlait de temps en temps à lui-même :

— Je plante *Anna Maria* sur la première ligne ; c'est une belle fleur aux pétales roulés en oreille de souris et terminée par un pointe pourpre. Je place derrière *Buonaparte* avec sa tige roide et sa couleur marron, à côté de *Waterloo* aux feuilles oranges et délicatement ployées. Planterai-je encore *Défiance?* Ce dahlia ne *donne* pour ainsi dire pas. Sans cela il n'est pas mal; j'aime assez sa nuance chocolat au lait, je le placerai au milieu avec *Englands pride*, *Don Carlos, Formosa* et *Henriette Knyff.* Mais où planter le roi de ma collection? où mettre mon *Striata formosissima?* Il ne faut pas décider cela à la légère. Voyons, réfléchissons bien. Si je le mets en avant, sur la première ligne, les amateurs n'apprécieront plus mes autres fleurs; si je le mets dans la dernière rangée, leurs yeux seront fatigués avant d'y arriver; c'est ce que je ne veux pas non plus. Si je le mets au milieu, on ne le verra pas de loin. Mais où donc le mettrai-je?

En se posant cette question, M. Fruyts se frappa vivement le front de la paume de la main : plongé dans une profonde méditation, il laissa son buste se pencher sur la table, et resta si longtemps à penser avec obstination à l'insoluble question, qu'il sortit tout à coup de sa songerie tout surpris, et se mit à se frotter les yeux comme un homme qui vient de dormir.

— Eh bien, s'écria-t-il tout haut, où donc placerai-je mon *Striata formosissima?*

Les murs restèrent muets et l'exclamation de M. Fruyts sans réponse. Tandis qu'il se frappait le front de nouveau, mais avec plus de désespoir, un autre amateur de dahlias, M. Bielens, ouvrit la porte et avança la tête dans la chambre en disant

— Voilà un beau petit temps, hein?

M. Fruyts courut au-devant de lui, l'attira par la main jusqu'au milieu de la chambre, se planta devant lui, le regarda fixement dans les yeux, et répéta avec une sorte de colère sa question :

— Où planterai-je mon *Striata formosissima?*

M. Bielens considéra son ami avec étonnement et faillit se mettre à rire; mais il se contint et engagea la conversation en ces termes :

BIELENS.

Voyez-vous, Fruyts, c'est là une chose qu'il ne faut pas décider en un jour. Il se passera peut-être six semaines encore avant que nous puissions planter nos dahlias. Réfléchissez encore bien à l'affaire; j'en ferai autant de mon côté; et dans huit jours nous déciderons la question.

FRUYTS *avec joie.*

Voilà qui est bien parlé. Je vois que vous appréciez la valeur de mon *Striata formosissima.* Personne ne le possède à cent lieues à la ronde; dès cette année il me vaudra cinq ou six médailles. Pour le coup je battrai si bien les amateurs de Merxem qu'ils en perdront la tête.

BIELENS.

Mais l'avez-vous bien conservé? L'avez-vous mis dans du son bien sec, comme je vous l'ai conseillé?

FRUYTS.

Oui, oui, et cet hiver il n'y a pas eu d'eau dans ma cave.

BIELENS *l'interrompant.*

A propos, Fruyts, je suis venu pour vous parler sérieusement d'une affaire; ne marierons-nous pas nos enfants après Pâques? Ils se connaissent depuis assez longtemps, et comme il n'y a pas d'obstacles, pourquoi les ferions-nous languir plus longtemps?

FRUYTS, *qui a pris un des cahiers qui se trouvent sur la table.*

Bielens, traduisez-moi donc cela en flamand; je ne sais à quoi on songe de faire tous ces catalogues en français! Seulement le nom de ce dahlia.

BIELENS, *lisant.*

« N° 756. *British Queen,* Wells. Belle forme, pétales « en oreille de souris, fond blanc, passant au pourpre « et bordé de violet. Bien fait; tige roide. » Le mariage de votre fille avec mon fils reste-t-il fixé après Pâques?

FRUYTS, *tout songeur.*

Ce doit être une belle fleur, hein? Blanc bordé de violet, en oreille de souris? J'en donnerais dix francs! Me conseillez-vous de l'acheter?

BIELENS, *avec impatience.*

Voyons, Monsieur Fruyts, je ne parle plus de dahlias

avant que vous ne m'ayez répondu. Nos enfants se marieront-ils après Pâques, oui ou non?

FRUYTS, *hochant la tête avec dépit*

Eh bien, oui, certainement oui. Êtes-vous satisfait? Voici ma main et ma parole. Et maintenant dois-je acheter le *British Queen?*

BIELENS.

Mais on ne se marie pas ainsi, vous le savez bien; il faut que nous nous entendions bien sur l'affaire. Vous donnez sans doute à votre fille une petite somme ronde?

FRUYTS.

Oui, pour en finir, oui sur tous les points! Plus tôt la chose se fera, mieux ce sera. Autrement ce mariage pourrait tomber dans la saison des dahlias. Prenez soin de tout; je vous donne d'avance mon consentement. Mais, dites-moi, avez-vous déjà retiré vos dahlias de la cave, Bielens?

BIELENS.

Oui, hier matin je les ai mis germer sous verre. Je vais bouturer....

FRUYTS.

Il faut que je sorte les miens de la cave aujourd'hui aussi. J'irai les voir quand vous serez parti.

BIELENS.

C'est juste, j'ai déjà passé trop de temps ici. Topez là pour le mariage de nos enfants. Je veillerai à tout. Et, pour faire convenablement les choses, je vous enverrai dès ce matin mon fils; il vous demandera lui-

même votre consentement. Vous ne l'intimiderez pas, n'est-ce pas?

FRUYTS.

Ne craignez rien; je lui répondrai simplement : *Oui!* Vous pensez bien que lorsque j'aurai vu mes tubercules il ne me restera pas grand temps pour jaser avec votre fils. Ainsi, soyez tranquille. A cette après-midi!

Dès que M. Bielens fut parti, une expression de satisfaction se peignit sur les traits de M. Fruyts. Comme un homme qui fait ses préparatifs à la hâte et avec impatience, il parcourut la chambre en tous sens, prenant un couteau dans l'armoire, un marteau dans le tiroir, un assortiment d'étiquettes sur la cheminée, un plateau de bois par terre, et enfin un crayon avec une main de papier. Les poches et les mains pleines, le plateau sous le bras, il alla trouver sa femme et lui demanda la clef de la cave. Mais sa tendre épouse le regarda avec une paire d'yeux qui accusaient plutôt la raillerie que l'étonnement.

— Comment, la clef! s'écria-t-elle. Les dahlias vont-ils déjà arriver? Dans ce cas-là, la maison va redevenir un enfer. Vous aviez retrouvé votre bon sens depuis quelque temps, mais la folie va recommencer, hein? Vous avez l'air d'un boutiquier dont on va vendre les meubles.... Il y a de quoi être honteux!

L'amateur, blessé au vif, frappa du pied avec impatience et dit d'une voix tremblante :

— La clef, vous dis-je!

— Allons, allons, dit la femme en riant, ne me mordez pas ! La voilà, la clef !

M. Fruyts arracha brusquement la clef des mains de sa femme, mais il sentit toute sa colère tomber à mesure qu'il s'enfonçait dans la cave et s'approchait de ses dahlias bien-aimés. Ah ! comme son œil se promène avec bonheur sur les planches où sont rangés les tubercules ! Voyez ! chacun d'eux porte un numéro imprimé sur une feuille de plomb ; mais ce n'est pas pour lui-même que l'amateur a pris cette précaution ; il connaît ses tubercules mieux que ses enfants ; il sait leurs noms et prénoms, leur lieu de naissance, leurs qualités, leur âge. Bientôt un heureux songe s'empare de son imagination : son esprit ravi évoque magiquement devant lui, dans la demi-obscurité de la cave, toute la collection en pleine fleur et dans toute sa splendeur ! Ici c'eût été *Miss Colt,* cette rose satinée, là *Conqueror* aux pétales de velours brun délicatement déployés, plus loin *Fireball,* globe aux ardentes couleurs, *Nonpareil,* mélange de deux nuances; puis *Topaze* à la robe d'or, *Virgin Queen* à la tunique d'argent, et *Sambo* aux teintes noires. Mille autres dahlias apparaissent sur les derniers plans, et leurs fleurs de mille nuances, formant un immense damier, ravissent le regard de l'amateur fasciné. Il lui semble que le soleil a répandu ses plus brillants rayons dans son obscure cave ; il se sent caressé par le souffle du zéphyr, enivré par de pénétrants parfums. En un mot, il savoure les délices d'un paradis inconnu. O dahlia ! quelle douce récompense tu donnes à ton serviteur !

M. Fruyts demeura longtemps rêveur sous le charme

qui le captivait. Quand la magique apparition se fut enfin évanouie, il jeta un regard orgueilleux sur une caisse de bois, placée dans un coin de la cave, à l'étage le plus élevé, et dit à voix basse :

— Il est là, dans cette caisse, mon *Striata formosissima!* il dort sur un lit de son! Noble fleur! Ils ont dit que tu ne vaincrais pas le *Striped perfection*, mais ils ne te connaissent pas. Ils ne savent pas comme tes lignes d'un brun pourpre rayonnent de ton cœur de neige! Ils osent comparer tes raies éclatantes aux taches ternes du *Striped perfection*. Oh! ils se trompent; l'envie les aveugle; mais tu te vengeras, tu remporteras partout la médaille d'honneur!

Laissons M. Fruyts dans sa cave en compagnie de ses tubercules chéris, et allons retrouver sa femme dans la cuisine. La jeune fiancée du fils de Bielens arrive justement de la ville. Comme elle a passé devant la demeure de son futur mari, nous ne doutons pas que celui-ci ne lui ait glissé à l'oreille quelques mots de sa prochaine visite, car à peine a-t-elle salué sa mère qu'elle ajoute précipitamment :

— Maman, Frans va venir tout à l'heure demander le consentement de papa. Lui viendrez-vous un peu en aide?

— Oui, oui, mon enfant, répond la bonne femme en caressant de la main le front de sa fille. Laisse-moi faire. Si la chose ne réussit pas aujourd'hui, elle ne se fera jamais. Ton père est de bonne humeur : il est occupé à retirer de la cave ses dahlias.

Cette nouvelle parut réjouir la jeune fille:

— Ah ! s'écria-t-elle, alors nous nous marierons après Pâques, n'est-ce pas, maman?

— Eh ! ma fille, ne sois donc pas si pressée ! dit la mère en souriant. Tu seras mariée pendant assez longtemps; ne crains rien. Je ne veux pas dire que tu aies tort. Frans est un brave et honnête garçon. Il est soigneux, vigilant, et ne gagne pas mal à son comptoir. Vous vous êtes bien conduits tous les deux. Oui, oui ce sera pour après Pâques !

La jeune fille répondit par un regard de reconnaissance. Elle s'assit silencieuse et préoccupée auprès de la fenêtre; sa mère se remit aux petits soins du ménage. Bientôt après parut Frans Bielens; il avait le costume et presque la tournure d'un jeune dandy et s'avançait d'un pas délibéré. A peine pouvait-on remarquer en lui une légère émotion, et ce fut d'un air tout à fait dégagé qu'il salua les deux dames en disant à la mère :

— Madame Fruyts, vous savez pourquoi je viens ici. Mes parents approuvent ma démarche; vous aussi consentez à m'honorer du nom de fils; il ne dépend que de M. Fruyts de nous rendre tous contents et heureux. Ayez donc la bonté de lui demander pour moi un instant d'audience;, je voudrais bien lui parler en tête à tête.

— Mais êtes-vous pressés tous deux aujourd'hui ! s'écria la mère d'un ton de douce moquerie. Je vois bien que vous voulez battre le fer tandis qu'il est chaud. Vous avez raison, puisque vous vous aimez bien. Attendez un moment, je vais appeler M. Fruyts.

Elle s'approcha de la porte de la cave et cria :

— Jean, montez pour un instant; il y a quelqu'un qui désire vous parler.

Un sourd grognement ressemblant à un *oui* répondit à cet appel. Du moins la brave femme l'interpréta ainsi et revint auprès de ses enfants en disant :

— Il va venir !

Tous trois attendirent quelque temps et non sans une certaine angoisse l'apparition de M. Fruyts. Enfin ils entendirent dans la cave un grand vacarme : on eût dit que l'on lançait contre le mur des bouteilles vides et que les débris volaient avec fracas d'une paroi à l'autre. La cave semble un enfer en miniature d'où la voix de M. Fruyts s'élève comme celle d'un damné : le nom de *Striata formosissima* retentit en accents éplorés au-dessus de l'escalier, et vient frapper comme une malédiction l'oreille des deux amants effrayés.

Madame Fruyts, rouge de colère, s'élance pour faire expier à son mari les dégâts qu'il a causés; mais celui-ci apparaît, et à sa vue sa moitié demeure interdite et sans voix.

Tout, dans la personne de Fruyts, accuse un affreux désespoir. Ses cheveux épars se dressent sur sa tête; sa chemise est sortie de son gilet, indice des coups dont il a labouré sa poitrine; son pantalon est souillé de boue et ses sabots noirs sont tachés des débris de tubercules que dans sa rage il a foulés aux pieds. D'une main il tient la petite caisse de bois dont il éparpille le son sur le plancher; de l'autre il serre convulsivement un tubercule qui semble brisé. Ses traits, oh! oui, ses traits témoignent du plus profond désespoir. Ses sour-

cils s'abaissent sur ses yeux; les coins de sa bouche se retirent convulsivement en arrière et laissent voir ses dents qui grincent comme si elles allaient mordre. Ainsi qu'un tragédien, il s'avance d'un pas saccadé et promène autour de lui un regard sauvage et hagard. Les deux femmes sont stupéfaites et sans parole : la jeune fille tend vers son père des mains suppliantes; la mère met le poing sur la hanche d'un air menaçant. Quant au jeune homme, il semble piqué de la sotte situation dans laquelle il se trouve placé. Il en devine sans doute la cause, car un sourire d'incrédulité flotte sur ses traits. La mère commence l'explication en s'écriant :

— Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire, fou que vous êtes? Avez-vous envie de nous dévorer?

Le père jette un regard farouche sur sa femme sans répondre.

LA MÈRE.

A-t-on jamais vu de la vie chose pareille? Quelle folie vous prend? Voyez donc, on dirait qu'il vient de tuer quelqu'un! (*Elle adoucit railleusement la voix.*) Vous avez sans doute laissé tomber un de ces chers petits dahlias? Pauvre ami! Faut-il pour cela faire une vie semblable?... pour de pareilles bagatelles!

LA FILLE. *Elle veut prendre le bras de son père.*

O mon père, qu'est-il arrivé? dites-le-moi.

LE PÈRE, *la repoussant.*

Laisse-moi! Ne me parle pas! Otez-vous de ma vue! (*Il aperçoit le chat couché auprès du poêle et lui lance un si rude coup de pied que l'animal se sauve en hur-*

lant.) Misérable et fainéante bête ! Je te tuerai, sorcière que tu es ! Il ne se passera pas deux jours que tu ne fasses le plongeon avec une pierre au cou.... Est-ce pour cela que je te nourris ?

LA MÈRE, *avec colère.*

Mais qu'est-ce qui te prend donc ? Vas-tu mettre tout sens dessus dessous dans la maison ? (*Elle se place devant lui, les poings sur les hanches.*) Finiras-tu cette sotte comédie, ou je te mets à la porte, entends-tu ?

Cette menace calma un peu M. Fruyts, car il avait grand' peur de sa femme. Il continua à se promener machinalement dans la chambre, sans plus mot dire, tandis que les deux femmes et le jeune homme attendaient qu'il fût apaisé. De temps en temps le malheureux amateur se frappait le front de la main et semblait en proie aux plus vives tortures morales. Enfin il ne put comprimer plus longtemps dans son sein sa rage et sa douleur, et mesurant le jeune Bielens d'un regard menaçant, il s'écria :

— Que venez-vous faire chez moi, gratte-papier ? Vous réjouir sans doute à la vue du mal que votre père m'a fait ? Mais je saurai bien le retrouver, votre fameux père ! Il ne gardera pas un dahlia dans son jardin, dussé-je payer des voleurs pour qu'ils aillent les mettre tous en pièces.

LE JEUNE HOMME, *avec calme, mais blessé.*

Je ne sache pas, monsieur Fruyts, que mon père vous ait jamais fait de mal.... Hier encore vous étiez bons amis !

LE PÈRE, *avec aigreur.*

Amis! Oui, grand merci de ces prétendus amis qui vous font sournoisement tout le tort qu'ils peuvent!

LE JEUNE HOMME.

Mais quel si grand mal mon père vous a-t-il donc fait, monsieur Fruyts?

LE PÈRE.

Comment? comment? N'a-t-il pas, l'an dernier, fait périr tous mes plus beaux dahlias... par envie, par jalousie? Et ne m'a-t-il pas traîtreusement volé la médaille qu'il a gagnée, dites?

LE JEUNE HOMME, *surpris.*

Mon père a fait périr vos dahlias? Je ne savais pas cela.

LE PÈRE, *avec une colère croissante.*

Oui, ne m'a-t-il pas dit de planter mes meilleurs dahlias sur du fumier de cheval, et n'est-ce pas par sa faute que les taupes les ont tous dévorés?

LE JEUNE HOMME.

Si vous l'entendez ainsi, je n'en disconviens pas; mais, vous le savez, mon père a fait comme vous : les taupes ont dévoré ses dahlias aussi.

LE PÈRE, *éclatant.*

Ruse! ruse! Avec quels dahlias a-t-il donc gagné la médaille, dites! Fausseté et mensonge! Mais je lui avais pardonné, j'avais tout oublié depuis longtemps. Il me

paiera cher, pour le coup, ce qui est arrivé aujourd'hui... Dites-le-lui de ma part : de ce moment, plus d'amitié entre nous! Et vous qui faites si bien le sournois et le joli cœur, vous pouvez aussi rester chez vous! Si ma fille ose encore vous dire un mot, je la fourre dans un couvent pour le reste de sa vie. (*La fille se met à pleurer.*)

LA MÈRE, *d'un ton moqueur.*

Comment un homme de quarante-cinq ans peut-il faire un train pareil! Quand donc saurons-nous qui est mort?

LE PÈRE.

Méchante femme que tu es, tu te moques toujours de mes chagrins. Je sais, moi, ce qui est arrivé, et je ne l'oublierai pas de si tôt. J'en vivrai dix ans de moins!

LE JEUNE HOMME

Voyons, monsieur Fruyts, dites-moi donc quel nouveau malheur mon père vous a causé?

LE PÈRE, *dans la plus grande colère ; une larme vient dans ses yeux.*

Ton hypocrite de père savait que je possédais un dahlia comme il n'y en a pas à cent lieues à la ronde. Il me l'enviait encore, parce qu'il se doutait bien que cette année je gagnerais la médaille... Eh bien, le perfide! que me conseille-t-il? (*Il donne à sa voix un ton doucereux*). Jean, me dit-il avec une mine perfide; Jean, placez votre *Striata formosissima* dans un baquet rempli de son; de cette manière, il restera bien

sec... Et qu'en est-il arrivé? Tenez, je ne puis retenir ma colère!...

LA FEMME.

Eh bien, qu'est-il arrivé?

LE PÈRE, *avec tristesse.*

Ce qui est arrivé? Écoutez, et voyez quelle trahison! Les rats ont trouvé le son, et après en avoir mangé la plus grande partie, ils ont rongé aussi mon *Striata formosissima.* Voilà ce qui est arrivé!

LA MÈRE, *éclatant de rire.*

Eh! mon Dieu, ce n'est que cela! Il n'y a personne de mort! ni bras ni jambes cassés! Est-ce là une raison pour vous conduire ainsi, pour faire dire aux voisins que les rats ont aussi rongé le contrat de mariage de votre fille?

LE PÈRE.

Assez! assez! (*Au jeune homme.*) Hors d'ici, freluquet!... Vite!

LA FILLE, *pleurant.*

Oh! mon bon père, ne le chassez pas! Vous avez promis que nous nous marierions!

LE PÈRE.

Te marier? avec le fils de mon plus grand ennemi, du coquin qui a livré aux rats mon *Striata formosissima ?* Te marier avec lui! Jamais! J'aimerais mieux te donner au bossu Vanoken.

LA MÈRE.

Allons, en voilà assez! Finissons-en! (*Elle prend son mari par les épaules, le pousse hors de la maison, et ferme la porte à clef.*)

Monsieur Fruyts demeura quelques instants devant la porte, mais voyant que celle-ci était bien fermée, il se dirigea d'un pas chancelant vers le coin de terre où il avait l'intention de planter ses dahlias. Il tenait toujours le fragment de racine de son *Striata formosissima*, et le froissait convulsivement entre ses doigts crispés. Sa tête se penchait tristement, de gros soupirs s'échappaient de sa poitrine. Arrivé à la pièce de dahlias, il contempla le sol, puis, tenant sous ses yeux la racine mutilée, il lui dit :

— *Striata formosissima!* reine des fleurs, je t'ai perdue! Je vois mes ennemis rire et battre ironiquement des mains. Je n'aurai pas de médaille; toutes mes espérances se sont évanouies avec toi. Oh! si les rats avaient su que chaque coup de dent qu'ils te donnaient me mordait au cœur! Si j'eusse pu prévoir cette catastrophe, j'aurais rempli ma cave de fromage et de viande pour rassasier ces animaux voraces. Mais ces lamentations sont maintenant inutiles, hélas! tu es perdu pour moi! Calamité!

Et d'un mouvement fébrile il lança au loin, comme une malédiction, le fragment de tubercule.

Pendant toute la journée, monsieur Fruyts se promena, désespéré et souffrant, dans les sentiers de son

jardin; son égarement alla même si loin, qu'il refusa de manger, ce qui ne lui était jamais arrivé. Toutes les prières de sa fille, tous les reproches de sa femme échouèrent devant son chagrin : on ne put le décider à rentrer à la maison et à s'asseoir auprès du feu.

Vers la tombée du soir, monsieur Fruyts était assis sur un banc de bois au milieu de son jardin. Le froid faisait trembler ses membres et claquer ses dents. Dans cette situation, il commença à éprouver quelque remords de la rudesse avec laquelle il avait traité sa fille et le jeune Bielens; mais, à chaque instant, la pensée que les amateurs de dahlias se moqueraient de lui, venait réveiller sa douleur. La colère se ralluma en lui avec une nouvelle vivacité, quand, en levant la tête, il aperçut le jeune Bielens qui s'approchait, un petit paquet sous le bras.

Il étendit précipitamment la main vers le visiteur, comme pour lui montrer la porte et lui ordonner de sortir; mais le jeune homme s'avança hardiment, et tendit à l'amateur une lettre close. Monsieur Fruyts saisit la lettre avec impatience, et la déploya avec un sourire ironique.

Ciel! quel rayon de lumière anime tout à coup le visage de monsieur Fruyts! Quelle rougeur subite enflamme ses joues! Pourquoi ce cri de joie qui s'échappe de sa poitrine? Assurément, ce billet renferme une heureuse nouvelle... Il lit :

« Je soussigné, fleuriste à Anvers, déclare que j'ai « livré aujourd'hui à monsieur François Bielens un « tubercule du véritable *Striata formosissima.* »

C'était la signature de l'horticulteur le plus renommé et le plus digne de foi de la ville.

— Vous possédez un tubercule du *Striata formosissima?* s'écria monsieur Fruyts en extase. Vous ne me trompez pas? Non, non, c'est la vérité, n'est-ce pas? Laissez-moi le voir.

Il saisit des mains du jeune homme le petit paquet, en arracha le papier et la mousse, et tâta le tubercule en tous sens avec un sourire si ravi qu'on voyait assez le plaisir qu'il y trouvait.

— Oh! c'est un tubercule du *Striata formosissima!* murmura-t-il.

Une idée soudaine assombrit ses traits.

— Eh bien, dit-il en soupirant, vous êtes bien heureux, Frans, de posséder ce dahlia; vous pouvez gagner avec lui autant de médailles que vous voudrez.

— Moi? dit le jeune homme. Non, monsieur Fruyts. Je savais que monsieur V... avait reçu d'Angleterre, depuis quatre jours, un tubercule du *Striata formosissima*. Comme monsieur V... est mon ami, je n'ai pas désespéré du succès de ma tentative. Et vous voyez combien elle a été heureuse. Monsieur V... m'a cédé son unique exemplaire. Nul autre que moi ne le possède aux environs ni peut-être même dans toute la Belgique. Consentiriez-vous à l'accepter de moi comme une preuve de la part que je prends à votre chagrin?

Un cri étrange s'échappa de la poitrine oppressée de monsieur Fruyts; il fit un pas en avant, saisit le tubercule, et le pressa d'une main sur son cœur, tandis que de l'autre il entraînait le jeune Bielens vers la maison.

Sa fille pleurait, assise auprès du poêle, et de grosses larmes perlaient sur ses joues. Madame Fruyts appuyait sa tête sur sa main; l'expression de son visage n'était rien moins qu'attrayante; que d'accusations à l'adresse de son mari on y pouvait lire! Mais lui, dans sa joie, ne remarqua rien, et s'écria en élevant au-dessus de sa tête le précieux tubercule :

— Hourra! hourra! j'ai retrouvé mon *Striata formosissima!* Allons, femme, oublions tout, et ne fais plus si piteuse mine. Va prendre à la cave une bonne bouteille, dans le coin du père. Et toi, ma chère Thérèse, dit-il en prenant sa fille par la main, pardonne-moi aussi, mon enfant, d'avoir été un instant cruel. Viens, Frans, viens, mon fils!

Il mit la main de sa fille dans celle de Frans, et s'écria :

— Vive le *Striata formosissima!* Soyez heureux, et mariez-vous après Pâques!

FIN DE L'AMATEUR DE DAHLIAS.

LA NOUVELLE NIOBÉ

Dieu brise ce qui refuse de se courber sous sa main...

J. Cats

Il y a quelques années (c'était vers le milieu de 1832), vivait à Anvers une riche veuve du nom de Clotilde de Valburg. Comme elle était d'une beauté remarquable et ne manquait pas de ce qu'on est convenu d'appeler *esprit*, elle s'était crue, étrange prétention! appelée exceptionnellement à jouir de tous les plaisirs et de toutes les joies de ce monde. Ainsi que toutes les femmes du même genre, elle redoutait les pensées sérieuses et les généreuses émotions, comme des ennemis d'une vie douce et paisible; par le même motif, elle était devenue insensible à tout ce qui ne touchait pas directe-

ment à son bonheur tel qu'elle le concevait. Un malheureux était pour elle un objet d'indifférence, sinon d'aversion; elle n'avait pas pour ses enfants mêmes, bien qu'ils fussent beaux comme des anges, cette vive affection maternelle, dernier sentiment qui s'envole du cœur d'une femme.... Mais une robe qui n'était pas faite à son goût, une chinoiserie sans valeur brisée, la vue d'un bijou au cou d'une autre femme et mille autres frivolités du même genre, exerçaient sur elle une telle influence qu'on eût cru parfois qu'elle était victime de la plus grande infortune.

Un jour, cette femme se trouvait dans un petit salon de sa splendide demeure. A demi étendue sur un canapé de damas rouge, elle avait les yeux négligemment fixés sur les pages d'un roman, dont les leçons n'étaient rien moins que morales. Lisait-elle? peut-être; mais celui qui l'eût vue sans la connaître eût pu croire que l'indolence l'empêchait d'ouvrir tout à fait les yeux. Tout dans l'appartement attestait la richesse et les goûts frivoles de celle qui l'habitait; la cheminée et les tablettes des fenêtres étaient chargées de ces objets fragiles dont l'usage est une énigme pour ceux qui les possèdent aussi bien que pour ceux qui les voient, et qui le plus souvent ne diffèrent des jouets d'enfant que par leur prix. La lumière qui pénétrait avec peine dans ce voluptueux séjour n'était pas pure et vive comme la lumière du soleil; mais tamisée par d'épais rideaux, elle se transformait en une teinte rosée qui donnait à tous les objets une nuance indécise et molle.

Pourtant ce salon était animé par la présence de six

charmants enfants qui, craignant de faire le moindre bruit, étaient occupés sur le tapis à chercher des images dans un grand livre. Ils n'osaient parler et n'exprimaient leur joie ou leur étonnement que par des signes et des gestes. Ils savaient qu'au moindre trouble leur mère les eût sur-le-champ exilés dans une autre chambre. L'aîné de ces jolis enfants pouvait avoir une douzaine d'années, tandis que le plus jeune en comptait à peine trois. Ils étaient trois frères et trois sœurs et paraissaient s'aimer tendrement, car un doux et affectueux sourire illuminait leurs visages et leurs petites mains se rencontraient souvent. J'ai vu mainte fois des scènes semblables reproduites par le pinceau, un groupe d'enfants beaux comme des anges, emblème des plaisirs purs et innocents. Oui, c'était bien cela; — ces visages sereins qu'aucun souci n'a encore ridés, — ces cheveux blonds auxquels l'âge ni le fer n'ont porté aucune atteinte, — ces petits bras potelés et ces membres délicats que le travail n'a pas fatigués, que les excès n'ont pas flétris.... En un mot c'était bien la nature humaine dans toute sa fraîcheur, gracieuse et pleine de vie comme les premières feuilles et les premières fleurs du printemps !

Et croyez-vous que le regard de la mère se repose plutôt sur ces petits anges que sur le livre d'un écrivain corrupteur? Non, elle ne les regarde pas. Et cependant son cœur n'est pas vide de tout sentiment maternel; mais il est aussi rempli des enchantements, des séductions de la vie mondaine.

Depuis une heure environ elle était sur le canapé,

sans avoir fait un mouvement, lorsqu'on frappa doucement à la porte; un domestique entra dans le salon, et dit en s'inclinant :

— Madame, une femme s'est présentée quatre fois pour vous voir depuis quelques jours. Je l'ai toujours renvoyée; cela paraît une femme du commun....

— Vous avez bien fait, Pierre; qu'on me laisse en paix; je ne suis pas visible pour de pareilles gens. Mais si M. Eugène de Valenge se présente, introduisez-le et témoignez-lui beaucoup de déférence. Vous savez, c'est ce jeune homme qui m'a ramenée hier du concert.

Le domestique fit de la tête un signe affirmatif et reprit :

— J'oubliais de vous dire, madame, que la femme dont je viens de vous parler attend votre réponse dans l'antichambre. Elle pleure à fendre le cœur, et paraît avoir une grâce à implorer de votre bonté.

Madame de Valburg se leva du canapé et frappa deux ou trois fois du pied avec impatience sur le tapis, puis elle s'écria :

— Jamais de repos! Voyons, quelle espèce de femme est-ce? Comment se nomme-t-elle?

— Madame, elle est mal vêtue, et se fait annoncer sous le nom de Caroline Soeteveld; elle dit qu'elle est votre belle-sœur.

A peine ces dernières paroles s'étaient-elles échappées des lèvres du domestique qu'une vive rougeur colora le visage de madame de Valburg. Elle étendit impérieusement la main et répondit avec colère :

— Pierre, je vous défends de laisser entrer cette femme; dites-lui que je ne suis pas à la maison. Allez!

Mais à peine le domestique était-il sorti qu'on entendit dans l'antichambre des cris désespérés et comme le bruit d'une lutte. La porte du salon s'ouvrit tout à coup, une femme encore jeune se précipita dans l'appartement et vint tomber aux pieds de Madame de Valburg. Celle-ci était rouge de colère ou de confusion, peut-être de ces deux sentiments à la fois. Elle releva orgueilleusement la tête et jeta un regard de dédain sur l'infortunée qui tendait vers elle ses mains suppliantes. Madame de Valburg fit signe à ses enfants de quitter le salon, et dit en se tournant vers la femme agenouillée :

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie? A quoi tend cette comédie? Dites, que me voulez-vous?

La jeune femme attacha sur les yeux de Madame de Valburg un regard suppliant comme une prière et dit d'une voix pleine de larmes :

— Oh! madame, ne me parlez pas ainsi! Je suis bien malheureuse et dans une mortelle affliction. Ayez pitié d'une infortunée qui implore à genoux votre secours!

L'insensible Clotilde laissa la pauvre femme à genoux et s'éloigna d'elle de quelques pas, puis elle reprit son livre et répondit avec un calme feint :

— Je n'ai pas le temps d'écouter toutes ces lamentations. Si vous désirez quelque chose de moi, cette façon dramatique d'entrer en matière n'est pas celle qui vous mènera à votre but; mais puisque je ne puis échapper au récit de votre histoire, venons-y de suite et faites-le aussi court que possible.

Il était facile de voir que ces paroles, prononcées d'un ton aigre, blessaient vivement la jeune femme; mais un secret motif l'obligeait sans doute à les supporter, car elle tordait ses bras avec angoisse et sa physionomie semblait dire : Mon Dieu, mon Dieu! il me faut dévorer cet affront! Elle se leva et répondit non sans une certaine fierté :

— Madame, il a fallu une impérieuse nécessité pour m'amener à cette démarche, car je sais que les liens du sang qui nous unissent sont pour vous plutôt un motif de haine que d'affection. Mais ayez pitié de nous, je vous en supplie! Sauvez-nous du déshonneur et de la misère. Ne soyez pas insensible à ma prière.... et je bénirai votre nom comme celui d'un ange!

Pour toute réponse, Madame de Valburg prit sur la table une sonnette d'argent et l'agita deux ou trois fois.

— Pierre, dit-elle au domestique qui vint prendre ses ordres, dites qu'on attelle ma voiture!

Et se tournant vers la femme éplorée :

— Vous voyez bien, dit-elle, que si vous continuez ainsi, je n'aurai pas le temps de vous écouter jusqu'au bout. Encore une fois, soyez brève.

Une légère rougeur, indice d'une sourde indignation, teignit les joues de l'infortunée; mais elle se contraignit de nouveau, et dit d'une voix rapide :

— Madame.... ma sœur.... Vous le savez, bien que nous fussions dans le besoin, nous ne vous avons jamais demandé de venir à notre aide; mon mari est actif, laborieux, et nous savons nous contenter de peu; mais la main de Dieu s'est appesantie sur nous. Voici deux

ans déjà que mon mari a perdu son emploi, et depuis ce fatal événement nous avons vécu de promesses et d'espérances. Il y a six mois nous avons voulu entreprendre un petit commerce, et pour cela nous avons emprunté une somme importante; mais un homme déloyal nous a trompés et nous avons tout perdu. Mon mari est en prison à cause d'un billet qu'il n'a pu payer; un de mes enfants est à l'hôpital; notre mobilier sera vendu de par la loi vendredi; après-demain je serai chassée de notre demeure; je n'ai ni argent ni pain et je souffre pour tous les miens, pour mon mari dont l'honneur est en péril, pour mon enfant qui va mourir à l'hôpital, pour mon autre enfant qui demande en vain à manger à sa mère et qui, dans deux jours, aura, comme moi, la rue pour asile et le pavé pour couche. Oh! madame, oublierez-vous, dans de pareilles circonstances, que vos enfants et les miens ne sont pas tout à fait d'un sang différent? Permettrez-vous qu'une mère, une femme infortunée quitte une autre mère sans emporter de consolation?

Madame de Valburg se sentit blessée de ce que celle qui l'implorait osât rappeler la parenté qui les unissait; elle y vit une injure, et la colère s'alluma en elle.

— Que puis-je faire à tout cela? répondit-elle d'un ton rude.

— Madame, répondit la pauvre mère en fondant en larmes, voici ce que j'implore de vous; ayez la bonté de nous prêter une somme de trois cents francs. Avec cet argent, je délivre mon mari de la prison, je retire mon enfant de l'hôpital, et je paie le loyer de notre

demeure... Pensez un peu quelles bénédictions nous appellerons sur vous... sur vous qui nous aurez sauvés du gouffre de misère et d'infamie qui nous menace !

Pendant quelques instants elle attendit avec anxiété les paroles qui allaient sortir de la bouche de madame de Valburg; celle-ci répondit enfin :

— Je n'ai pas l'habitude de prêter de l'argent pour faire des ingrats. Si votre mari n'eût pas mené pendant si longtemps une vie inutile, vous ne seriez pas dans l'état où vos êtes. N'espérez donc pas que je consacre mon argent à encourager la fainéantise. Vous pouvez vous retirer; voyez à vous sauver vous-mêmes de la misère dans laquelle vous vous êtes jetés par votre faute. Si vous croyez que je vais me charger de votre entretien, vous vous trompez grandement. N'avez-vous pas entendu que je vous ai dit de vous retirer. Voilà la porte !

A ces insultantes paroles, la pauvre femme se mit à verser un torrent de larmes. Elle crut d'abord suffoquer de douleur, mais une noble colère s'empara d'elle tout à coup, et, se redressant devant madame de Valburg, elle lui dit, la tête haute :

— Ah! madame, il ne vous suffisait pas de faire maltraiter par vos laquais une mère infortunée; il fallait que votre bouche même insultât à son malheur; il vous fallait la jeter à la porte comme un chien ! Avez-vous donc oublié votre propre histoire ? Ne savez-vous plus que votre mari était mon frère, et que la moitié des richesses dont vous jouissez m'a été injustement

ravie? Savez-vous aussi, femme orgueilleuse, que vous ne possédez rien au monde et que vous ne faites que toucher les revenus d'une fortune à laquelle j'ai plus de droits que vous, dont vous ne pouvez pas hériter, tandis qu'elle peut me revenir?

Madame de Valburg qui, de rage, s'était affaissée sur le canapé, se leva vivement, et s'écria d'une voix tremblante :

— Insolente! Quelle infâme calomnie osez-vous proférer?

— Une calomnie! répliqua l'autre, une calomnie! Le testament de mon oncle ne nous instituait-il pas ses héritiers, mon frère et moi? N'avez-vous pas, par vos perfides conseils, excité mon frère à me priver de la part qui m'appartenait? Oui, oui, c'est bien ainsi que les choses se sont passées, et dans les derniers jours de la vie de mon oncle, vous et mon frère avez pris possession de sa demeure; vous avez osé dire qu'il ne voulait pas me voir, et il est mort en m'appelant comme son enfant chérie! Quel mal n'avez-vous pas dit de moi, noble dame; quelles calomnies n'avez-vous pas accumulées sur mon nom, pour arracher à mon excellent oncle un second testament et me dépouiller de tout ce que son affection me destinait? Je sais tout cela; car, à son lit de mort, j'ai pardonné à mon frère et je me suis réconciliée avec lui. Il était moins coupable que faible... C'est vous seule, madame, vous seule qui m'avez traîtreusement volée, et la haine cruelle que vous nous portez, le témoigne assez hautement!

La fureur de madame de Valburg monta à son com-

ble; le sang enflamma ses joues et elle éclata en menaçantes invectives :

— Comment? vous dépouiller? Moi, vous dépouiller? Insolente que vous êtes! Sortez à l'instant de chez moi, ou je vous fais, ainsi que vous l'avez dit, jeter à la porte comme un chien! Vous osez venir souiller ma maison de vos calomnieuses accusations! Partez, vous dis-je; bon gré, mal gré, ce coup de sonnette va vous faire sortir d'ici!

— Taisez-vous, s'écria la jeune femme avec une dignité calme; n'ajoutez pas la violence à l'injure. Et ne croyez pas que je songe à vous arracher par mes reproches ce que vous avez refusé à mes prières; non, vous pourriez jeter devant moi des monceaux d'or, que je ne voudrais pas souiller ma main en les ramassant. Gardez votre argent et vos vices! Je souffrirai, mais, dans mes douleurs, j'aurai du moins cette satisfaction de pouvoir m'estimer plus grande et meilleure qu'une noble dame, qui n'a pas regardé comme un crime de plonger toute une famille dans la misère!...

Madame de Valburg n'était plus capable de répondre aux reproches de son accusatrice; l'expression de ses yeux trahissait seule sa rage concentrée. Elle n'osa pas cependant agiter la sonnette dans la crainte de provoquer un scandale plus grand, et elle continua d'écouter la jeune femme.

— N'oubliez pas, disait celle-ci, n'oubliez pas les termes du testament de mon oncle; tous ses biens, qui reposent aujourd'hui sur la tête de vos enfants, reviendront aux miens si les vôtres quittent ce monde avant

eux. Ainsi, s'il plaisait au Seigneur, je pourrais encore, vous vivante, posséder vos richesses.

A ces mots, un sourire d'ironie se dessina sur les lèvres de madame de Valburg; elle parut délivrée d'un lourd fardeau.

— Femme, dit-elle d'une voix plus affermie, vous perdez la tête; en vérité, vous n'avez pas le sens commun, et, maintenant que je m'en aperçois, je vous pardonne vos folles injures. Espérez-vous donc, dans votre égarement, que vos deux chétifs enfants vivront plus longtemps que les miens, qui jouissent d'une si belle et si florissante santé? Vous déraisonnez!...

— Madame, répondit la mère infortunée, celui qui lit au fond des cœurs y voit mes désirs, et il sait que je regarderais comme un crime impardonnable de souhaiter la mort d'un de vos chers et innocents enfants. Oh! non, que le ciel vous conserve une nombreuse postérité! Mais vous, madame, pourquoi croyez-vous qu'il soit impossible à Dieu d'étendre sa main sur les riches et les heureux de ce monde? Ne visite-t-il donc que les malheureux? Vous ne craignez rien pour vos enfants... Ne les aimez-vous donc pas? Moi, pauvre mère que je suis, j'ai bien souvent regardé avec effroi mes deux petits enfants malades et souffrants, car je redoute le fléau que le ciel nous a envoyé, la plaie terrible qui s'étend sur la terre comme un immense linceul!

Madame de Valburg s'était calmée depuis que la jeune femme avait cessé ses accusations; elle répondit d'un ton railleur :

— Vous parlez toujours de Dieu, vous autres, gens

de rien. Peut-être est-ce là pour vous une consolation facile; mais, au fond, cela ne change rien aux choses! Mes enfants ne sont pas près de mourir, croyez-le bien.

— Madame, madame! s'écria l'autre; et se reprenant, elle continua : Ma sœur, ma sœur, ne blasphémez pas Dieu. Il y a peu de mois vivaient bien des familles dont le fléau a effacé jusqu'au nom!

L'accent prophétique de ces paroles fit une profonde impression sur madame de Valburg; elle pâlit, et dit d'une voix émue :

— Quel fléau? quel fléau?

— Oh! madame, vos enfants n'ont pas grande part dans votre affection, car sans cela, vous les eussiez bien des fois déjà enveloppés de vos bras pour les garantir, si c'était possible, du terrible choléra...

Un tremblement soudain parcourut le corps de madame de Valburg, et de visibles signes d'effroi se trahirent en elle; mais bientôt, comme si elle se fût sentie honteuse d'une émotion qu'elle regardait comme une marque de faiblesse, elle se remit. Puis, montrant la porte et agitant la sonnette :

— Je vous le demande une dernière fois, dit-elle, voulez-vous, oui ou non, sortir de chez moi? Je suis lasse de ces lamentations, et je vous engage à vous retirer, à moins que vous ne vouliez qu'on vous chasse. Et ne revenez plus jamais, car ma porte sera fermée pour vous!

— Je pars, répondit la jeune femme en se dirigeant vers la porte; adieu!

Lorsque madame de Valburg se trouva seule, elle ne put, quelque effort qu'elle fît, chasser de son esprit l'obsédante idée du choléra; les paroles de la jeune femme retentissaient de nouveau, une à une, à son oreille, et la contraignirent cette fois à de sérieuses réflexions. Elle sonna à deux reprises, car le domestique n'avait pas répondu au premier appel. Enfin il parut sur le seuil du salon; mais son attitude était si étrange, son visage si pâle, et ses mouvements si craintifs, qu'à sa vue madame de Valburg poussa un cri, et dit :

— Oh! Pierre! qu'y a-t-il? Pourquoi êtes-vous si pâle?

— Madame, répondit Pierre d'une voix triste, je n'ose vous dire quel malheur nous menace.

— Parlez, Pierre, parlez, je vous l'ordonne! dit madame de Valburg en l'interrompant.

— Madame, le choléra est ici près, chez Monsieur Tesseniers : déjà son fils Victor est mort, et ce matin il m'a encore dit bonjour...

Cette terrible nouvelle chassa toutes les idées mondaines du cœur de Madame de Valburg, que l'amour maternel, subitement réveillé, saisit tout entière; elle joignit les deux mains et s'écria :

— O mon Dieu, mes enfants! Vite, Pierre, amenez-moi mes enfants! Faites venir ici la bonne et la femme de chambre!

— Madame, répondit le domestique avec plus de tristesse encore, vos enfants sont au jardin et paraissent en bonne santé : je vais les chercher. Mais quant à vos femmes, je dois vous dire que la cuisinière les a telle-

ment effrayées par ses lamentations, qu'il serait inutile d'aller à leur recherche : elles ont toutes quitté votre maison et se sont enfuies!

On comprendra facilement la peine et la colère que ressentit Madame de Valburg en se voyant privée de services auxquels elle était habituée; cependant, la pensée que ses enfants n'étaient pas atteints par le fléau lui donna du courage.

Les enfants entrèrent en sautant dans le salon, tout heureux de ce que leur mère les eût appelés; ils chassèrent bientôt par leurs caresses l'expression de tristesse qui couvrait le front de Madame de Valburg. Cependant celle-ci avait remarqué que son fils aîné était venu à elle le dernier et ne s'était pas empressé comme de coutume. Elle enferma ses six enfants dans ses bras avec un élan d'affection qu'elle n'avait pas connu jusque-là, et ce ne fut que plus tard qu'elle fit attention à son fils aîné et s'aperçut qu'une pâleur soudaine s'était répandue sur son visage. Un horrible pressentiment la fit tressaillir.

— Es-tu malade, mon cher enfant? demanda-t-elle.

— Non, maman, répondit l'enfant; mais mes oreilles tintent. Je vois une foule de lumières devant mes yeux... Ah! je souffre maintenant!

Madame de Valburg s'élança comme égarée par la folie, et appela le domestique, qui accourut aussitôt.

— Pierre, s'écria-t-elle, Eugène a le choléra... Vite, allez chercher un médecin, le premier venu. Envoyez ici tous ceux que vous trouverez; surtout n'oubliez pas Monsieur Schippers. Trouvez-moi aussi une femme.

Oh! Pierre, je vous en supplie, courez de toutes vos forces; je ne vous laisserai pas sans récompense.

Le domestique disparut, et Madame de Valburg revint auprès de ses enfants. Mais quelle douloureuse exclamation s'échappa de son sein, comme un cri de mort! Son fils aîné était étendu sur le sol; ses membres se raidissaient comme s'ils allaient se briser : ses pieds s'agitaient convulsivement, et ses yeux, profondément enfoncés, lui donnaient l'air d'un cadavre vivant.

Oh! celui qui eût vu cette mère se jeter sur son enfant et baigner de ses larmes les traits défigurés du pauvre petit; celui qui l'eût vue presser ses lèvres sur ces lèvres bleuies et s'efforcer de faire passer une partie de son âme dans ce corps souffrant; celui qui l'eût vue, folle de désespoir, se relever et courir, son enfant malade dans les bras, autour du salon, comme si elle eût voulu échapper à la poursuite de la mort; et s'il eût entendu les cris lugubres et sauvages qui remplissaient l'appartement, celui-là eût assurément donné la moitié de sa vie pour sauver cette femme de ses mortelles douleurs! Mais l'amour d'une mère n'est pas un infaillible bouclier contre les atteintes de la mort. L'enfant devint glacé dans les bras maternels qui le serraient avec passion; ses joues s'affaissèrent comme si la chair se fût fondue sous la peau; ses petits doigts se ridèrent, comme s'ils eussent été flétris par une brûlure subite, et, hélas! le globe de ses yeux se dessécha et se ternit! Cependant, l'enfant n'avait perdu ni le sentiment ni l'intelligence, car, au milieu de ses souffrances, il

répondait par des caresses à l'amour de sa mère, et s'écriait d'une voix vibrante comme le cristal :

— A boire, à boire! J'ai soif!

La mère éplorée courut à la cuisine avec son fils et lui donna le premier liquide qui lui tomba sous la main; puis elle revint au salon, en proie à une douleur toujours plus vive.

Dans son égarement, elle n'avait pas entendu les cris plaintifs de ses autres enfants; elle les avait même repoussés quand ils avaient couru après elle et s'étaient attachés à ses vêtements. Il lui semblait qu'un spectre la poursuivait et voulait s'emparer de son fils; les attouchements même de ses enfants lui donnaient un frissonnement de terreur. Épuisée, elle s'affaissa enfin sur le tapis avec son précieux fardeau, et tous deux demeurèrent, non pas sans connaissance, mais sans mouvement. Sur ces entrefaites, une des petites filles s'approcha de sa mère, et dit d'une voix plaintive :

— Oh! maman, les oreilles me tintent aussi... moi aussi j'ai mal!

Madame de Valburg fixa sur sa fille un douloureux regard, passa le bras autour de sa taille, l'attira contre elle, et demeura affaissée, entre ses deux enfants malades. Les autres se groupaient autour de leur mère, en pleurant et en gémissant.

Tout à coup parut à la porte du salon un homme tout vêtu de noir; son apparition en ce moment ressemblait à l'arrivée d'un messager de la mort; mais lui, à la vue de cette lugubre scène, pencha la tête et essuya deux larmes qui brillaient dans ses yeux.

— Infortunés! dit-il en soupirant.

Au son de cette voix, Madame de Valburg sembla se réveiller; elle s'élança, et volant vers le médecin, elle tomba à genoux devant lui, tendit ses mains suppliantes, et s'écria en versant un torrent de larmes :

— Oh! monsieur Schippers, ayez pitié de moi! Pour l'amour de Dieu, sauvez-les de la mort! Voyez, je rampe à vos genoux, je baise la poussière de vos pieds, comme une esclave! Oh! dites, sauverez-vous mes enfants?

Le médecin s'empressa de la relever, et dans son trouble, passa le bras autour de son cou, comme pour lui donner une marque d'affection; une vive compassion l'agitait lui-même et le mettait aussi hors de lui; pendant un instant, il regarda en silence Madame de Valburg dans les yeux, mais il retrouva bientôt son courage et s'approcha des enfants malades.

— Pauvre mère! dit-il, vous me faites pleurer quand j'ai besoin de tout mon sang-froid. Calmez-vous, le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous vous l'imaginez. Cette maladie est dangereuse, mais elle n'est pas toujours mortelle; et quelque terrible que soit l'état de vos deux enfants, il ne m'en reste pas moins quelque espoir.

En ce moment, le domestique entra dans le salon avec un autre médecin. Monsieur Schippers reprit :

— Pierre, conduisez votre maîtresse et ses quatre enfants en bonne santé dans une autre pièce, le plus loin possible de celle-ci... Madame, cette mesure est nécessaire. Allez, et ne vous abandonnez pas trop à

votre chagrin; cela pourrait exercer une fâcheuse influence sur vos enfants.

Quand le domestique voulut exécuter l'ordre du médecin, et dit à sa maîtresse qu'il était prêt à l'accompagner, celle-ci courut à ses enfants malades, les embrassa en gémissant, et s'écria d'une voix navrante :

— Eugène! Virginie! Adieu pour toujours! Mon Dieu, mon Dieu, je ne vous verrai plus!...

Elle chancela, et serait tombée sur le parquet, si le domestique ne l'eût reçue dans ses bras et ne l'eût emmenée dans une chambre éloignée. Là, elle s'affaissa, comme inanimée, dans un fauteuil, pencha sa tête sur sa poitrine et ne fit plus un mouvement, si ce n'est pour s'assurer de temps en temps avec la main que ses enfants étaient toujours autour d'elle.

Le domestique l'avait quittée pour aller aider les médecins; mais ceux-ci le renvoyèrent bientôt auprès de Madame de Valburg; il s'approcha doucement de sa maîtresse et sépara d'elle la fille aînée, qui donnait déjà des signes de maladie. Il se retirait sur la pointe du pied, comme un voleur, en s'efforçant de ne pas éveiller l'attention de la mère; mais ce fut en vain. Elle ouvrit les yeux, en poussant un cri déchirant, se jeta au-devant du domestique, et arracha l'enfant de ses bras :

— Clotilde! s'écria-t-elle, en attachant sur sa fille un œil égaré, ma Clotilde, mon enfant bien-aimée... toi qui portes le nom de ta mère, tu mourrais! Je te livrerais à la mort!...

Mais elle sentit sur son sein les mouvements convulsifs de l'enfant, et vit ses yeux enfoncés dans l'orbite :

— Clotilde ! dit-elle avec le plus profond abattement, regarde encore une fois ta mère, ma pauvre enfant, — toi aussi tu me quittes, toi, cet autre moi-même ! Hélas ! il le faut donc ! Tenez, Pierre, voilà mon plus cher trésor... Adieu ! adieu !

Elle courut au fauteuil et s'y affaissa lourdement en éclatant en sanglots. Après être demeurée un instant, immobile, l'œil fixe, évanouie peut-être, elle parut revenir à la vie, et un transport intérieur agita visiblement son âme. Elle se leva soudain et tomba à genoux en élevant les mains vers le ciel. L'ardente prière qui s'échappait de ses lèvres était insaisissable : les mots, pardon, grâce, vanité, péché, s'entendaient seuls au milieu de ses gémissements. Elle ressemblait en ce moment à Marie-Madeleine repentante, et versait des larmes de sang sur les erreurs de sa vie passée. Cette prière, cette confession directement adressée à Dieu, dura longtemps ; elle se releva enfin, toujours aussi souffrante, mais un peu plus calme, et appela à haute voix le domestique, qui parut à l'instant :

— Pierre, dit-elle, comment vont Eugène, Virginie et Clotilde ? Oh ! parlez, mon ami, ne me cachez pas la vérité...

Le domestique fondit en larmes, mais ne répondit pas à la question.

— Il suffit, il suffit ! reprit-elle d'une voix sourde, je comprends votre douleur. Dieu le veut ! J'ai, depuis un instant, appris à me soumettre à sa volonté toute-puis-

sante. Puissé-je par cette soumission, mériter sa grâce et sa miséricorde! Mais, hélas! je le sens, l'épreuve n'est pas achevée... Pierre, mon ami, je vous en prie, allez sur-le-champ chez mon homme d'affaires; dites-lui de payer dès aujourd'hui le billet de monsieur Soeteveld, qui est en prison. Prenez aussi cette bourse; elle contient quelques pièces d'or. Portez-la à madame Soeteveld, ma belle-sœur, celle qui était ici ce matin, et priez-la de venir immédiatement me trouver. Dites-lui mon malheur et mes souffrances; elle ne refusera pas. Je la connais maintenant!

Le domestique prit la bourse et disparut. Sensiblement soulagée par la prière, madame de Valburg se rapprocha des trois enfants qui lui restaient, et les considéra tour à tour attentivement. Elle ne remarqua aucun changement dans leur physionomie, et se mit à les couvrir de baisers et de caresses avec une expression qui trahissait encore l'égarement; on eût dit qu'une joie folle avait tout à coup pris dans son cœur la place de la tristesse. Mais cette joie devait être de courte durée. Tandis qu'assise sur le fauteuil, elle contemplait ses enfants avec une sorte de volupté maternelle, déjà le terrible choléra s'était glissé dans leur sein. Tout à coup, le petit Frédéric tomba comme une masse de plomb sur le sol, et s'agita, en râlant, dans d'horribles convulsions; ses pieds battaient le parquet, et ses membres se contractaient dans les spasmes les plus affreux.

Dire de quelle douleur ce spectacle déchira le cœur de la mère, serait chose impossible; on comprendrait

même difficilement qu'une femme pût supporter ces incessantes tortures, si l'on ne savait que des secousses multipliées finissent par épuiser la sensibilité nerveuse. Pendant quelques instants, madame de Valburg contempla son enfant qui se roulait sur le sol et de ses ongles se labourait la chair; elle restait immobile et comme pétrifiée; puis tout à coup elle bondit, et saisissant l'enfant, courut avec lui vers le salon où se trouvaient les médecins.

Là seulement il lui échappa un cri, et elle tomba inanimée avec son fils sur le tapis. Pauvre mère! d'un rapide coup d'œil elle avait aperçu les cadavres de son Eugène et de sa Virginie!

Quand elle revint à elle, longtemps après, elle se retrouva dans le salon et sur le fauteuil qu'elle avait quittés. Une jeune femme tenait une de ses mains et s'efforçait, avec une tendre sollicitude, de la rappeler à la vie. Madame de Valburg promena des yeux égarés autour de l'appartement, et parut rassembler ses souvenirs; en voyant ses deux enfants auprès d'elle, elle dit à la jeune femme avec une énergie toujours croissante :

— Caroline, j'ai été coupable envers vous; oui, coupable de cruauté et d'injustice. Vos paroles ont été comme une prédiction; — vous le voyez, je suis malheureuse et abandonnée. Le Seigneur m'a visitée et m'a frappée dans tout ce qui m'est cher. J'espère pourtant qu'il ne me laissera pas seule sur la terre : peut-être, dans sa bonté, m'accordera-t-il la vie d'un de mes enfants; mais, pour cela, j'ai besoin de votre pardon.

O ma sœur, le bandeau qui m'aveuglait est tombé! Dites, me pardonnez-vous le mal que je vous ai fait?

La jeune femme fondit en larmes, et dit d'une voix pleine de sanglots :

— Oh! madame, j'ai prié Dieu pour vous! Il y a longtemps que je vous ai pardonné. Je comprends votre douleur, vos angoisses; car, moi aussi, je suis mère, et j'aime les enfants de mon frère comme les miens. Oh! je ne veux pas vous quitter avant que nous ayons sauvé ceux qui peuvent encore être épargnés; nous pleurerons et nous prierons ensemble, et peut-être le Tout-Puissant laissera-t-il sa miséricorde descendre sur nous. Oui, je le sens, vous serez mère encore et vous aurez le bonheur de revoir le sourire de ceux pour qui vous tremblez.

— O Caroline, puissiez-vous dire une seconde fois la vérité! Ne voyez-vous pas comme ma Régina est déjà pâle? Mais écoutez-moi sans m'interrompre : je n'ai pas agi loyalement envers vous, Caroline. Il est vrai, je vous ai ravi l'héritage de votre oncle; il est vrai, j'ai été une vaine, orgueilleuse et cruelle femme... l'arrogance m'avait rendue aveugle; mais le malheur dissipe avec une irrésistible puissance les ténèbres où j'étais plongée : je ne suis plus ce que j'étais, et ce serait aujourd'hui un bonheur pour moi si vous vouliez me donner de bon cœur le nom de sœur. Je comprends aussi maintenant la puissance de Dieu et les consolations de la prière; mais tout cela ne suffit pas à ma réconciliation avec celui qui me punit. Je ne puis vous rendre les biens dont je vous ai dépouillée, puisqu'ils reposent

sur la tête de mes enfants; mais je les élèverai dans la pensée qu'ils n'en sont pas les légitimes possesseurs, et je leur ferai considérer la restitution de cette fortune comme une religieuse obligation. Quant à moi, je vous déclare que, dès aujourd'hui, la moitié de mes revenus vous appartient...

— Oh! je ne le veux pas! s'écria la jeune femme.

— Je vous jure devant Dieu, reprit madame de Valburg, que je ne toucherai plus à la part que je me suis injustement appropriée! et je vous en supplie, Caroline, ma sœur, ne refusez pas. Voulez-vous, par votre refus, accroître ma douleur? Oh! si je n'implore pas à genoux votre consentement, c'est que je suis épuisée, anéantie! Parlez, Caroline, parlez! Vous ne répondez pas? Il en coûte trop à votre généreux cœur d'accepter mon offre : eh bien, je ne vous demande pas de paroles, donnez-moi seulement un baiser de pardon et de réciliation, et que le Seigneur en soit témoin!

Les deux femmes s'embrassèrent étroitement et demeurèrent longtemps unies dans cette douce étreinte. Il y avait, dans cette scène, quelque chose de sublime : le ciel semblait descendu sur la terre...

. . . .

. . . .

Quelques jours après, deux femmes traversaient d'un pas lent le marché aux Souliers; l'une d'elles était extrêmement pâle et vêtue de deuil; l'autre semblait plus jeune et moins affligée. Un petit garçon marchait entre elles en leur donnant la main. Elles entrèrent dans la cathédrale, et gagnèrent, derrière le grand autel, la

chapelle de la Sainte-Croix. Là, la dame pâle fit agenouiller l'enfant sur le prie-Dieu au pied du crucifix, joignit ses petites mains, et dit d'une voix pleine de tristesse :

— Prie Dieu, Gustave.., prie-le pour les âmes de tes frères et de tes sœurs, et remercie-le de ce qu'il t'a laissé auprès de ta mère.

L'enfant obéit religieusement, courba la tête dans une pieuse attitude, et dit d'une voix douce et émouvante :

— Notre père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié !

FIN DE LA NOUVELLE NIOBÉ.

SCIENCE ET FOI

J'errais, seul avec mon âme, dans les champs dépouillés.

L'hiver, de son souffle glacé, avait ravi à la nature sa parure verdoyante; les arbres étaient nus, le feuillage ne murmurait plus, et tout éveillait dans mon cœur de sombres pensées.

Je cherchais l'énigme de cette agonie de la nature, et je sentais ma poitrine se soulever plus lentement sous le poids des froides réflexions qui m'assaillaient.

Je ressemblais à la nature engourdie, car la méditation assoupissait la force vitale dans mon corps.

L'énigme de la vie se dressait devant moi!

14

Un vieillard, au dos courbé, était tristement assis au bord du chemin, sur le tronc d'un arbre déraciné par la tempête.

Le vent agitait sur son front les boucles de sa chevelure, blanche comme la neige; deux larmes glacées coulaient dans les rides profondes qui sillonnaient ses joues, et le morne soleil de l'hiver dardait sur son crâne luisant ses rayons obliques.

Il porta à sa paupière une main maigre et osseuse, et tandis que les larmes séchaient sur sa joue, il dirigea devant lui son doigt encore humide, et dit :

— Mon cœur est aussi nu que les champs, aussi sombre que l'atmosphère, aussi dépouillé que les arbres, aussi froid que la glace qui enchaîne le ruisseau endormi.

Car j'ai fouillé profondément dans mon âme, et j'ai demandé compte à l'esprit qui m'anime de ses plus secrètes émotions.

J'ai cherché l'énigme de tout ce qui m'entoure, l'incompréhensible principe duquel tout dérive.

Cette recherche était un blasphème, et la punition qui s'ensuivit fut lourde à supporter.

A chaque réponse que me donnait l'esprit, une partie de mes jouissances m'échappait; à chaque énigme résolue, la foi qui console et la confiance qui soutient, se desséchaient dans mon sein.

Tout devint mensonge et imposture à mes yeux, tout jusqu'au service de Dieu lui-même.

Les gracieuses illusions de la jeunesse me quittèrent avant le temps; mes sourcils abaissés assombrirent

mon regard; deux rides profondes s'imprimèrent sur mon front, et de glaciales et accablantes pensées devinrent mon partage.

J'atteignis l'hiver de la vie sans avoir vu les frais ombrages de l'été ni les doux fruits de l'automne.

La pitié descendit dans mon cœur, et je répondis d'une voix douce et compatissante :

— O mon père, si les nuages de la vieillesse pèsent sur votre vie, si votre front penche vers la terre,

Ne pouvez-vous donc consoler et nourrir votre cœur désolé par le souvenir de temps meilleurs? L'espoir d'une vie future et bienheureuse est-il donc impuissant à vous ranimer et à vous soutenir, que vous vous approchiez en pleurant de la tombe?

— Mon fils, reprit le vieillard avec un sourire amer, tu ne connais pas la vie de l'homme !

Jadis, j'ai été jeune et fort comme tu l'es maintenant; les roses fleurissaient sur mes joues et tout me souriait dans la belle nature ;

Mon œil en comprenait les magiques couleurs et les séduisantes transformations;

Et j'admirais alors l'œuvre du Créateur; car je croyais. Je savais prier et rendre grâces.

Mais les jours de l'enfance passèrent, comme le feu follet qui, par une chaude soirée d'été, s'élève joyeusement, danse et s'éteint pour ne jamais reparaître.

Je croyais alors que la vie donnait assez de joie pour qu'on en pût oublier les douleurs,

Et tout joyeux, j'entrai, naïf et crédule, dans la grande société humaine.

Ma main pressait cordialement la main de tous; je croyais que l'amour était au fond de toutes les âmes des hommes.

Je croyais cela, car j'avais reçu la richesse en partage.

Un jour, la misère vint m'étreindre de ses bras terribles, — et j'appelai avec confiance mes amis à mon secours.

Je vis alors combien peu il y a d'amour dans le cœur des hommes;

Car tous m'abandonnèrent et se raillèrent de mon désespoir.

Je vis chacun d'eux emporter une partie de ce que je possédais.

Un seul demeura auprès de moi. Dans l'infortune et les peines qui m'accablaient, il sécha les larmes amères qui baignaient mes joues;

Et il buvait avec moi le calice du malheur.

Oh! il reposait sur mon cœur et dans mon cœur; comme la reconnaissance faisait battre ma poitrine contre la sienne!

Mais la mort, la jalouse mort, lança une flèche dans son sein;

Et la tombe béante reçut son corps inanimé, et la terre glacée recouvrit le seul homme que j'aimasse au monde...

Et c'était pour l'éternité!

Alors, je cherchai le bonheur dans l'amour.

Pauvre, je vivais tranquillement du travail de mes mains, et mainte fois d'amères sueurs coulaient sur mon front brûlant.

J'eus une tendre épouse et d'aimables enfants,

Et je sentis le bonheur et la joie renaître dans mon cœur.

Quant à Dieu, je n'y songeais pas!

Mais il vint à passer dans le monde un terrible fléau; la faux de la mort se promena sur la terre;

Et toutes les têtes chéries sur lesquelles reposaient la paix et le bonheur de ma vie, toutes furent frappées.

Ma femme, mes fils, mes filles, vinrent tour à tour expirer sur mon sein.

Je les ai vus tous, là, sur mes genoux, mourir au milieu d'indicibles tortures de l'âme et du corps.

Quand les yeux de mon premier-né se troublèrent, et que deux fois déjà son âme était venue jusqu'à ses lèvres,

Je suppliai le Seigneur de lui faire grâce;

Mais il n'écouta pas mes supplications, car une affreuse convulsion contracta les membres de mon fils et chassa de son corps épuisé l'esprit qui l'animait.

Désespéré, je gisais étendu au milieu de leurs cadavres glacés. Je les appelais dans mon égarement.

Les morts n'entendent pas!

Alors j'aspirai à pleins poumons l'air empesté qui les entourait. Combien le sommeil éternel m'eût été doux!

Mais je ne pus mourir ; le calice n'était pas encore vidé jusqu'à la lie...

Et tout ce que j'aimais descendit avec eux dans la tombe.

Une infranchissable barrière sépara le père de ses enfants,

Et je restai seul au monde.

Alors mon regard remonta dans le passé et je calculai la somme de mes peines et de mes plaisirs.

Et je trouvai que les instants de véritable joie comparés aux heures de tristesse sont comme *un* est à *mille!*

Je me dressai contre Dieu, plein de colère et de blasphème; je lui dis :

Est-ce donc uniquement pour la souffrance et pour les larmes que tu as créé l'homme?

Pourquoi n'as-tu pas laissé dormir la poussière inanimée dans la paix et le repos de la nature incréée?

Et le Seigneur me punit encore une fois de mon blasphème; car mon cœur devint froid :

La foi m'abandonna tout à fait, je ne sus plus ni pleurer ni me plaindre.

Alors une fatale insensibilité vint tenir sa coupe de fiel toujours collée à mes lèvres;

Et les jours de ma vie devinrent pour jamais sombres et couverts de nuages!

Le vieillard se leva, et je le vis s'éloigner lentement.

Son front appesanti se penchait en avant; il marchait péniblement et courbé sous le poids de ses tristes souvenirs.

Sa terrible prédiction jeta mon cœur dans une sombre préoccupation.

Déjà je voyais, dans l'avenir, les spectres lugubres du malheur et de la désolation s'avancer au-devant de moi.

Pourtant j'avais encore confiance en Dieu.

Mon œil s'éleva suppliant vers le ciel,

Et un rayon de consolation et de miséricorde chassa les tristes réflexions qui m'assaillaient.

Je dirigeai mes pas vers le temple du Seigneur, car mon âme avait besoin d'être consolée.

Mes pas errèrent au hasard dans les sentiers capricieux du cimetière,

Et je m'assis sur un banc à demi pourri devant une fosse ouverte.

Là je vis les faces grimaçantes des morts, et mon regard tomba, avec anxiété, dans les yeux profonds des crânes endormis.

Tout à coup, je frémis, et un frisson glacial parcourut mon corps, car une main maigre et osseuse touchait la mienne.

Et le vieillard était debout à côté de moi.

— Mon fils, dit-il en me montrant du doigt un crâne blanc et nu, vois-tu cette tête?... Ce fut celle de mon père!

Et un torrent de larmes et d'amers sanglots brisèrent sa voix,

Et le crâne riait ironiquement de sa tristesse.

Puis, changeant la direction de son doigt, il toucha un crâne plus petit, et dit :

— Vois-tu ceci? Ce fut mon premier-né! Il était jeune comme toi, et pourtant il mourut.

Ceci est la tête de ma femme, si belle et si douce..... Ceci, celle de mon ami!

C'est dans ces crânes dépouillés que repose mon espoir, ma paix, mon bonheur!

Vois, les contractions convulsives de la douleur y persistent encore après la vie.

Il y a une place, au milieu de ces ossements, pour toi aussi, mon fils;

Et alors tes yeux seront creux comme ceux-là, et l'eau du ciel blanchira et rougira ton crâne.

Tandis que, l'âme pleine d'angoisses, je voulais rejeter loin de moi, comme un pénible cauchemar, les paroles du vieillard, il attendait ma réponse.

Une femme au pâle visage se glissa doucement devant nous.

Sous ses larmes flottait un sourire aussi doux, aussi séduisant que l'espérance elle-même.

Ses doigts délicats tenaient des couronnes de fleurs, et elle était enveloppée d'un crêpe funèbre.

Elle s'agenouilla sur une fosse récemment creusée, et répandit des fleurs sur la terre.

Le vieillard me montra de nouveau les crânes, et me dit :

— O mon fils, connais-tu la vie maintenant? Comprends-tu que le mot de toute l'énigme, c'est *néant!*

— Ne le crois pas, mon fils, s'écria la femme en pleurs, ne le crois pas!

Elle leva les yeux au ciel, et dit comme une prophétesse illuminée par l'esprit de Dieu :

— C'est là qu'est l'éternelle solution de toutes les énigmes, — de la vie et de la mort, — du bonheur et de l'infortune!...

Moi aussi, j'ai été visitée par Dieu; moi aussi, un époux, un enfant m'ont été ravis;

La terre glacée couvre aussi leurs cadavres;

Et pourtant j'ai trouvé la consolation dans cet éternel mot de l'énigme : Dieu!

En ce moment le rêve de désespoir qui m'accablait s'évanouit.

Je baisai avec reconnaissance la main de la femme qui venait de me consoler et de m'éclairer, et mon cœur se souleva contre le désolant vieillard.

Et je lui demandai hardiment son nom.

Il me répondit : Je suis la Science!

Et à la même question la femme répondit : Je suis la Foi!

Elle me couvrit de son manteau, et dès lors aucune pensée désespérée n'a pu m'atteindre sous cette égide sacrée!

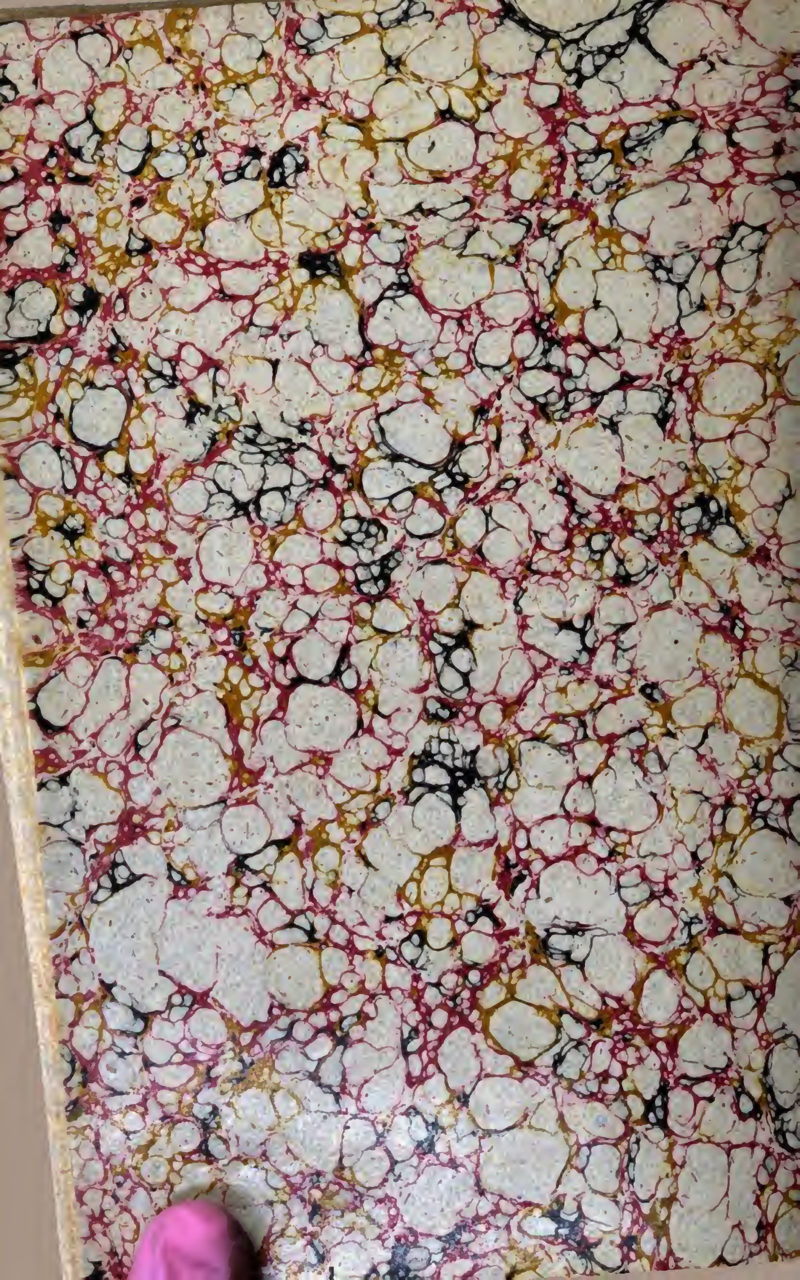
Je reçus en partage le repos, le bonheur et la paix!

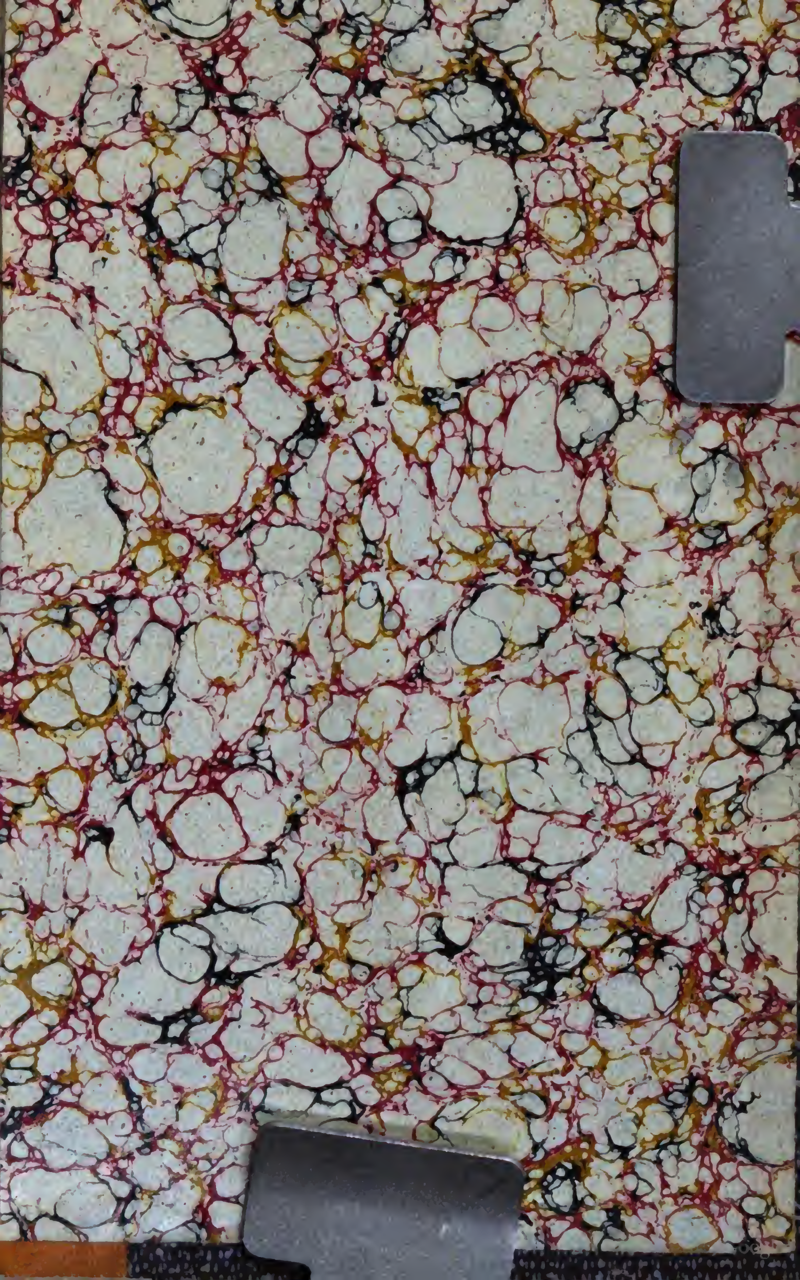
FIN DES HEURES DU SOIR.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.






BIBL